This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

· FROM · THE · LIBRARY · OF ·
· KONRAD · BURDACH ·

S13
B772
Pa3Gj

3.50
9/4-

Astelle

von

Paul Bourg

Paſtelle

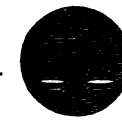
Paul Bourget

Paſtelle

Autoriſierte Überſetzung aus dem Franzöſiſchen

von

A. Johanny



Paris, Leipzig, München
(München, Kaulbachſtraße 51a)
Verlag von Albert Langen
1895

UNIV OF
CALIFORNIA

BURDACH

Inhalt

Seite

Drei kleine Mädchen:

Simone 3

Lucie 19

Aline 44

Freundschaft einer Frau 75

Ein altes Porträt 89

Eine Engländerin 101

Das Skizzenbuch 119

Ein Spieler 135

Auch ein Spieler 157

Marcell 191

Corsègues 219

Ein Heiliger 251

M93720

Simone.

Eine Weihnachtsgeſchichte.

Es iſt 11 Uhr. Die Nacht iſt eiſig kalt, es ſtürmt und ſchneit. In dem kleinen Hotel des Grafen d'Eyſſève, das hart an dem Park von Monceau liegt, herrſcht in dieſer Weihnachtsnacht jene unheimliche Ruhe und Stille, welche von herber Trauer heimgeſuchte Häuſer, zu erfüllen pflegt. Welcher Pariſer erinnerte ſich bei Nennung des Namens d'Eyſſève nicht des tragiſchen Todes der jungen Gräfin, welche im Frühjahr infolge eines Sturzes vom Pferd geſtorben war. Ich meinerſeits kann ihrer kaum gedenken, ohne daß gleichzeitig in meinem Gedächtnis auch die Erinnerung auflebt, an die erſte Aufführung der „Prinzeſſin von Bagdad". Ich ſehe unwillkürlich im Vordergrund ihrer Loge die junge Frau wieder, vergegenwärtige mir ihre ſchlicht geſcheitelten, kaſtanienbraunen Haare, welche in einfachen Flechten das

längliche Gesicht umrahmen, ihre vornehme Blässe und die ausdrucksvollen braunen Augen. Sie hinterließ drei Waisen; zwei Söhne, von denen Peter elf Jahre, Armand zehn Jahre zählte, und Simone, das kleine Mädchen, das noch kaum ihr achtes Lebensjahr vollendet hatte.

* * *

Die Kinder bewohnen das zweite Stockwerk des Hotels. Die beiden Knaben haben ein gemeinschaftliches Zimmer, Simone, die Jüngstgeborene, eines für sich allein. In dieser frostigen Weihnachtsnacht aber, in der auf den öden Straßen in der Regel nur arme Kinder frieren, friert heute in dem behaglichen Zimmer, in welchem erlöschendes Feuer glimmt, auch ein reiches Kind; es friert bis tief hinein in das kleine Herz.

Alles in diesem Raum zeugt von dem ausgesuchten Luxus, mit welchem die Gräfin ihr geliebtes Kind umgeben hat. Sowohl der Teppich, welcher den Boden völlig deckt, als auch die grünen und rosafarbenen Vorhänge, hinter denen das hellbemalte Bettchen steht, sprechen dafür; desgleichen der Schrank, die Kommode und der winzige Schreibtisch aus Rosenholz, nicht weniger endlich auch die vielen wertvollen und gewählten Toilettegegenstände, welche auf Tischen umherliegen. Es hatte die Gräfin stets mit Stolz erfüllt, wenn die sie besuchenden Freundinnen, beim Eintritt in dieses

Zimmer ausgerufen: „Ach, Liebste, wir sind in jenem Alter wohl nicht so verwöhnt worden ....“

Wie kommt es nun, daß sich Simone in dem reich ausgestatteten Raum, in welchem sie sinnend allein sitzt, so unglücklich fühlt?

Weil sie eben erwägt, daß sich seit dem Tode ihrer Mutter gewisse Dinge anders für sie gestaltet haben, daß ein eisiger Hauch die warme Liebesatmosphäre zerstört hat, welche sie einst umgeben. Das Kind leidet jedoch nicht so sehr durch den Gedanken an den Heimgang der Mutter. In ihrem Alter knüpft sich an das entsetzliche Wort — Tod, noch nicht die Vorstellung all' der tieftraurigen Thatsachen, die er im Gefolge hat; als da sind der kleine Hügel auf dem Perè-Lachaise, eine Gruft, inmitten hundert anderer, ein Sarg, in einer der vielen Abteilungen dieser Gruft, die für immer erstarrte Gestalt, an der die Zersetzung stündlich fortschreitet ..... Nein, ihre tote Mutter ist für sie eben die Mutter, die eingegangen in den Himmel, in jene lichten, weiten Höhen, welche von unbestimmbaren Wonnen erfüllt sind, in welchen Engel wallen, die jenen gleichen, welche ihr Gebetbuch zieren; dort in jener himmlischen Wohnung hofft sie einst die Entschwundene wieder zu finden, von der sie eine so schöne jugendfrische Vorstellung behalten. Simone hat die Tote nicht gesehen, wie sie leichenfahl, mit geschlossenen Augen, geöffnetem Mund und mit blutender Stirn dagelegen. Es war des Grafen erste Sorge ge-

wesen, die Kinder nach Versailles zu seiner Mutter zu schicken. Man hatte ihnen schwarze Kleider angezogen, und als sie nach dem Grunde fragten, verschwieg man ihnen die volle Wahrheit. Nur das Mitleid, das aus den Augen jener sprach, die um sie waren, machte es ihnen klar, daß ein Unglück sie betroffen haben müsse. Andererseits war doch wieder der Park mit seinen Wasserbecken, und zahlreichen Statuen gar zu herrlich grün gewesen! Dann war auch noch Papa dahin gefolgt: „Wo bleibt Mama? . . . . .“ hatten sie alle gefragt. Der Graf umarmte sie weinend. Er sah so traurig, ach, so traurig aus! . . . . .

Die kleine Simone aber erinnert sich, daß sie an jenem Tag die unerklärliche, unfaßliche Thatsache wahrgenommen, daß ihr Vater sie nicht mehr liebe wie einst . . . . . Das aber ist der Grund, weshalb die Ärmste in dieser Weihnachtsnacht noch wach ist, anstatt gleich ihren Brüdern im Nebenzimmer, sanft zu schlummern.

Papa liebt sie nicht mehr! Und alle Bilder, die in ihrem kleinen Köpfchen auftauchen, sie alle fließen zusammen in dem einen verzweifelten Gedanken. Er liebt sie nicht mehr, sie, die doch einst sein Herzenskind gewesen . . . Und sie vergegenwärtigt sich den Laubgang in Versailles, wo sie diesen ersten, entsetzlichen Eindruck empfangen; doch gelingt es ihr heute ebensowenig wie damals zu ergründen, weshalb Papa sich ihr gegenüber mit

einemmal so verändert hat, er, der noch kurz vorher nicht müde werden konnte sie zu herzen.

Sie war damals, von Fräulein Marie, der Erzieherin geleitet, eben mit ihren Brüdern Peter und Armand spazieren gegangen, als Papa plötzlich vor ihr stand. Sie wollte ihm mit gewohntem Ungestüm entgegen eilen; doch sagte ihr schon ein einziger Blick in seine Augen und ebenso die Art, mit welcher er ihre Küsse duldete, daß seine Empfindungen ihr gegenüber, andere geworden. Vorerst erfaßte sie Staunen hierüber, das jedoch bald in eine Art von Schüchternheit überging. Was hatte sie denn verbrochen? Weshalb befahl er, als hätte sie Tadel verdient: „Geh, geh nur mit dem Fräulein," — während er selbst abwechselnd Peters oder Armands Hand ergriff! Und er hatte sie seither nie mehr anders behandelt. Das hat nun in den tausenderlei Einzelheiten ihres Kinderlebens eine fühlbare Umwälzung, eine vollkommene Veränderung hervorgerufen, welche ihr um so empfindlicher ist, weil sie sich völlig schuldlos fühlt. Als ihre Mutter noch gelebt, da war sie gleich nach dem Erwachen gewohnt gewesen, vorerst diese, dann aber Papa aufzusuchen, und beide hatten sie geherzt und geküßt. Nun haben jene Besuche ein jähes Ende genommen; die Scherzworte sind verstummt, das Lächeln, das einst jedes ihrer Worte auf den Lippen Papas hervorgerufen, ist verschwunden; seine Augen ruhen nie mehr auf ihr. Auch wagt

sie seine Blicke nicht mehr zu suchen, seitdem sie in denselben jene eisige Kälte gelesen, welche sie bis ins innerste Mark erbeben machte. Sie findet den Mut nicht mehr, seine Hand an ihre Lippen zu führen, denn Papa hat sie ihr einmal, als sie sich diese Liebkosung erlaubt, gewaltsam entzogen; jene Hand, die sich einst darin gefallen, ihre Locken zu glätten, ihre Wangen zu streicheln! Das geängstigte Kind verdoppelt seine Aufmerksamkeit, um ja keinerlei Tadel der Erzieherin zu verdienen, doch wird ihr Eifer niemals belohnt; es will ihr bedünken, als wären gleich Papa auch alle andern in ihrer Umgebung ungerecht gegen sie; von den Brüdern angefangen, die sie rauh anlassen, bis zu dem Fräulein, die leichter ungeduldig wird als früher..... Wem sollte sie nun ihr Leid klagen? Die Großmutter in Versailles ist so gebrechlich und taub, auch sieht sie dieselbe nur selten. Sollte sie ihren Kummer vielleicht vor Papa selbst ausschütten? Sie fühlt sich ihm gegenüber fast gelähmt von einer geradezu unüberwindlichen Angst, und vermag dieselbe mit bestem Willen nicht zu meistern. Einst hatte sie einen Freund besessen, Herrn d'Aydie ihren Taufpathen, aber auch er meidet jetzt das Haus. Sie ist ihm einige Male in den Champs Elysées begegnet, und er beschränkte sich darauf, das Fräulein zu grüßen, ohne sie auch nur eines Wortes zu würdigen. Sie bemerkte jedoch, daß er ihr — Simone — lange mit den Blicken folgte.

Warum hat auch er sie verlassen, er, der ihr ja doch noch in alter Liebe zugethan war, wie sie es in seinen Augen las. Simone litt alle Qualen eines Kindes, das in der Fremde weilt, und das sich verlassen und gehaßt fühlt. Sie horcht auf wie der Wind über das Dach des Hotels fegt, wie er dahinächzt, sich entfernt und wieder zurückbraust, wie der Regenguß die geschlossenen Fensterläden peitscht, und sie stellt sich beklommenen Herzens die Frage, ob denn auch wirklich alle in dem Hause schlafen?

Sie hat nämlich einen großen Plan geschmiedet... In dieser Nacht soll ja das Jesuskind herniedersteigen, um die im Lehrzimmer aufgestellten Schuhe mit Spielzeug und Zuckerwerk zu füllen, dem wollte sie nun auch ihren Kummer klagen; vielleicht wird ihr von dieser Seite endlich Erleichterung werden. Das Jesuskind kommt ja aus dem Himmel, wo auch ihre Mutter wohnt. So hat sie denn den Entschluß gefaßt, ihr zu schreiben; sie wird den Brief in ihre Schuhe stecken, das Jesuskind wird ihn finden und ihn sicherlich an seine Adresse bestellen. Es ist ihr in drei bis vier Tagen glücklich gelungen, diesen Brief an ihre Mutter zu schreiben; sie hat ihn in ein Couvert gesteckt und mit zitternder Hand folgende Adresse darauf gesetzt: „An meine Mutter im Himmel . . .“ Sie hat jedoch den Mut nicht finden können, ihn vor den Augen der Brüder und des Fräuleins in den Schuh zu

stecken . . . Jetzt aber schlafen alle. Es ist mäuschenstill sowohl in dem Zimmer nach rechts, in welchem ihre Brüder schlafen, als auch in jenem nach links, wo das Fräulein wohnt. Leise und vorsichtig erhebt sich Simone von ihrem Bettchen. Sie hat den Brief in der untersten Lade ihres Schrankes versteckt. Im Finstern tastend sucht sie nach ihm . . . Ach, wie ihr Herzchen bei dem Gedanken klopft, sie könnte am Ende an ein Möbelstück anstoßen! Sie bemüht sich, ganz kleine Schritte zu machen, um in dem langen Nachthemd ja nicht zu straucheln . . . Sie öffnet die Thüre am Fußende ihres Bettes, jene welche nach dem Gang führt. Der Wind pfeift gerade schriller und übertönt das Knarren der Angeln. Sie ist im Gang, huscht noch an weiteren zwei Thüren vorbei und betritt dann das Lehrzimmer.

In der Mitte desselben steht ein großer Tisch, rechts an der Wand ein Bücherschrank. Sie streckt die Hand die frei ist aus, stützt sie auf den Marmor des Kamins und bückt sich zur Erde nieder; da steht ein Stiefelchen, dann noch eines . . . . . beide gehören ihren Brüdern. Sie selbst hat es vorgezogen, ihren kleinen Morgenschuh hinzustellen, weil sie annimmt, daß der Brief darin leichter unterzubringen sei. Sie legt diesen recht ins Auge fallend dorthin auf den Schuh und eilt dann, vor Aufregung und Kälte zitternd, zurück in ihr Bettchen, dessen Wärme sie nun doppelt behaglich inne wird.

Nun mag der Wind immerhin stürmen, der Regen an die Fensterscheiben anprallen, in ihrem Herzchen glimmt ein Hoffnungsschimmer, der sie erwärmt. Die Mutter kann ihr den Schutz, um den sie fleht, unmöglich versagen.

* * *

Es ist ein Uhr morgens. An der dunkeln Vorderseite des Hotels Eyssève, leuchtet nur mehr gedämpftes Licht aus dem Fenster des gräflichen Arbeitszimmers. Der Graf sitzt am Kamin und auch er giebt anstatt zu schlafen, seinen Gedanken Audienz. Es ist ein Jahr her, — ein einziges Jahr, — da waren in diesem Gemach noch seine Frau und er gemeinschaftlich damit beschäftigt, die Geschenke für die Kinder zu ordnen. Es ist unendlich bitter, wenn das Gedenken an eine geliebte Tote sich mit der Erinnerung an einen Verrat verbindet! . . . . . .

Der klagend um das Hotel heulende Sturm, welcher Simone endlich in den Schlaf gelullt, erweckt in der Seele dieses einsamen Mannes eine an Raserei grenzende Trauer . . . Er sieht seine Frau leibhaftig wieder, sieht ihre sanfte Bläße, ihre braunen Augen und das ewig zögernde Lächeln, das ihre feinen Lippen umspielt. Und doch hat sich hinter diesem Angesicht, diesen Augen, hinter diesem Lächeln der Treubruch verborgen. Wenn er dem keuschen Blick ihrer Augen begegnet war,

dann hatte ihn der lebhafte Drang erfaßt, besser zu werden; und sie — sie hat ihn betrogen! Sie hatte ihn seit Jahren hintergangen, ihn, der ihr gegenüber schon den bloßen Verdacht als eine Beleidigung ihrer Person empfunden hätte. Da auch sie, seine Alice, falsch gewesen gleich den andern, so ist eben alles bloß Trug in dieser traurigen Welt. Ach! wie wäre es möglich, jemals Trost dafür zu finden, daß der Mund, vor dessen Lächeln man sich in Anbetung verloren, so oft gelogen hatte?

Wie liebreizend hatte sie doch auf jenem Ball ausgesehen, auf dem er ihr, da sie noch Mädchen gewesen, das erste Mal begegnet war! Er hatte sie von jenem Abend an geliebt. Wie beschämt fühlte er sich damals ob seiner Junggesellen-Erinnerungen! Dann hatte er sie heimgeführt ..... Welch heilige Schauer durchbebten sein Herz, als er mit ihr vor den Altar getreten! Die Kirche war voll Menschen gewesen. Er aber hatte nur Augen für jenes holdselige Geschöpf, das inmitten der weißen Schleier eine geradezu berückende Anmut ausstrahlte. Er hatte sein Glück kaum zu fassen vermocht. Und dies alles war Lüge gewesen, Lüge! Sowohl die Reinheit ihres edlen Profiles, als auch die Keuschheit, welche sie selbst in Augenblicken süßester Liebestrunkenheit zur Schau getragen! Der Graf vergegenwärtigte sich die Traulichkeit des Ehegemachs, und auf dem Kissen dort die Lieblichkeit jenes jungfräulichen Köpfchens mit den

gelösten Locken. Daß aber gleich ihm noch ein anderer in diesen seidenweichen Haaren gewühlt, daß ein anderer dieses Engelsangesicht mit Küssen bedeckt, ein anderer diesen holdseligen Mund mit seinen Lippen berührt, das ist eine grauenerregende Vision! Nur die unumstößlich feststehende Gewißheit, daß sie ihn betrogen, ist noch gräulicher, noch tausendmal entsetzlicher. Wie erbärmlich muß doch das Herz des Weibes beschaffen sein, wenn solch ein Geschöpf dem Gatten die Stirne einer Madonna zu bieten vermag, trotzdem in ihr noch die Wonnen kurz vorher getauschter, verbrecherischer Küsse nachzittern? Er hätte weniger gelitten, wenn sie nur nicht jene Larve der Unschuld zur Schau getragen. O, über die schändliche Lüge mit jenen schönen Augen und jenem himmlischen Blick, welchen er selbst jetzt noch in diesem entsetzlichen Augenblick lieben muß, er mag wollen oder nicht.

Viele Tage sind verstrichen, seit der Graf zur Erkenntnis der zerschmetternden Wahrheit gekommen. Er war des Morgens mit seiner Frau spazieren geritten. Er hatte dem tragischen Ende derselben in heller Verzweiflung beigewohnt. Er selbst hatte der Sterbenden mit bebenden Händen die erste Hilfe zu bringen versucht. Dann aber, als er am Abend nach dem Begräbnis dieser angebeteten Frau sich in sein Zimmer zurückgezogen, um in schmerzlichen Erinnerungen zu wühlen, da war er plötzlich auf jene entsetzlichen, untrüglichen

Beweise gestoßen. Er hatte eine jener kleinen Laden geöffnet, in denen sie ihre wertvollsten Dinge zu verwahren pflegte. Dort aber fand er ein Bündel Briefe, aus denen ihm alles klar geworden .... Alice hatte einen Geliebten gehabt! ... Und von wem hatte sie sich verführen lassen? Von jenem Manne, dem sie geheiligter gewesen sein sollte, als allen anderen; von jenem Marquis d'Aydie, der sein Jugendfreund war .... Er wußte plötzlich um alles, um ihre ersten Kämpfe und wie Aydie sie gemieden, geflohen, um rasch wieder zurückzukehren, um die näheren Umstände ihrer verbrecherischen Schwäche, ihre Gewissensbisse und um das Entsetzlichste von allem — um das Geheimnis der Geburt Simones. Ja, jenes Mädchen, das der Graf den anderen vorgezogen, das Kind, das in seinem Herzen diesen bevorzugten Platz eingenommen, es war nicht das seine. Ach, über die blöde, blöde Blindheit! Hätte er denn nicht schon an dem feingegliederten Körperbau jenes zarten Geschöpfchens erkennen sollen, daß die Kleine nicht seines Stammes war, nicht von der Art seiner Söhne, die beide stark und kräftig gleich den Eyssève gediehen, während Simone ...

Und gerade jene Zartheit hatte es ihm angethan, weil sie ihn so sehr an das Bild der Mutter erinnerte. Warum hatte Alice, die ihn sieben Jahre lang betrogen, nicht bis ans Ende gelogen? Warum hatte sie jene Liebesbriefe aufbewahrt? Wie innig

mußte sie jenen Mann geliebt, wie unbedingt mußte sie ihm vertraut haben! Er hatte sich im ersten Augenblick gesagt: „Ich werde den Verräter töten ....“ Dann aber unterließ er es um der Kinder willen. Er wollte den Söhnen die Erinnerung an die verstorbene Mutter nicht trüben. Er hatte sich damit begnügt, dem verräterischen Freund die Thür zu weisen. Er hatte sich, seine Söhne umarmend, gesagt: „Ich bringe ihnen alles zum Opfer, selbst meine Rache ....“ Und er hatte weiter gelebt, von jenen Gedanken zermartert, welche der Anblick der Kleinen unausgesetzt in ihm wachrief. Wie oft mußte er sich sagen: „Die Arme ist unschuldig, sie kann doch nichts dafür“ .... trotzdem aber fand er die Kraft nicht, ihr den Verrat der Mutter zu verzeihen, jenen Verrat, der dem tiefbeleidigten Manne selbst heute noch in dieser düstern, einsamen Weihnachtsnacht ein Schluchzen entringt — als ob er eben jetzt erst die grausame, vernichtende Wahrheit vernommen.

* * *

Die Uhr hatte eben die zweite Stunde geschlagen. Der Graf wischt sich die Thränen aus den Augen, er schämt sich ihrer fast. Er erhebt sich. Sein Blick ist noch ernster als sonst. Blitze flammender Eifersucht leuchten in seinen Augen auf. Er hat eine Sekunde lang die Vision des Treubruches gehabt und denkt nun infolge einer unerklärlichen Ideenverbindung,

wie immer an — Simone. Nein, ihr wird er nie, niemals verzeihen. Auf dem Tisch neben ihm liegen Spielsachen, welche er selbst in das Lehrzimmer tragen will, um sie den Kindern auf die Schuhe zu legen. Es widerstrebt ihm, jene Gegenstände zu berühren, welche für das kleine Mädchen bestimmt sind. Er hat die Empfindung, als hasse er das Kind. „Und weshalb auch nicht?" murmelte er vor sich hin, um die ihn häufig quälenden Gewissensbisse zu beschwichtigen. Übrigens hat er Simone gegenüber denn nicht alle Vaterpflichten erfüllt, so schwer es ihm auch ankam? Kann sein Gewissen noch mehr fordern? Von diesen Gedanken beherrscht, steigt er, in einer Hand das Licht haltend, in der anderen mehrere Päckchen, die Treppe hinan und tritt in das Lehrzimmer. Dort in der Kaminecke fällt ihm alsbald der weiße Fleck auf, der Brief, welchen das Kind hingelegt. Er hebt ihn auf, besieht die Aufschrift, zerreißt das Couvert und liest:

Herzliebste Mama!

Ich schreibe an Dich, um Dir meine schöne Schrift zu zeigen und um Dir zu sagen, daß ich sehr brav bin seit Du fort bist von mir. Ich gehe aber nicht mehr in das Empfangszimmer. Papa meint, kleine Mädchen müssen bei dem Fräulein bleiben. Das Fräulein ist recht gut, aber weißt Du, Renée, die schöne Puppe, die Du mir geschenkt und auch die anderen Spiel-

sachen langweilen mich. Mich freut nichts mehr seit Du fort bist.

Armand hat man die Locken abgeschnitten und ich trage ein schwarzes Kleid und einen Kamm, weißt Du, einen wie er Dir immer mißfallen. Peter trägt schon lange Hosen und neckt mich, wenn ich weine. Armand aber hält zu mir und meint, es sei unrecht von Peter. Das Fräulein sagt mir, Du bist im Himmel und glücklich. Warum hast Du mich nicht mitgenommen, ich wäre gewiß sehr brav gewesen?

Möchtest Du nicht den kleinen Jesus, der im Himmel wohnt und alles kann was er will bitten, er möge machen, daß Papa mich wieder liebt wie zur Zeit, als Du noch bei mir warst? Armand und Peter sind nach den Lehrstunden immer mit Papa beisammen, mich aber schickt er zu dem Fräulein, bei der ich dann mäuschenstill sitzen muß. Ich kann Papa unmöglich in die Augen sehen, ich fürchte mich vor ihm; ich versichere Dich jedoch, daß ich niemals schlimm gewesen.

Meine Brüder umarmt Papa jeden Abend. Ich höre, wie er die Thür schließt, stelle mich als ob ich schliefe, und warte mit gefalteten Händen; er aber kommt nicht, nein, nie mehr, und ich muß weinen um einzuschlafen.

Ach, liebe Mama, Du liebst mich ja noch immer, bitte, sage doch dem Jesuskinde, daß

Papa mich nicht mehr gerne hat und daß ich am liebsten sterben möchte! Und ich umarme Dich von ganzem Herzen, ach, es ist mir so schwer zu Mut!"

Und das Kind hatte den Brief mit: „Deine kleine Simone, die Dich sehr lieb hat", gezeichnet.

Eine Stunde, nachdem der Graf den Brief gelesen, worin die kleine Simone ihren ganzen Kummer geklagt, befand er sich in dem Zimmer des schlafenden Kindes und betrachtete es sinnend. Als Simone den nächsten Morgen erwachte, da wußte sie nicht recht, ob sie bloß geträumt, oder ob jener, den sie mit dem süßen Namen Papa rief, sie wirklich, wie einst, aus ihrem Bettchen weinend in seine Arme genommen und sie mit Küssen bedeckt hatte. Um das Wunder aber voll zu machen, giebt es derzeit am Weihnachtstag kein Kind, das mehr geliebt wird, als Simone von dem Grafen. Ja, diese Zärtlichkeit hat sich nur noch gesteigert, seit er infolge eines Wortwechsels im Klub, den Marquis d'Aydie im Zweikampf getötet.

Beobachter aus der großen Welt, welche hinter das Geheimnis der Geburt Simones gekommen, fragen sich erstaunt, weshalb der Graf wohl so lange mit seiner Rache gezögert? Was würden sie erst sagen, wenn sie wüßten, daß der Graf sich erst dann zu jenem Schritt entschlossen, als er eines Tages gesehen, daß der Marquis d'Aydie die kleine Simone in den Champs-Elysées umarmt und geküßt hatte!

Lucie.

„Sie hier, Herr General," rief ich; „es wäre mir wohl niemals eingefallen, Sie für so idyllisch zu halten. . . ."

Der Gegensatz zwischen dem Manne, den ich mit diesem Ausruf des Staunens begrüßte, und dem Ort, an dem wir uns begegneten, mußte aber auch bis zur Wunderlichkeit eigenartig erscheinen. . . .

General Garnier ist heut mit seinen wohlgezählten 54 Jahren, trotz der schlanken Lieutenantstaille, die er dank seinen körperlichen Übungen behalten hat, eigentlich noch immer ein Athlet mit einem Löwenhaupt, gleich jenem General Kléber, dem er auch ähnlich sieht. Ich muß daher, so oft ich ihm begegne, an Michelets Ausspruch denken, mit welchem er Kléber so vortrefflich gezeichnet: „. . . Er war eine so unbedingt soldatische Erscheinung," sagt er, „daß schon sein Anblick tapfer

ſtimmte.“ Ein Säbelhieb, welchen Garnier quer über das Geſicht bekommen, vervollſtändigt nur noch ſein kriegeriſches Ausſehen; die rote Wulſt in dem gallig gefärbten Geſicht wirkt manchmal geradezu erſchreckend. Inmitten dieſer gelbgrünen Hautfarbe, welche er einem zwanzigjährigen Aufenthalt in Afrika dankt, leuchten zwei ſtahlblaue Augen, die gleich jenen der Raubvögel unſtet hin und her blitzen. Auch das derzeit ganz kurze, gebleichte Haar, das auf dieſem Kopf einen förmlichen Helm bildet, glänzt gewiſſermaßen ſtahlartig. Nur der lange, blonde Schnurrbart mildert in etwas den Ausdruck dieſer Banditenmaske aus dem fünfzehnten Jahrhundert, die auf einem Rieſenrumpf ruht und auf Achſeln, ſtämmig genug, einen Ochſen zu tragen. Der General iſt in der Armee nicht allein wegen ſeiner herkuliſchen Kraft berühmt, welche es ihm ermöglicht, die Thaten eines Marſchalls von Sachſen zu erneuern und ein Fünf-Francs-Stück in der Mitte auseinander zu brechen, er iſt es auch nicht minder von wegen ſeiner Tapferkeit à la Ney, und wegen ſeiner perſönlichen Excentricitäten. Dieſer einſtige Zuaven-Obriſt, welcher während des Krieges zweimal aus deutſchen Feſtungen entkam, hat die Marotte, niemals einen Überzieher zu tragen. Um das Corpulentwerden zu verhindern, pflegt er nach dem Syſtem engliſcher Ruderer nur eine Mahlzeit täglich einzunehmen. Auch raucht er nicht, um den Magen nicht zu verſtimmen, „dieſe Waffenkammer

des Körpers". Seine Gewandtheit in der Führung des Degens befähigt ihn, Camille Prévoſt, dieſem gewandteſten Fechtmeiſter, ſtand zu halten. Desgleichen iſt der Tag, an welchem er in dem Cercle der Ballſpieler in dem Tuileriengarten erſcheint, ein Feſttag für die Mitglieder, da Garnier auch dieſes Spiel mit Meiſterſchaft betreibt. Ich nenne ihn lachend felis militaris, ein Scherz, den er noch immer nicht recht verſtanden zu haben ſcheint, welchen er mir jedoch nachſieht, weil er ſo freundlich iſt mich zu lieben; er kennt mich nämlich von Kindesbeinen an, unſere Familien waren miteinander befreundet. Er iſt in der That ein geborener Soldat, der ſowohl durch die Natur, als durch den eigenen Willen dazu ausgerüſtet iſt, in den Krieg zu ziehen, gleichwie der Löwe — felis leo — oder der Tiger — felis tiger — ausgerüſtet ſind, um in der Wüſte oder im Urwald zu jagen....

Dieſes Weſen nun fand ich eines Abends gegen vier Uhr im Hotel Werekieff, an einer Thür lehnend, welche in den Salon mündete; er ſah dem Treiben einer Tanzſtunde zu, welche ein Tanzmeiſter ſieben bis acht kleinen und auch größeren Mädchen und ebenſovielen Burſchen gab. Frau Werekieff, die ihre beiden Kinder Nadine und Luiſe — Nadia und Lulia — von denen die eine 13, die andere 15 Jahre zählt, abgöttlich liebt, hat denſelben geſtattet Sonntags, oder auch während der Stunden in denen ſie ſelbſt empfängt, den Salon

zum Schauplatz ihrer Polkas und Walzer zu machen. Sie aber hält sich in einem der kleineren Nebenzimmer auf, und viele ihrer Besucher betreten, bevor sie das Palais verlassen, den Tanzsaal, angezogen durch die Musik oder durch den Wunsch, ihre Augen an dem Anblick der frischen Kindergesichter zu weiden. Auch ich hatte ein gleiches gethan; daß aber General Garnier denselben Geschmack hatte, daß auch er sich darin gefiel, den Paaren zuzusehen, die sich Hand in Hand zu den Klängen des Klaviers und dem Taktschlagen des Tanzmeisters mit hellem, kindlichem Lachen im Kreise drehten, das nahm mich nicht wenig Wunder. Es verwirrte die Gedanken, welche ich mir über diesen grimmen Haudegen gemacht hatte, über diesen alten Hagestolz, welcher seine Zeit entweder in dem Ministerium zubringt, dem er seit einem Jahr zugeteilt ist, oder in seinem Absteigequartier in der Rue Galilée, wo er unweit des Bois zwei möblierte Zimmer inne hat; der außerdem höchstens noch den Waffensaal besucht und einige wenige auserwählte Freunde. Ich wußte zwar, daß er mit dem Grafen Werekieff sehr befreundet war, doch rechtfertigte das keineswegs den Anteil, welchen er an diesem improvisirten Ball nahm. So wagte ich es denn, seine Hand zum Gruß schüttelnd, meine Frage zu wiederholen: „Sie hier?“ Ich that es auf die Gefahr hin, mir einen derben Ausfall zu holen.

Doch war er wider Erwarten liebenswürdig, offenbar weil es sich um keine „dienstliche Angelegenheit" handelte, und antwortete halb mürrisch, halb vertraulich:

„Ich treibe Psychologie, ja, ich auch. . . ."

Dabei umspielte seine Lippen jenes ironische Lächeln, welches ihm den Ruf eines unbequemen Kameraden eingetragen. Dann setzte er hinzu: „Jene Blondine, die mit dem großen Burschen tanzt, ist die zweite Tochter der Gräfin, nicht wahr? . . ."

„Ja wohl," bemerkte ich, „Nadia . . ."

„Das ist doch wohl kaum dreizehn Jahre alt? . . ." fragte er; und ohne meine Antwort abzuwarten, fügte er hinzu: „Und trotzdem ist das schon ganz unglaublich verderbt. . . . Sehen Sie dort in der Ecke jenen kleinen trotzigen Rotkopf? Und nun beobachten Sie gefälligst, wie sich das Mädchen mit ihrem Tänzer benimmt, wenn sie an jenem dort vorbeikommen. . . . Na! . . . Dieses Lächeln, was? Der gesucht unbefangene Ausdruck, als ob sie nicht bemerkte, daß das Rothaar eifersüchtig ist? . . . Jawohl, eifersüchtig. . . . So, jetzt noch eine Tour. . . . Und nun, passen Sie auf, wieder ein Lächeln. . . . Sie müssen wissen, daß er ihr, kurz vorher, hier neben mir einen Auftritt gemacht hat; ich gab mir natürlich den Anschein, nicht zuzuhören. Er bat sie um diesen Walzer; raten Sie nun, was die Kleine ihm geantwortet: ‚Nein, ich

habe heut Edgar zu meinem Ritter gewählt. . . ." Sie hätten das nur hören sollen. . . . Und jetzt wird der Rotkopf gleich in Thränen ausbrechen. Beobachten Sie ihn nur. . . . Und wie das die kleine Spitzbübin unterhält! Wie sie sich darüber freut! . . ."

Und das Schauspiel dieser kindlichen Gefallsucht war in der That so offenkundig und komisch, daß auch ich, gleich dem General anfing, den Walzer der kleinen Nadine mit Neugierde zu verfolgen. Sie drehte sich gar zierlich auf ihren mit feinen Lackschuhen bekleideten Füßchen, ihr langer blonder Zopf bewegte sich geschmeidig an der hübschen Gestalt hin und her, welche durch einen festanliegenden Gürtel zum Umspannen dünn erschien. Sie war freilich noch ein Kind, sah aber in ihrem roten Kleid so hoch aufgeschossen aus, und das von der Freude und der Bewegung ganz rosig angehauchte Gesichtchen hatte einen so pfiffigen Ausdruck, daß man unwillkürlich die Weltdame vorahnte, die in wenigen Jahren aus ihr werden würde. Schwester Lulia und deren Freundinnen sahen neben ihr geradezu schwerfällig aus. Endlich blieb Nadine beim Tanzen als Letzte zurück. Die Weisen erklangen weiter und der Tanzmeister, der noch immer mit beiden Händen den Takt schlug, drehte sich schließlich ganz allein im Kreise. Nadine aber warf sich, wie von Ermüdung übermannt, in einen Sessel, welcher in der Nähe des kleinen, rothaarigen Jungen stand; sie sprach eifrig mit ihm,

während sie sich Kühlung zufächelte. Dabei umspielte ihre Lippen ein Lächeln, aus dem man schließen mußte, daß sie, nachdem sie seine Eifersucht wachgerufen, ihn jetzt wieder mit sich versöhnen und daß sie sich ihrer Macht über ihn vergewissern wollte.

„Sagen Sie selbst, ist das nicht zu arg? . . ." meinte der General. „Nun reiße ich aber auch aus. . . . Ich speise um halb acht Uhr in der Stadt und soll mich noch umkleiden. . . . Das heißt, wenn ich sage „ich speise" so ist das eigentlich nur eine Redensart. . . . Wollen Sie mich begleiten?"

Und in der That ist das Speisen für ihn nur eine Redensart, da es zu seinen Gepflogenheiten gehört, vorher, seiner strengen Vorschrift gemäß, zu Hause zu essen und dann dem Diner nur als völlig Unbeteiligter anzuwohnen. Man läßt es gelten, und ich, der ich überhaupt viel auf ihn halte und der ich ihn ob all seiner Eigenheiten bewundere, folge ihm willig aus dem Ballsaal. Wir treten ins Vorzimmer. Ein Diener händigt ihm seinen Stock ein und er sieht mir beim Anziehen des Pelzes mit Verachtung zu. Bald sind wir auf der Straße; er streckt sich in seinem enganliegenden Rock und scheint gar nicht zu bemerken, daß es heute an dem kalten Februartag ganz tüchtig friert. Er schreitet mit den trotz seiner Größe schmalen Füßen elastisch auf dem Fußweg dahin. Sein Hut sitzt nach Art der Käppi etwas schief auf dem Kopfe. Sein

Gang verrät Selbstbewußtsein. Auch hat er volles Anrecht darauf. Er ist ja doch so tapfer, und dann liebe ich diese selbstbewußte Haltung, welche so typisch soldatisch ist. Er schweigt im Anfang unserer Wanderung. Ich aber kenne ihn und schließe aus seinem Stirnrunzeln und aus der Art, wie er an seinem linken Schnurbart kaut, daß er mir gern eine Geschichte erzählen möchte. Ich erwarte etwas über sein Lieblingsthema, nämlich eine Kriegs- oder Kommune-Anekdote. Nun, ich habe mich zwar über die Natur der Anekdote getäuscht, aber nicht darüber, daß er mir eine jener Erzählungen zum besten geben will, wie er sie liebt. Und ich höre ihm so gern zu; er hat ja, trotzdem er ein Held ist, doch immerhin einen winzigen Rest von Eitelkeit übrig behalten. Eine Schwäche, welche zu rügen ich als Schriftsteller mir freilich am wenigsten herausnehmen sollte.

„Teufelin!" rief er plötzlich aus. „Wenn sich ihr Vater nur ebensogut darauf verstünde, seine Kinder zu erziehen, als Karten zu spielen..... Wenn ich nur dieser Vater wäre.... Hui! Hui! Ich wollte sie schon lehren."

Dabei machte er mit dem Stock eine Bewegung, als schlüge er ein Pferd mit demselben. Garnier ist eben durchaus kein Salonheld und weder in Gesten noch in Worten wählerisch. Man muß ihm jedoch immerhin Gerechtigkeit widerfahren lassen und zugeben, daß er sich in seinen Ausdrücken

niemals bis zur Gemeinheit erniedrigt und das Fluchen nur in der Kaserne übt oder auf dem Schlachtfeld. Sein Gesicht nahm in dem Zorn, welchen er während der figürlichen „Belehrung" Nadia Werekieffs verriet, in meinen Augen einen nahezu komischen Ausdruck an, so daß ich mich nicht enthalten konnte, zu sagen:

„Herr General, Sie lassen sich in diesem Falle kindisch unschuldiger Gefallsucht zu sehr von Ihrer Generals-Charge beeinflussen ..."

„Es giebt in solchen Dingen keine Kinderei..." unterbrach er mich mit Heftigkeit.... „Ach, führen denn auch Sie, mein Herr Analytiker, diese abgedroschenen Phrasen im Mund?!... Sehen Sie mich gefälligst an. Sie meinen, ich sei ein Narr, ein Haudegen, ein Maulaffe.... Ich kenne ja all Eure Ausdrücke, mit denen Ihr uns bedenkt. Ich kann Sie jedoch des Einen versichern, ob Narr, Maulaffe oder Haudegen, ich maße mir über die Erziehung entschieden ein gewichtigeres Urteil an, als alle Eure Pädagogen. Ich wiederhole Ihnen nochmals, es giebt nach dieser Richtung hin keine — Kinderei. Und möge man mir noch so oft sagen, daß die Eindrücke, die Fehler im Alter von zwölf, dreizehn, vierzehn Jahren keinerlei Bedeutung haben, ich werde trotzdem immer dabei bleiben, zu behaupten, daß sich in ihnen schon der fertige Mensch äußert. Es ist damit genau so bestellt wie mit den langsamen Anläufen, die ein Eisenbahnzug in

der Bahnhofshalle nimmt,... man setzt damit allerdings den Zug nur in Bewegung... diese Bewegung ist anfangs nur eine äußerst geringe, — doch bleibt sie der Ausgangspunkt der ganzen weiteren Reise...."

„Sie haben nicht ganz unrecht," antwortete ich, da sein Vergleich mir Spaß machte; und da ich gewahrte, daß er erregt war, fügte ich, um ihn zu reizen noch hinzu: „Nur übertreiben Sie etwas...."

„So, ich übertreibe!" erwiderte er, mit den mächtigen Schultern zuckend, „und wenn ich Ihnen nun sagte, daß, als ich vorhin sah, wie der arme Rotkopf sich in Eifersucht verzehrte und wie diese Nadia mit ihrem Tänzer liebäugelte... wenn ich Ihnen nun sagte, daß ich dabei unwillkürlich einer Scene gedenken mußte, welche sich vor vierzig Jahren abgespielt und die mich zu dem gemacht, was ich heute bin?... Sollte das Ihren gelehrten Theorien über Kindereien nicht doch einen Stoß versetzen, mein Herr?... Kindereien!" und er lachte ironisch vor sich hin. „Ja," betonte er weiter, „wenn es in der Armee einen gewissen Garnier giebt, der, anstatt Ingenieur, Advokat oder Arzt zu sein, als General Garnier in Italien, Mexiko und so fort seine Schuldigkeit gethan hat, so ist das einer jener Scenen zuzuschreiben, wie wir beide sie eben beobachtet."

Er sah nach der Uhr des Kiosk auf einem Fiakerstandplatz. „Ich muß, um die für den Tag

vorgeschriebene Bewegung zu machen, noch dreiviertel Stunden gehen.... Wollen Sie mithalten?... Es wird jedenfalls Ihren Nerven gut thun, ich aber will Ihnen jene Geschichte erzählen...."

„Sehr gern, Herr General," erwiderte ich; und nachdem ich meine Schritte den seinen angepaßt, gingen wir dem Arc de Triomphe zu. Es dämmert bereits am Winterhimmel. Die Wagenlaternen und Gasflammen kämpfen gegen den einfallenden Nebel an, ich aber lausche der Erzählung jenes Riesen mit den Stahlmuskeln, dessen Stimme immer weich und weicher wird, da er mir von dem Kummer aus den Tagen seiner Kindheit spricht. Derselbe ist freilich nur jenen Wunden zu vergleichen, welche man sich an Stirne oder Wange schlägt, wenn man in jungen Jahren über die Stiege fällt. Doch behält man nichtsdestoweniger die kleine Narbe für den Rest seines Lebens.

„Sie müssen wissen," begann er, „daß auch ich aufgewachsen bin, gleich einem jener Thunichtguts, die wir eben verlassen; man wendet für sie in der Regel den dreifachen Gehalt eines Obristen auf, läßt sie von fünf bis sechs Taugenichtsen bedienen... Naturgemäß tritt das am Ende mit so übertriebenen Ansprüchen an Luxus in die Welt, daß das Glück von vornherein nahezu ausgeschlossen ist. Das führt dann verweichlichte, träge Existenzen, welche einen Menschen in wenigen Jahren weit mehr entnerven als zehn Feldzüge! ... O, wenn mir als

Obrist so ein Mutterſöhnchen untergekommen ist.... Hui! Hui!"

Und wieder machte er die schon bei Nadia gebrauchte, pantomimische Andeutung mit dem Stock. Es mag für jene jungen Leute, deren er gedachte, gewiß sehr vorteilhaft gewesen sein, daß in der Armee strenge Vorschriften wider die Soldaten-Mißhandlung eingeführt sind! Er fuhr fort:

„Es genüge Ihnen zu wissen, daß mein Vater bis zum Jahre 1848 über eine Rente von zweimalhunderttausend Franks verfügte. Er war Geschäftsmann. Welcher Art? Das ist eigentlich völlig nebensächlich. Ich habe als junger Offizier in einem Jahr Arabisch gelernt, werde jedoch ins Grab steigen ohne zu begreifen, welche Spekulationen meinen armen Vater in jenem Unglücksjahr zu Grunde gerichtet haben. Doch weiß ich anderseits, daß er allen Verbindlichkeiten gerecht geworden. Fragen Sie nur nicht um welchen Preis!... Der Kummer darüber brach ihm das Herz. Die ganze Katastrophe spielte sich binnen sechs Wochen ab. Unser Vermögen belief sich noch im Jänner auf mehr denn vier Millionen; im September war meine Mutter Witwe mit einer Rente von zehntausend Franks, welche sie einer Versicherungs-Police dankte; im Oktober aber trat ich als Staatszögling in das Lyceum von Tours, anstatt wie bisher in unserem punkvollen Hotel der Ville d'Enèque durch einen Erzieher erzogen zu werden.

Freunde der Familie hatten diesen Stiftungsplatz für mich erwirkt in Ansehung der Verdienste meines Großvaters mütterlicherseits, der als General bei Waterloo fiel. Sie kennen doch sein Porträt in Versailles, mit dem Husaren der eine Pfeife raucht, in der Ecke? Ich soll ihm ähnlich sehen, doch bin ich sicher nur ein schwacher Abklatsch. Er war imstande, vier Gewehre auf einmal in der Hand zu tragen, indem er nämlich die Finger in die Läufe steckte." Er streckte zur Erläuterung seines Ausspruches die Hand aus.

„Ich konnte deren nie mehr als drei tragen." Hier seufzte er, um dann fortzufahren:

„Ich war vierzehn Jahre alt, als mich meine Mutter nach Tours brachte. Und wissen Sie, was mir das Herz schwer machte, als ich die Schwelle der Anstalt überschritt? Sie meinen wahrscheinlich das Andenken an meinen Vater? Nein. Man kann sich in jenem Alter von dem Tod noch keine so bestimmte Vorstellung machen, um wirklich darunter zu leiden. Oder meinen Sie, daß ich die verlorene Freiheit betrauerte, daß der Schmerz der Trennung von Mutter und Schwester mir nahe ging? Letztere war um ein Jahr älter als ich und verhätschelte mich in unglaublicher Weise.... Nein, nein, Sie haben es noch immer nicht erraten. Ich fand ja Kameraden im Lyceum und hatte so wuchtige Fäuste, daß die Furcht vor anderen unbedingt ausgeschlossen war. Auch hatten

Mutter und Schwester mir zu schreiben versprochen, und ich wußte, daß mein Eintritt in das Lyceum sie von manch drückender materiellen Sorge befreite. Kurz und gut, ich war verliebt. Ja, verstehen Sie mich wohl, rasend verliebt, trotz meiner kaum zurückgelegten 14 Jahre, und zwar in eine kleine Freundin meiner Schwester; sie hieß Lucie und war ebenso alt wie ich. Es war Nadias Typus: ganz hellblondes Haar — was schon an und für sich poetisch ist — veilchenblaue Augen — ebenfalls poetisch — und nebstbei eine geradezu unbeschreibliche Anmut in den Bewegungen. Sie war ein entzückendes Mädchen, mit dem Übermut eines Kindes.... Lächeln Sie immerhin ungläubig. Ja, ich liebte sie, wenn nämlich lieben heißt, daß man immer nur an eine und dieselbe Person denkt, ihren tausenderlei Wünschen mit Begeisterung entspricht, unglücklich ist wenn sie die Stirn runzelt, glücklich wenn sie lächelt, daß man geht sobald sie einem zu gehen befiehlt, bleibt wenn sie haucht: „Geh nicht von mir." Mit einem Wort, ich empfand eines jener Gefühle, das wir urpoetisch oder urblöd finden, je nachdem es sich dabei um uns oder um andere handelt."

„Ich will Ihnen gern glauben, Herr General," antwortete ich; „es hat ja doch schon einer unserer zartbesaitetsten Dichter ein ähnliches Gefühl besungen. Sie waren damals noch in jenem Alter...."

„Ist mir gar nicht bekannt," brummte er, mich

unterbrechend in den Bart; „wie dem auch sei, Lucie und ich nahmen herzzerreißenden Abschied von einander, als ich fort mußte in die Anstalt; von mir kann ich die Zerrissenheit des Herzens mit Gewißheit behaupten. Wir hatten eben seit Jahren das kleine Ehepaar gespielt und noch den letzten Sommer sechs Wochen mit einander bei ihren Eltern verbracht, da ihr Vater die Angelegenheiten des meinen ordnete. Wir schworen uns denn auch im Zimmer meiner Schwester ewige Treue: sie schenkte mir zum Andenken eine Medaille, welche ich an meiner Uhrkette befestigte und immer zu tragen versprach, — und fort ging es in das Provinz-Lyceum! Da hieß es um halb 6 Uhr bei Trommelwirbel aufstehen; daheim war ich im Sommer um 7, im Winter um 8 Uhr aufgestanden. Ich lernte mich in einem ungeheizten Zimmer mit eiskaltem Wasser waschen, das aus einer Kupferröhre floß, ich, der ich vor kurzem noch einen Kammerdiener hatte, der die Vorhänge öffnete, im Kamin ein helles Feuer entzündete, und ein laues Bad für mich bereitete. Ich mußte mich darein finden, statt der schmackhaft zubereiteten Küche eines feinen Kochs mit derber Hausmannskost vorlieb zu nehmen, welche auf ungedeckten Marmorplatten, schlicht und einfach, in ordinären Schüsseln aufgetragen wurde; Servietten gab es gar nicht. Doch müssen in meinen Adern offenbar einige Tropfen großväterlichen Blutes geflossen sein, jenes

unverdorbenen Blutes, das Spanien und Rußland vertragen; ich war innerhalb dreier Tage eingewöhnt; und als meine Mutter in den Ferien zu Besuch kam, fand sie mich gewachsen und gekräftigt. Ich erinnere mich noch lebhaft, wie ich in dem Gasthauszimmer, in welchem sie abgestiegen war, neben ihr saß.

„Mein armes Kind . . .!" Dabei umarmte sie mich. „Fühlst du dich nicht sehr unglücklich?"

„Nein, Mutter."

„Hat man dich immer liebevoll behandelt?"

„Ja, Mutter. . . ."

Dann erzählte sie mir von der Rue Neuilly, in welche sie gezogen war. Sie beschrieb mir auch die innere Einrichtung des Hauses, sprach von der veränderten Lebensweise, welche sie und die Schwester führten, und daß sie nur mehr eine Magd hielten, um Geld zu sparen für unvorhergesehene Ereignisse. . . . Alle diese Umstände rührten mich, wenigstens jene, für welche mein Verständnis ausreichte; doch muß ich immerhin zu meiner Schande gestehen, daß mich weit mehr eine Frage quälte, die ich stellen wollte. — Sie erraten wohl welche? Ich hatte nämlich an Lucie geschrieben: sie antwortete mir; ich schrieb wieder, aber es kam kein Brief mehr von ihr. Nun wollte ich natürlich meine Mutter um Nachrichten über Lucie ausholen. . . . Halten Sie das für möglich: mit diesem Gesicht?!"

Dann meinte er heftig: „Hm! Hm!... Und mit dieser Gestalt!“ Und mir sein Löwenhaupt zuwendend, ergänzte er:

„Ich war immer schüchtern in Herzensangelegenheiten, ich fand auch diesmal erst am zweiten Tag den Mut, meine Mutter zu fragen: „Was macht Lucie?“, wurde dabei aber krebsrot. Meine Mutter beachtete es gottlob nicht. Die Ärmste hatte den Kopf voll anderer Sorgen. „Lucie?“ meinte sie. „Wir haben sie in der letzten Zeit nicht gesehen. Es wird ihr wohl gut gehen, glaube ich. Wir waren durch unsere Übersiedlung ganz entsetzlich in Anspruch genommen....“ Und das war alles.

Ich blieb wieder allein zurück in dem Lyceum. Ich schrieb noch einmal, und dann noch einmal an Lucie. Die Antwort aber blieb auch diesmal aus. Hinter meinen Wörterbüchern verschanzt, die Aufgaben machend, begann ich nun, mir über dieses Stillschweigen den Kopf zu zerbrechen; leider zerbrach ich dabei prosaischerweise auch ungezählte Federmesser, indem ich in das Holz meiner Pulte riesengroße „L. H.“ einschnitt. Ich liebte sie ja inniger denn je und mit solcher Unbefangenheit, wie ich es seither nur noch bei Rekruten ihren Liebsten gegenüber beobachtet. Überhaupt haben Bauern und Kinder eine gewisse Ähnlichkeit miteinander, und auch mit den Ochsen: sie käuen, käuen, käuen, unbewußt immer wieder. Was meiner heimlichen

Begeisterung außerdem noch eine neue Nahrung gab, war die Sonntags zum Schluß der Woche, eifrig betriebene Lektüre; da las ich fleißig in Gustav Aymards schlechten Romanen. Ich stellte mir vor, daß ich mit Lucie in unbewohnte Gegenden Brasiliens gegangen, sie dort mit meiner Jagdbeute ernährte, und dergleichen mehr, was bei Gott kein größerer Unsinn war als jener, mit dem ihr in euren Büchern moderne Liebespaare ausstattet. Mein Unsinn hatte mindestens den Vorteil unbedingter Aufrichtigkeit des Gefühles. Ich war vollkommen ehrlich in meiner kindlichen Narrheit. Glauben Sie, das viele dasselbe von sich behaupten können?

Es war beschlossen worden, daß ich den ersten Jänner in Paris zubringen sollte, und so befand ich mich denn auch den 28. Dezember 1848, — liegt nicht eine wahre Kluft zwischen 1848 und 1888? — und doch ist mir alles gegenwärtig, als ob es gestern gewesen — nun denn, ich befand mich bei einem Wetter wie das heutige, gegen fünf Uhr abends in einem Mietwagen; ich saß auf dem Vordersitz, — Mutter und Schwester mir gegenüber — und war selig, mich inmitten all der Liebe wieder zu finden. Ich umarmte zuerst die eine, dann wieder die andere. Ich lachte. Meine Augen füllten sich mit Thränen. Ich versicherte sie meiner Liebe und daß ich der Erste der Klasse geworden, daß der Schulaufseher schlimm sei und

daß ich mich kindisch freute, zu dritt mit ihnen zu Mittag zu essen. Mit einem Wort, ich machte ganz nach Art freudig erregter Kinder völlig unzusammenhängende Mitteilungen. Mein Jubel sollte leider nur zu bald verstummen als ich nämlich die Schwelle der mütterlichen Wohnung überschritt. Sie hatte zur Zeit, da ich nach Tours kam, noch provisorisch unser Hotel bewohnt. Hier aber, in diesen beengten Räumen, empfand ich zum ersten Male voll und ganz, daß wir verarmt waren. Die wenigen schönen Möbel, welche meine Mutter aus dem Schiffbruch gerettet, stachen durch ihre Eleganz gar seltsam traurig ab von der Ärmlichkeit der Wohnung. Die Zimmerdecke war so niedrig, daß das lebensgroße Bildnis meines Vaters, das einst das Getäfel unseres Empfangszimmers geziert, hier mit dem vergoldeten Rahmen nahezu den Teppich berührte. Es gab keine Kammerdiener mehr, sondern nur ein Mädchen für alles, das auf dem Boden knieend, ein bescheidenes Kohlenfeuer im Kamin entzündete. All diese Einzelheiten sprachen nur zu deutlich und lehrten mich mit einem Male begreifen! Mein Herz krampfte sich zusammen vor Schmerz, und das um so heftiger, weil meine Schwester, als ich sie nach Lucie fragte, mit einer Bitterkeit, die ich bisher niemals noch an ihr wahrgenommen, antwortete:

„Ich sehe sie nur mehr höchst selten, wir sind ihr ja nicht mehr ebenbürtig. Sie ist ein herzloses Ding!“

„Herzlos? ... Nicht mehr ebenbürtig? ...“

Wollen Sie für die kindische Verliebtheit meiner vierzehn Jahre einen noch deutlicheren Beweis, als jene blöden Hoffnungen, welche ankämpfen wider die kahle Wirklichkeit? Was mir meine Schwester gesagt, entsprach nur zu gut dem Schweigen, das Lucie mir gegenüber bewahrt. Ich hätte erraten oder doch mindestens vorahnen sollen, daß dieser kleine Roman meiner Kindheit, dieser erste und bei Gott auch letzte, zu Ende war. Ich habe seither weder Zeit noch Geschmack daran gefunden, als Herkules zu den Füßen der Omphale zu liegen, wie Ihr Euch auszudrücken beliebt, Ihr Herren Schriftsteller....

Nein, nein — nie mehr! Ich konnte diesen Ausgang nicht begreifen und schritt am Tage nach meiner Ankunft dem Hause Lucies zu, einem Hotel in der Rue Chaptal, das ebenso schön war, als das unsere gewesen. Ich komme hin, läute an, die Thür dreht sich in den Angeln. Ich sehe eine Anzahl abgelegter Überkleider, höre Musik, betrete, ohne weiter zu überlegen das Empfangszimmer, das ein Diener mir öffnet, und befinde mich inmitten eines kleinen Kostüm-Balles. Ungefähr fünfzig Kinder meines Alters tanzen, genau wie jene die wir eben verlassen, Polkas, Walzer, Quadrillen. Stoffe glänzten, heiteres Lachen erscholl, kleine Füßchen wurden geschwungen, die Klänge eines Klaviers ertönten, und ich, der ich

erschrocken war gleich einem Nachtvogel, den man in ein mit Tagvögeln gefülltes Vogelbauer wirft, vernahm die Stimme der Mutter Lucies, die mit jener Herzlichkeit, die ihr stets eigen gewesen, — wer nach dieser Erfahrung noch an Eure dummen Theorien über Erblichkeit glauben könnte! — zu mir sagte:

„Wie gut, daß Du gerade heut gekommen bist! Du wirst mit den anderen tanzen, zur Jause da bleiben ... Lucie! ...“ Und sie rief nach ihrer Tochter, die als Schäferin verkleidet, — ich erinnere mich daran noch heute ebenso gut, wie an meine erste Schlacht — mit einem kleinen Stierkämpfer tanzte. Lucie näherte sich, erblickte mich.

Ich habe im Leben manche schmerzhafte Empfindung verkostet, — Sie sehen, ich trage noch immer deren Spuren“ — er legte die Finger auf die Narbe, welche sich quer über sein Gesicht zieht, — „der Gruß aber von jener, die ich heimlich mein kleines Weib genannt, der Blick jener blauen Augen, die Art, mit der sie mir die Fingerspitzen zum Gruße bot und dann wieder davon eilte, um weiter zu tanzen, das war etwas zu Unerwartetes gewesen, etwas das so gar nicht meinen Träumen entsprach, etwas so geradezu Verächtliches, daß ich wie festgebannt stehen blieb. Unter den Geladenen befand sich manch alter Spielkamerad; einige von ihnen erkannten und begrüßten mich, aber gleichgültig, wie eben Kinder, die man in ihrer Freude

ſtört. Es machte auf mich auch keinerlei Eindruck. Ich wollte, trotzdem mich der Empfang von Seite Lucies erſchüttert hatte und, ich vor lauter Schüchternheit kleinlaut geworden, denn doch den Verſuch wagen, ſie nochmals zu begrüßen. Da ſie gerade auf meiner Seite tanzte, gelang es mir auch, bis zu ihr vorzudringen, natürlich nicht ohne ſo und ſo viele Seſſel umzuwerfen, auf ſo und ſo viele Füße zu treten. Ich erreiche endlich die Fenſternische und befinde mich zwiſchen zwei Herren, die, wie kurz vorher Sie und ich, dem Tanz zuſchauen; eine Armlänge weit davon iſt Lucie, die ſich fächelt und mit ihrem Stierkämpfer plaudert. Ich lauſche ihrer Stimme. Sie plaudert mit ihrem Tänzer. Ach! Wie gern ich den Kerl im Hofe des Lyceums mit meinen Fäuſten bearbeitet hätte! Und nun hören Sie, was ich kurz darauf deutlich vernahm:

„Wer iſt denn dieſer häßliche kleine Lyceumſchüler, mit dem Sie vorhin ſprachen?“

Ich ſehe, wie Lucies Wangen ſich dunkler färben. Sie errötet über mich und ſagt mit verlegener Miene:

„Ich glaube, es iſt ein kleiner Garnier.“

„Was für eine Raſſe!“ erwidert der Stierfechter.

Lucie aber wiederholt lachend:

„Ja, keine gute Raſſe!“

In dieſem Augenblick rücken die Herren auseinander, ich ſehe mich in dem Spiegel mir gegen-

über an der Wand, ich gewahre meinen kurzgeschorenen Kopf, die von demselben weit abstehenden Ohren, das durch den damals üblichen schwarzen Militär-Seidenkragen halbverdeckte Kinn, meinen in die Uniform eingezwängten Körper und jenes linkische Aussehen, in dem etwas von allem liegt, sowohl von dem kleinen Soldaten, als auch von dem Füllen, das so ungelenk erscheint auf seinen viel zu hohen Füßen, etwas von Aufgewecktheit und Blödigkeit zugleich. Ich finde mich so häßlich, daß meine Wut wider die einstige Freundin in einem Gefühl tiefster Beschämung untergeht. Ich empfinde deutlich, daß ich weinen, daß ich schreien muß wenn ich bleibe, und so stoße ich denn wieder an Menschen und Stühle und eile mit einem Gesicht, das krebsrot wie der Aufschlag meines Kragens ist, von hinnen.

Als ich endlich die Straße erreiche, fange ich an, wie ein Tier zu heulen. Ich hätte kaum bestimmt zu sagen vermocht, ob das, was ich empfand, Entrüstung war, Eifersucht, verletzte Eitelkeit, oder einfach verratene Liebe. Fest steht nur, daß, als meine Thränen getrocknet waren und ich wieder den Heimweg antrat nach jener bescheidenen Behausung, in der ich doch wenigstens treue Herzen wiederfand, mich eine Menschenmenge aufhielt, die von dem Fußweg aus dem Vorbeiziehen einer Eskadron Lanciers zusah, welche von der Parade heimkehrte. Ich hatte das Glück, gegen eine Bank gedrängt zu

werden, welche ich bestieg, um ungehindert jene schmucken Soldaten sehen zu können.

„Wie schön sie sind!“ ruft plötzlich neben mir ein kleines Mädchen aus dem Volke.

Und nun hören Sie, ob das nicht ganz merkwürdig ist? Gerade an jenem Platz nämlich, und nachdem ich den Ausruf der Bewunderung aus dem Munde jenes Bürgermädchens gehört, fast unmittelbar nachdem ich den mir geltenden Ausdruck der Verachtung von den Lippen jenes reichen Mädchens vernommen, ja, gerade an jenem Platz sage ich, drängte sich mir zum erstenmal der Gedanke auf, auch eine Uniform tragen und auch hören zu wollen: „Wie schön er ist!“, wenn ich daherkäme. Ich brauche Ihnen wohl kaum zu gestehen, daß ich nebstbei die thörichte Hoffnung hegte, damit auch wieder Lucies Herz zurückzuerobern. Diese Hoffnung trug ich allerdings bald zu Grabe, das Samenkorn aber, das an jenem Dezember-Nachmittag in mein junges Herz gefallen, ging bald auf. Sie kennen die Ernte.... Begreifen Sie nun, warum ich so verständnisinnig dem Geplauder Nadias gelauscht und weshalb ich behauptete: Da giebt es keine Kinderei?“

Wir hatten das Thor seines Hauses erreicht. Ich verabschiedete mich von ihm. Inzwischen war es völlig Abend geworden, und ich gedachte, über die Champs Elysées zurückwandelnd, unwillkürlich Michelets, der sagt, daß der erste Keim des Miß-

trauens und des Skepticismus dadurch in sein Herz gelegt ward, daß er zufällig hinter der Thür einen Scherz seiner Mutter hörte; und dieser Art Empfindungs-Blütenstaubes gedenkend, welcher Kinderseelen umweht, dieser hundert unsichtbaren Keime, welche aufgehen können zum Guten oder zum Bösen, dies alles erwägend, mußte ich gestehen, daß es eine ernste Sache ist, kleine Buben und kleine Mädchen zu haben, und daß es ihrer viele giebt, die diese so ernste Sache recht leicht nehmen.

Aline.

Eine Weihnachtsgeſchichte.

Trotzdem ich noch kaum in jenem Alter ſtehe, das der Dichter ſo melancholiſch mit „Nel mezzo del cammin di nostra vita ... beſingt, ſo zähle ich denn doch nahezu ebenſoviele Freunde unter, als auf der Erde; daher kommt es auch, daß ich mich im Lauf des Jahres, zu Zeiten wenn man auf den Straßen, in der Familie, wenn fröhliche Kinderaugen Feſte feiern, unwillkürlich mit eigenartiger Zärtlichkeit, oft auch mit reuevoller Wehmut jener erinnern muß, für die es keinen Feſttag mehr giebt. Kann man denn ſeiner Toten überhaupt gedenken, ohne gleichzeitig zu bedauern, daß man ſie im Leben nicht heiß genug geliebt? Wie viele der teuren Weſen treten in ſolchen Stunden auf die geiſtige Bildfläche! Dieſe hier müde, gealtert, von der Zeit gebrochen; andere wieder jung, mit der Friſche und Anmut der Kinderjahre! Ach! in der Ewig-

keit, zu der sie alle, alle entschlummert, giebt es kein Alter, keine Jugend mehr.

Gleichwie der Besucher einer Galerie vorerst unstät von einem Bild zum andern irrt, bis er schließlich seine volle Aufmerksamkeit einem bestimmten Gemälde zuwendet, so zaubere auch ich mir zuletzt die Erinnerungen an eine jener Traumgestalten, fest umgrenzt vor mein geistiges Auge. Dieses Traumwesen verdichtet sich dann nahezu zur Greifbarkeit, die Erinnerung wird bis zur Schmerzhaftigkeit lebendig, und meine Pulse schlagen heftiger.

Wangen, die lange schon der Tod gebleicht, beleben sich von neuem, Augen, die längst gebrochen, leuchten wieder auf und ruhen auf mir. Seit langem schon verfärbte Lippen erbeben und öffnen sich. Sie wollen lächeln, sprechen....

Dann tauchen Hände auf, Schultern, eine Silhouette, Atem und Seele....

Es sind dies so lebhafte Visionen, daß mir vor ihnen, ob der unvermeidlich wirren Träume, welche sie im Gefolge haben, völlig schaudert. Doch wer hätte nicht schon selbst jenes Alpdrücken empfunden, das sich unser nach einem Leichenbegängnis bemächtigt und das aus Wehmut und Grauen zusammengesetzt ist; jene dumpfe Empfindung, welche die geliebten Toten wieder leibhaftig aufleben macht, so daß wir sie zu sehen, zu fassen glauben,... uns aber doch auch wieder gegenwärtig halten, daß sie gestorben sind? Wir sprechen mit ihnen, wir

drücken sie an die Brust, durchleben Alltägliches mit ihnen, wir erinnern uns aber gleichzeitig auch der Einzelheiten, die wir tieferschüttert bei ihrer Beerdigung miterlebt. Wir haben bei dieser gar oft eine führende Rolle gehabt, und verstehen am Ende selber nicht wie es möglich ist, daß wir unsere Toten hier zu sehen glauben, und dort unten — wissen.

* * *

Ich weiß nicht, ob alle Menschen unter diesem schmerzlichen Wechselspiel von Vergangenheit und Gegenwart gleich stark leiden. Ich möchte es fast bezweifeln, weil es so viele alte Leute giebt, die mit fröhlichem Gleichmut ihre Mitgenossen überleben. Mir ist schon in frühester Kindheit das harte Los zugefallen, viele teure Menschen begraben zu müssen, meine Liebe aber hat immer über den Tod gesiegt und lebt unabgeschwächt fort. Und so habe ich denn von dem Zeitpunkt an, in welchem jeder neue Tag auch neues Leben zu bringen scheint, allzuhäufige düstere Gedenktage durchlitten. Um unter den vielen nur einen ganz besonders zu betonen, sei bemerkt, daß der heilige Abend, welcher für so viele kleine Jungen ein seltener Freudentag ist, in mir immer wieder eine der schmerzlichsten Erinnerungen wachgerufen; die Erinnerung nämlich an den Tod eines gleichaltrigen Mädchens, welche zwei Tage vor diesem Fest gestorben und die meine

erste Freundin gewesen. Und noch jetzt, da nahezu ein Vierteljahrhundert darüber hinweggegangen und ich auf dem Kirchhof neue Kreuze zähle, an denen andere Kränze hängen, selbst jetzt wäre es mir unmöglich, jenen Jahrestag zu erleben ohne Alinens zu gedenken, — dies der Name der kleinen Toten, — und des alten Hauses in der Provinz, wo wir miteinander gewohnt; sie im dritten und wir im zweiten Stock. Auch des Gartens entsinne ich mich und jenes vulkanischen Gebirgskammes, der den Horizont all der engen Straßen begrenzte. Ich sehe die nahezu schwarze Farbe der Lava wieder, aus der die Stadt erbaut ist, die schmalen, mit Kieselsteinen gepflasterten Straßen, auf denen die Holzschuhe der zu Markt eilenden Bauern wiederhallen, den unausgebauten Dom, welcher diese düstere Stadt beherrschte, und noch manch andere Einzelheit: so z. B. daß im Erdgeschoß unseres Hauses ein Bäcker Spritzkuchen in Kleeblattform buk, und ein Schmied inmitten eines Meeres von Funken mit seinem nackten Arm den Hammer schwang über glühendem Eisen; auch sehe ich den Platz wieder vor unseren Fenstern, auf dem die Statue eines Generals der ersten Republik emporragt; endlich auch meine Freundin Aline selbst in Trauerkleidern, — sie hatte gerade ihre Mutter verloren, als ihr Vater sich neben uns einmietete, — schließlich lebt auch die Erinnerung an den Garten auf, in welchem wir unsere schönsten Tage verlebt.

Dieser Garten war das Eigentum der Hausfrau, einer alten, gottesfürchtigen und kränklichen Dame, die denselben niemals benützte. Wir gewahrten hinter den Fenstern des ersten Stockwerkes das, durch zwei lange, weiße Locken betonte Profil derselben, und die mit hellen Bändern geschmückte Haube. Eine der Scheiben besagten Fensters war grünlich matt; diese sonderbare Farbenmischung gab nun dem Gesicht der alten Dame, welche wir entweder über ein Gebetbuch oder über eine für die Armen bestimmte Häkelarbeit gebeugt sahen, ein noch weit älteres Aussehen.

Rings um unsere Gartenmauer erheben sich die zum Teil spitzen, zum Teil kugelrunden Berghäupter, von deren Kämmen sich die Schattenrisse der Burgruinen abheben. Ich könnte nachgerade alle Baumgänge dieses Gartens, seinen Buxzaun, die Ribiselsträuche, welche man im Herbst mit Stroh umwand zeichnen, und auch die Birnbäume, die längs der Mauer hinliefen. — Schon die Erinnerung allein zaubert mir den Duft des Jasminbusches wieder hervor, unter welchem Aline einen der letzten Nachmittage, an denen sie noch das Zimmer verlassen konnte, mit mir gesessen; hüstelnd und bleich, gleich den sie beschattenden Blüten. Auch Rosensträuche gab es, welche sich an dünnen Stöcken emporrankten; wenn ich nun zur Rosenzeit eine jener köstlich duftenden, halberblühten, dunkelroten brach und mit meinen Fingern die Blätter zurück-

schlug, da sagte mir Aline: „Ach, du böser Claude, mußt du sie denn töten!“ Mir ist, als hätte ich nie mehr im Leben Schmetterlinge gesehen gleich jenen, die damals unsere Blumen umkreisten, und doch waren es nur gemeine gesprenkelte Vulkane, bläulich schimmernde Tagfalter und dergleichen mehr. Ich verfolgte dieselben mit wahrer Sammlerwut; doch erlaubte mir Aline nicht sie aufzuspießen, wie ich so gerne gewollt; wenn ich ihr jedoch eines jener zarten Tierchen brachte, so griff sie nach demselben, um mit Muße die Zartheit der Farben zu bewundern, öffnete dann die Hand und beobachtete den unsicheren, kreisenden Flug des Falters. Das waren unsere Sommerfreuden, doch liebten wir den Garten nicht minder auch im Winter, wenn der Schnee die Baumgänge verweht, wenn der Nachtfrost die Mauern und Zweige mit förmlichen Eisspitzen versehen hatte. Dann kamen wir immer wieder auf unseren selbstverständlich ganz unausführbaren Plan zurück, uns in diesem Schnee ein wirkliches Haus zu bauen, um alle drei darin Schutz zu finden. Aline nämlich, ich und offen gestanden, eine große Puppe mit blauen, von echten Brauen beschatteten Augen, mit rosigen Wangen, seidenweichen blonden Haaren, gegliederten Füßen und Armen, mit einem Wort ein unvergleichliches Spielzeug, das mir zu ewiger Schande gereicht hätte, falls meine Kameraden im Lyceum — ich besuchte dasselbe schon — darum gewußt hätten. Doch was that

ich Alinen zu gefallen nicht alles, ihr, dieser wahlverwandten Schwester zuliebe, die das Schicksal mir zur Nachbarin bestimmt? Alinens Zauber bestand vornehmlich in jener ernsten Sanftmut, welche sie allen anderen Kindern, die ich seither kennen gelernt, so völlig unähnlich machte. Sie war klein, zart, nahezu gebrechlich und wie schon bemerkt beängstigend blaß, besonders wenn man bedachte, daß ihre Mutter brustkrank gestorben.

Sie besaß schon zu jener Zeit den frühreifen Anstand junger Geschöpfe, die dem Tod geweiht sind, jenes gewissermaßen Fertige, Altkluge, das sie alle kennzeichnet. Die überlegene Mäßigung, welche dieses kaum neunjährige Mädchen übte, die bescheidene Anmut ihrer Bewegungen, die peinliche Sorgfalt, welche sie allen Dingen um sie her angedeihen ließ, die sichere Überlegenheit ihres Handelns, die offenkundige Feinfühligkeit ihres Wesens hätten mir, dem wilden, leidenschaftlichen, ungezogenen, unfolgsamen und brutalen Buben, der ich schon damals war, das Mädchen eigentlich unsympathisch machen sollen. Und doch gewann sie im Gegenteil, sobald ich ihr befreundet worden war, eine geradezu unwiderstehliche Gewalt über mich, der ich instinktiv unterthan ward. Mir ist heute, da ich mich nach Jahren bemühe, diese Kinderseele zu zergliedern klar, daß jenes unschuldsvolle kleine Ding, deren Füßchen geräuschlos über die Steinfliesen der Treppe unseres alten Hauses dahinglitten, die erste

gewesen, welche in mir den Kultus wachgerufen, für jene sanfte Weiblichkeit, welchen mir selbst die bittersten Herzenserfahrungen niemals völlig zu rauben vermochten. Ich war einer der unbändigsten unter meinen Kameraden und hatte mir so manche Strafe zugezogen, weil ich, der Wachsamkeit meiner Kinderfrau ein Schnippchen schlagend, eine Reihe von Missethaten verübt, welche mir das Vorrecht einräumten, den verschrieensten Taugenichtsen der Stadt beigezählt werden zu können; ich war schnurstracks auf den am Marktplatz der Poterne befindlichen Brunnen gestiegen, um unmittelbar aus dem Maul des wasserspeienden kupfernen Löwen zu trinken; ich hatte mich rittlings auf die Eisenrampe der großen Stiege gesetzt, welche das „Boulevard de l'Hospital" mit einem tieferliegenden Gäßchen verbindet und war dieselbe heruntergerutscht; selbstverständlich herabgepurzelt und in das Brunnenbecken gefallen. Ich hatte mich patschnaß gemacht, zerrissen und zerschunden, man hatte mich hart gestraft . . . Gleichviel! sobald ich mich an Sonn- und Donnerstag Nachmittagen bei Alinen befand und mit ihr spielen durfte, da ward ich wilder Junge ganz unvermittelt ein anderes Wesen. — Ich fürchtete dieser kleinen Fee zu mißfallen, deren zarte Finger niemals schmutzig waren, deren Kleider nie einen Riß hatten, und so hütete ich mich zu schreien, zu springen und heftige Bewegungen zu machen. Man stellte sie mir zum Bei-

ich Alinen zu gefallen nicht alles, ihr, dieser wahlverwandten Schwester zuliebe, die das Schicksal mir zur Nachbarin bestimmt? Alinens Zauber bestand vornehmlich in jener ernsten Sanftmut, welche sie allen anderen Kindern, die ich seither kennen gelernt, so völlig unähnlich machte. Sie war klein, zart, nahezu gebrechlich und wie schon bemerkt beängstigend blaß, besonders wenn man bedachte, daß ihre Mutter brustkrank gestorben.

Sie besaß schon zu jener Zeit den frühreifen Anstand junger Geschöpfe, die dem Tod geweiht sind, jenes gewissermaßen Fertige, Altkluge, das sie alle kennzeichnet. Die überlegene Mäßigung, welche dieses kaum neunjährige Mädchen übte, die bescheidene Anmut ihrer Bewegungen, die peinliche Sorgfalt, welche sie allen Dingen um sie her angedeihen ließ, die sichere Überlegenheit ihres Handelns, die offenkundige Feinfühligkeit ihres Wesens hätten mir, dem wilden, leidenschaftlichen, ungezogenen, unfolgsamen und brutalen Buben, der ich schon damals war, das Mädchen eigentlich unsympathisch machen sollen. Und doch gewann sie im Gegenteil, sobald ich ihr befreundet worden war, eine geradezu unwiderstehliche Gewalt über mich, der ich instinktiv unterthan ward. Mir ist heute, da ich mich nach Jahren bemühe, diese Kinderseele zu zergliedern klar, daß jenes unschuldsvolle kleine Ding, deren Füßchen geräuschlos über die Steinfliesen der Treppe unseres alten Hauses dahinglitten, die erste

gewesen, welche in mir den Kultus wachgerufen, für jene sanfte Weiblichkeit, welchen mir selbst die bittersten Herzenserfahrungen niemals völlig zu rauben vermochten. Ich war einer der unbändigsten unter meinen Kameraden und hatte mir so manche Strafe zugezogen, weil ich, der Wachsamkeit meiner Kinderfrau ein Schnippchen schlagend, eine Reihe von Missethaten verübt, welche mir das Vorrecht einräumten, den verschrieensten Taugenichtsen der Stadt beigezählt werden zu können; ich war schnurstracks auf den am Marktplatz der Poterne befindlichen Brunnen gestiegen, um unmittelbar aus dem Maul des wasserspeienden kupfernen Löwen zu trinken; ich hatte mich rittlings auf die Eisenrampe der großen Stiege gesetzt, welche das „Boulevard de l'Hospital" mit einem tieferliegenden Gäßchen verbindet und war dieselbe heruntergerutscht; selbstverständlich herabgepurzelt und in das Brunnenbecken gefallen. Ich hatte mich patschnaß gemacht, zerrissen und zerschunden, man hatte mich hart gestraft . . . Gleichviel! sobald ich mich an Sonn- und Donnerstag Nachmittagen bei Alinen befand und mit ihr spielen durfte, da ward ich wilder Junge ganz unvermittelt ein anderes Wesen. — Ich fürchtete dieser kleinen Fee zu mißfallen, deren zarte Finger niemals schmutzig waren, deren Kleider nie einen Riß hatten, und so hütete ich mich zu schreien, zu springen und heftige Bewegungen zu machen. Man stellte sie mir zum Bei-

ſpiel auf und ich ließ mirs gern gefallen. Ihr gehorchte ich in demſelben Maße, als ich allen anderen gegenüber widerſpenſtig war. Anſtatt Spiele vorzuſchlagen, fügte ich mich willig den von ihr angeregten. Alles an ihr erſchien mir bewunderungswürdig, von der Weichheit ihrer blonden Haare, von dem milden Klang ihrer Stimme angefangen, bis zu den unſcheinbarſten Zeichen ihrer Überlegenheit; — ſo z. B. ſtaunte ich die Sorgfalt an, mit welcher ſie den mit Kuchen behängten Burbaum aufbewahrte, mit dem man uns jeden Palmſonntag beſchenkte. Mein Bäumchen war ſchon den erſten Abend geplündert, gebrochen. Der ihrige hielt bis ſpät in den Herbſt hinein. Allerdings mußten wir die ſolchermaßen bei Seite gelegten Bäckereien, da wir ſie eines Tages eſſen wollten, mit einem Stein zermalmen, weil ſie ſo hart und trocken geworden. Die meinen haben mir niemals ſoviel Freude bereitet.

* * *

Wenn wir nicht in dem großen Garten ſpielten, — und wir mußten es während des letzten Jahres unterlaſſen, weil meine kleine Freundin zu ſchwach geworden war —, dann hielten wir uns mit Vorliebe in ihrem Zimmer auf; es war dies ein enger Raum mit einem einzigen Fenſter, das nach dem Marktplatz ging und von dem aus wir genau den Federbuſch des Generals beobachten konnten,

der stolz auf seinem Untergrund von Kanonen und Kugeln thronte. Ich vergaß zu bemerken, daß Aline mit ihrem Vater hauste und einer Magd, welche der unseren verwandt war und „Miette" hieß. Der Vater war ein kleiner Staatsbeamter, doch mußte die Familie immerhin bessere Tage gekannt haben, denn die Wohnung war mit Möbeln vollgepfropft, welche von einstiger Eleganz Zeugnis gaben; die Fußböden bedeckten alte, dicke Teppiche.

Aline und ich breiteten, um den Eindruck an vergangene Tage noch mehr zu betonen, von Zeit zu Zeit auf den verblaßten Teppichen verschiedenes Spielzeug aus, das sie von ihrer Mutter her hatte. Die unglückliche Frau war offenbar gleich Aline gar sorgsam gewesen, denn die Spielsachen, welche wir noch heute bewunderten, mußten offenbar schon ihr gedient haben. Sie alle trugen einen veralteten Stempel, ein häßlich gebrechliches, verwelktes Aussehen. Eine Reihe von Figuren aus bemaltem Pappendeckel, welche aufrecht standen, weil sie bei den Füßen an ein schmales Holz befestigt waren, bildeten unser Lieblingsspielzeug; die Figuren stellten Bewohner eines Dorfes vor, welche als Schäfer und Schäferinnen aus der Vorzeit gekleidet waren. Wir aber verglichen dieselben mit unerschöpflichem Interesse, jenen männlichen und weiblichen Bauersleuten, die an Wochenmarkttagen je nach der Jahreszeit ihre Kartoffeln und Hühner, oder aber Birnen und Trauben auf dem großen Platz feilboten. Wir

blätterten desgleichen mit besonderer Vorliebe in kleinen Büchern und Almanachen längstverflossener Jahre, welche zur Schonung des Einbandes in abgeblaßten Seidenfutteralen staken; wir belustigten uns über die darin abgebildeten Bübchen mit hohen Hüten und hoch emporragenden Kragen, und über die in engen Kleidern steckenden, hochgekämmten kleinen Mädchen.

An der Wand des Zimmers hing das Bildnis der Mutter meiner kleinen Freundin; sie war veralteten Geschmack gemäß auf einem Familienbilde dargestellt, als ganz kleines Kind, mit einem Schäfchen spielend. Die herabgelassenen Vorhänge dämpften das Licht. Leise knisterte das Feuer. Es gab keine andere Uhr in diesem Raume als den Sonnenschein, welcher sich durch die Fenster stahl, und in dessen Lichtstrahl die Staubatome tanzten; tanzten gleich dem flüchtigen Tag. Auf dem Kamin stand ein Barometer in der Form eines Häuschens, aus demselben traten wechselweise eine Nonne oder ein Kapuziner. Ich wäre vollkommen glücklich gewesen, wenn ich nicht während wir spielten, ab und zu in den Augen von Alinens Vater hätte Thränen glänzen sehen; und wenn ich nicht jenes leise Hüsteln meiner Gefährtin bemerkt hätte, das ich zum erstenmal unter dem Jasminbusch vernommen.

Aline entfaltete bei dem Vorzeigen jener alten Spielsachen eine geradezu unnachahmliche Grazie, indem sie die Blätter der Bücher wie durch einen

Hauch wendete und das Goldschlagpapier faltenlos über die Stahlstiche breitete. Ich, bewußt derber Bursche, kam mir mit ihren zärtlichen Bewegungen verglichen, mehr denn je roh und ungeschlacht vor. Es ist übrigens nur in der Natur der Dinge gelegen, daß sich, da wir doch nur Kinder waren, der Poesie unserer Spiele auch manch Kindisches gesellte; dies letztere vertrat entschieden jene Puppe, von der ich vorhin gesprochen. Sie nahm in Alinens Schwärmereien einen so hervorragenden Platz ein, daß auch ich mich allmählich daran gewöhnte, „Marie" wie eine fleischgewordene Person zu betrachten, und mich willig allen Einfällen kindlicher Laune fügte, welche junge Wesen heute und zu allen vergangenen und kommenden Zeiten, in jugendfrischer Phantasie erfinden werden. Wenn Aline mir beispielsweise sagte: „Marie hat dies gethan . . . Marie wird jenes unternehmen . . . Marie liebt diese und verabscheut jene Toilette . . ." so kam mir das ganz natürlich vor, und ich war bei den erdichteten Mahlzeiten dieser Puppe gerne behilflich. Ich deckte in der Kaminecke, welche wir zu ihrem Zimmer gemacht hatten, den Tisch für sie. Zierliche, für die große Puppe viel zu kleine Möbel schmückten diesen Winkel. Alinens Mutter mußte diese Einrichtungsgegenstände seinerzeit für eine offenbar ganz kleine Puppe bekommen haben, so daß die unsere inmitten derselben unwillkürlich wie eine Riesin aussah.

„Marie" besaß einen einzigen passenden Lehnstuhl, den ich ihr auf dem Jahrmarkt gekauft, und in welchen Aline dieselbe setzte, ohne daß uns auch nur aufgefallen wäre, daß dieser Lehnsessel den doppelten Raum des Bettes einnahm. Ihre Porzellanlippen umspielte immer das gleiche blöde Lächeln. Sie saß regungslos in dem Lehnstuhl, barg die Hände in ihrem Muff, trug eine Sammetkappe auf dem Kopfe und Aline pflegte, wenn sie sie betrachtete, stets zu bemerken: „Wie schön sie ist? Man glaubt immer, sie müsse zu sprechen anfangen . . ."

Manchmal wieder entschlüpften den feinen Lippen, welche über oder mit „Marie" gesprochen, ganz merkwürdig tiefsinnige Gedanken, Gedanken, von denen man nicht glauben kann, daß ein Kindermund sie zu äußern vermag, weil sie in schreiendstem Widerspruch stehen zu der üblichen Unbefangenheit des Kindes. So erinnere ich mich z. B., daß wir eines Tages in demselben Zimmer, inmitten derselben Gegenstände durch den Tod eines Vogels, der mir gehört hatte, von dem Tode sprachen und Aline mich fragte: „Würdest du dich fürchten zu sterben?" — „Das weiß ich nicht," antwortete ich — „Ach! wie langweilig doch das Leben ist!" meinte sie. — „Dieses ewige Einerlei! man erwacht, kleidet sich an, ißt, spielt und geht schließlich wieder zu Bett, um den kommenden Tag dasselbe zu wiederholen . . . Während, wenn man einmal gestorben

ist . . ." — „Wenn man einmal gestorben ist, zum Skelett wird," erwiderte ich, den Satz vollendend, welchen sie begonnen.

„O nein!" fiel sie ein, „dann sieht man Mama und die Engel."

* * *

Ich überliefere diese Worte mit allem, was sie an Frühreife und Unbefangenheit enthalten, jenen Philosophen, welche sich mit der Psychologie des Kindes befassen. Ihr einziger Wert besteht in der unbedingten Wahrheit. Ich für meinen Teil habe es längst aufgegeben, das Geheimnis der Geheimnisse begreifen zu wollen, nämlich das Erwachen des menschlichen Geistes und des Herzens. In welcher Minute beginnt das Leid des Denkens in uns? In welcher Sekunde die Bitternis der Liebe? Äußert sich denn nicht die ganze Seele des Weibes und des Mannes schon in dem Staunen, das die kleine Waise empfindet, wenn sie von ihrer Mutter durch den Tod getrennt wird, und auch in der leidenschaftlichen Zärtlichkeit, welche den zehnjährigen Jungen der gleichalterigen, leidenden Spielgenossin gegenüber erfaßt? Ach! meine arme Aline war wohl weit zarter und kränklicher als meine elementare Freundessympathie es je zu fassen vermochte. Dann aber, zu Anfang meines zehnten Lebensjahres kam eine Zeit, in der ich nicht mehr mit ihr spielen durfte, um sie nicht zu ermüden,

später folgte eine Woche, während welcher sie das Bett nicht verließ, — endlich aber erschien ein Tag, der Vorabend der Weihnachten, an dem ich weinend jenes Zimmer betrat, das mir so lieb gewesen, um Aline ein letztes Mal zu sehen. Sie war tot! — In einem Bettchen, über dem ein Kruzifix hing, lag sie, gleich regungslos wie die Puppe, welche offenbar einer letzten Kindeslaune zufolge bei ihr geblieben war, und am Fußende des Bettes auf ihrem Lehnsessel saß.

Nur daß die blauen Augen „Mariens", diese ewig heiteren Glasaugen, noch immer unter den schwarzen Wimpern erglänzten, während jene blauen Augen dort, mit dem feuchten Glanz, für ewig geschlossen waren. „Mariens" Wangen, diese rosig bemalten Porzellanwangen, ihr frischer Mund, bewahrten ihren Jugendschimmer, während die wachsartig bleichen, schmalen Wangen Alinens und die bläulich violette Färbung ihrer Lippen einen tief schmerzlichen Eindruck machten. Wie kommt es, daß ich in jener Stunde, wo so heiße, aufrichtige Thränen meinen Augen entquollen, jene Gegensätze bemerkte? Fast scheint es, daß die Sinne der Kinder, ihnen selbst unbewußt, ohne ihr Dazuthuen thätig sind, und zwar selbst dann, wenn ihre Seele gleichzeitig von schwerem Kummer erfüllt ist. Ja, ich erinnere mich genau alles mit einem einzigen Blick überschaut zu haben: meine tote Freundin, die Puppe daneben und im Hintergrund in einem Lehnsessel

gekauert den Vater Alinens, auch jene Bewegung sah ich, mit welcher der arme Mann die linke Hand mit seiner rechten drückte, und die Linie eines braunen Tricots, die rund um sein Handgelenk lief. Im Zimmer duftete es nach Hyazinthen. Die alte Hausfrau, deren Schattenriß und englische Schmachtlocken uns so sehr interessiert hatten, war die Spenderin dieser in unserer Stadt so seltenen Blumen, die ich noch gar nicht kannte. Und als ich von dem ganzen Schauspiel wie festgebannt einige Augenblicke stumm vor mich hingeschaut hatte, trat Miette, die mich hierhergeführt, auf mich zu und sagte:

— „Geh, nimm Abschied von ihr." — Ich schritt auf das Bettchen los und stellte mich auf die Fußspitzen. Da fühlte ich mit einem Male auf meinen Lippen die eisige Kälte der Wangen meiner kleinen Toten, und auf meinem Gesicht die weiche, fast lebendige Liebkosung der Locken jener Haare, welche ich mich niederbeugend gestreift; mein Herz aber war zu Tode betrübt! —

* * *

Monate vergingen, meine Eltern bewohnten noch immer das alte Haus in der alten Stadt. Mich aber hatte man als Kostzögling in ein Lyceum gesteckt, und zwar zweifellos deshalb, weil ich seit dem Tode der kleinen Alice, ihres besänftigenden Einflusses beraubt, ein geradezu unbändiger Schlingel geworden. Ließ meine Aufführung nicht gar zu

vieles zu wünschen übrig, dann durfte ich einmal im Monat nach Hause kommen, zweimal der Woche jedoch, Sonn- und Donnerstags, wurden wir paarweise, lautlos dahinschreitend, durch die Straßen der Stadt spazieren geführt; so wollte es die damalige Schulvorschrift! Wenn wir nun die Präfektur entlang gingen, begegnete ich manchmal dem Vater Alinens, der aus dem Amte kam. Er zählte kaum vierzig Jahre, war jedoch trotzdem gebeugt, stets ganz schwarz gekleidet und trug einen Stock mit Elfenbeinknopf in der Hand, den ich gar gut kannte. Er unterließ es niemals, mich inmitten der Schüler mit den Augen zu suchen, um mir dann herzlich und traurig zuzuwinken. Ich aber meinerseits versäumte nicht, ihn an Ferialtagen zu besuchen. Immer empfing mich Miette, lobte mein Aussehen, meine Haltung und ließ mich dann in das Schreibzimmer des Witwers eintreten, das durch eine Thür mit jenem Alinens verbunden war. Eines Tages nun, da jene Thür offen stand und ich mich nicht enthalten konnte, einen flüchtigen Blick hineinzuwerfen, sagte mir der Vater, der jenen Blick aufgefangen:

— „Willst du ihr Zimmer wiedersehen?“ Wir traten ein. Es war im Sommer. Der Vater öffnete die Fensterladen und die Sonne überflutete mit einem Male das Sterbezimmer mit goldigem Licht. Diese leuchtende Helle fiel auf den abgenützten Teppich, auf welchem wir so oft gespielt, auf das

Bett, auf dem ich Aline fahl und abgezehrt hatte ausgestreckt liegen sehen, auf das Kästchen, in welchem die „Dorfbewohner“ lagen, und auch auf „Marie“, welche noch immer mit ihren offenen, blauen Augen, dem ewig lächelnden Mund in ihrer Besuchstoilette im Lehnstuhl saß.

— „Erinnerst du dich noch, wie sehr Aline diese Puppe geliebt?“ fragte der Vater, indem er nach ihr griff und sie mir zeigte.

„Weißt du auch, daß sie mich sogar gebeten hat, ihr dieselbe mit in den Sarg zu legen, damit sie sie ihrer Mutter im Himmel zeigen könne? Miette wollte es auch wirklich thun.... Ich aber fand die Kraft nicht, mich auch nur von einem einzigen jener Gegenstände zu trennen, welche sie geliebt....“

* * *

Wieder verflossen Monate, viele Monate sogar. Es war den dritten Weihnachtsabend nach Alinens Tod, und es hatten sich gar viele Veränderungen ergeben. Ich war ein dreizehnjähriger Junge geworden, der bereits seine erste Cigarette geraucht hatte, — an einem Ferial-Donnerstag nämlich, in demselben Garten, den einst Aline so sehr geliebt, unweit jener Rosenhecken, in denen ich die schönen, bunten Käfer aus den Blütenkelchen derselben für sie herausgesucht. Die alte Dame mit den englischen Schmachtlocken saß zwar noch immer

hinter dem Fenster des ersten Stockwerkes, doch war eine umstürzende Leiter in die grünlichmatte Scheibe gefallen und dieselbe durch eine andere ersetzt worden. Auch Miette ist fort. Sie sprach eines Nachmittags während der Erholungsstunden zwischen 3—4 Uhr im Lyceum vor. Das ehrliche Geschöpf mit dem fahlen Gesicht, — ganz in der Farbe der alten Nüsse, die sie unter ihrer Schürze herauszog, — hatte mich rufen lassen und mir eine geradezu erschütternde Nachricht gebracht. Der Vater Alinens wollte sich wieder verheiraten, und zwar mit einer Witwe, die ein achtjähriges Mädchen aus erster Ehe mitbrachte. Dieses kleine Mädchen sollte Alinens Zimmer bewohnen. Und Miette berichtete mir über die Art und Weise, mit welcher sie, von seinem Entschlusse in Kenntnis gesetzt, Abschied genommen von ihm.

„Herr und Gebieter," sagte ich ihm, „ich habe die gnädige Frau und das Fräulein viel zu sehr geliebt, um andere an ihrem Platz sehen zu können.... Auch glaube ich, daß es Unglück bringt, Tote zu kränken...."

Dann erzählte Miette mir bei dieser Gelegenheit die Geschichte eines Witwers, der an dem Vorabend seines zweiten Hochzeitstages, nachts plötzlich erwachte, und eine eiskalte Hand fühlte welche die seine umfaßte: — „Es war jene der Verstorbenen," erläuterte Miette, — „und im kommenden Jahre starb er."

Miette ist wieder in ihr Dorf zurückgekehrt. Die Hochzeit hat stattgefunden. Ich brauche wohl nicht auf die von Miette angedeutete Erscheinung zu warten, um gegen jene empört zu sein, welche im Hause und in dem Herzen des Vaters Alinens Platz einnehmen sollte. Es war ja eigentlich ganz natürlich, daß der unglückliche Mann sich danach sehnte, weniger einsam durchs Leben zu gehen. Ebenso natürlich war es aber auch, daß ein dreizehnjähriger Junge diese Thatsache nicht zu begreifen vermochte. So beschränkte ich denn meine Besuche im zweiten Stockwerk auf das notwendigste Maß, und hatte daher an diesem dritten Todestag Alinens kaum dreimal mit Emilie, — so hieß die kleine Stieftochter, — gesprochen. Das junge Ding, das mein Haß wahrlich ganz unverschuldet traf, war ein einfaches, dickes Kind, das für ihr Leben gern mit mir in dem Garten gespielt hätte. Schon dieser Gedanke allein entfesselte meine volle Wut, eine Aufregung, welche noch durch den Umstand gesteigert wurde, daß ich „Marie" in ihren Armen sah; jene Puppe meiner toten Freundin, die ihre — unsere Tochter gewesen. Ich erinnere mich noch deutlich des Wutanfalles, als sich mir, da ich eines Ferialtages dem Vater, der zweiten Frau und der Kleinen begegnete, jener empörende Anblick darbot.

Mein Gott! Wie gut kann ich mir heute bereits erklären, wie so das alles gekommen!... Die Mutter findet in einem Kasten jene Puppe

und giebt sie für einen Augenblick ihrer Tochter. Der Vater kehrt heim, sieht das Spielzeug in den Armen des Kindes, und es schmerzt ihn tief. Er begegnet dem argwöhnischen, eifersüchtigen Blick seiner zweiten Frau und wagt es nicht, eine Bemerkung zu machen. Die Toten sind ja den Lebenden gegenüber immer im Unrecht.... Ich aber, der in ungebrochener Treue an meiner entschlafenen Freundin hing, empfand bei der vorerwähnten Begegnung tödlichen Haß wider Emilien. Ich hatte Gelegenheit gehabt, eine ganz wilde Angorakatze zu beobachten, welche uns gehörte, die zumeist in dem Garten und auf den Dächern lebte, und die, als sie einst zu ihrem Futter heimkehrte, einem Hunde begegnet war, den man meinem Vater erst des Morgens geschenkt. Die Katze war auf dem Fenstersims festgebannt sitzen geblieben, sah lauernd auf den unbekannten Gast und wagte es nicht, dem schwarzhaarigen, bellenden Ungetüm näher zu kommen. Vier Tage lang saß sie in derselben Stellung, und hatte mit den grünfunkelnden Augensternen in einer Art ängstlicher Erstarrung vor sich hingeblickt. Dann verschwand sie, um nie mehr wiederzukehren. Ein ähnlicher, völlig tierischer Groll erfüllte auch mich. Dieser allein rechtfertigt einigermaßen den bösen Streich, welchen ich diesem Mädchen spielte, das ebenso plump, ungeschickt und derb war, als Aline vornehm und schön gewesen. Doch nein. Es war immerhin eine weit bessere

Regung Bosheit, welche mich zu handeln veranlaßte; es war ein vielleicht in der Form lächerliches Mitleid, das mich aber heute noch rührt, und das ich nicht zu bedauern vermag.

Wie gesagt, Aline war seit drei Jahren tot; doch erinnerte ich mich dessen wahrlich nicht, trotz des Todestages. Unser Garten war in eine Schneefläche verwandelt und ein Freund, der mich an diesem Weihnachtsfeiertage besuchte, half mir eine lange Eisbahn zurechtmachen. Es war unsere Lieblingsbeschäftigung; die im Lande üblichen strengen Winter begünstigten sie dermaßen, daß wir uns darin eine große Fertigkeit angeeignet hatten. So schleiften denn mein Kamerad und ich, auch an diesem klaren Nachmittag hinter einander her; vorerst mit festgeschlossenen Füßen, dann wieder in hockender Stellung auf einem Fuß, auch mit weit vorgestrecktem Bein; ab und zu fiel der eine oder andere nieder, oder wir purzelten über einander, schrien und lachten. Nun wollte es der Zufall, daß Emilie während des ärgsten Spektatels von dem Spaziergang heimkam. Sie war durch unsere Ausrufe angelockt, näher getreten, und sah uns an der Hand ihrer Kinderfrau von der Einfahrt des Hauses aus zu. In ihren Armen jedoch hielt sie jene Puppe, welche meinen Groll wachgerufen. Ich müßte nachgerade nicht der Gassenjunge gewesen sein der ich war, wenn ich meine Ausbrüche wilder Heiterkeit nicht verdoppelt hätte,

nur um ihr zu zeigen, daß ich einem Vergnügen huldige, an welchem sie nicht teilnehmen kann. Das stille Verlangen der Kleinen steigerte sich dadurch nur noch mehr. Plötzlich aber, und bevor ihre Begleiterin sie daran hindern kann, wirft sie die Puppe fort und stürzt auf unsere Eisbahn. Sie gleitet aus und fällt. Die Kindsfrau hebt sie auf. Emilie aber, die sich ihres Falles schämt und des durchnäßten Mantels, bricht in Thränen aus. Die Frau sucht sie zu beruhigen, ergreift ihre Hand und führt sie fort, um sie umzukleiden. Beide verschwinden und vergessen der Puppe, welche immer noch — wie einst zu Lebzeiten Alinens, und später am Fußende ihres Sterbebettes — lächelnd dreinschaut, mit ihren blauen Augen und dem roten Mund.

Wie ist es nun zu erklären, daß mich, der ich wenige Augenblicke vorher ausschließlich mit dem Vergnügen des Schleifens beschäftigt war, plötzlich der Gedanke erfaßte, Alinens vielgeliebte Puppe — zu stehlen? Es ist dies auch wieder eine jener Fragen, deren Beantwortung ich den Psychologen überlasse. Ich kann nur mit unbedingter Bestimmtheit feststellen, daß ich kaum fünf Minuten brauchte um dem bösen Entschluß die Ausführung folgen zu lassen. Es war eben eine jener unwiderstehlichen, rasch über mich hereinbrechenden Versuchungen, wie ich deren in meinen Knabenjahren mehrere zu verzeichnen habe:

Der Sprung des Wilden, der sich auf den Feind, oder des Tieres, das auf seine Beute stürzt. In der That führte ich diesen rasch gefaßten Raub mit derselben vollendeten Schlauheit aus, welche Wilden und Tieren eigen ist. Ich benutzte einen jener Augenblicke dazu, in denen mein Kamerad mir den Rücken wandte und den an seinen Überschuhen zwischen dem Absatz und der Sohle angefrorenen Schnee an einem Baume abstreifte. Hastig ergriff ich „Marie", lief unsere Eisbahn hinan und warf die Puppe in einen offen stehenden Schupfen, auf die Gefahr hin, ihr das hübsche Porzellangesicht, an den aufgehäuften Holzscheiten zu zerschlagen. Ich sah, wie sie sich überschlug und in einen hölzernen Schubkarren fiel, welcher neben dem Holzstoß stand. Dabei stieß ich einen so gellenden Schrei aus, daß derselbe das Geräusch übertönte, welches der fallende Gegenstand verursachte; meinem Kameraden konnte daher auch nicht die leiseste Ahnung der Missethat dämmern. So schliffen wir denn auch schon wieder lustig drauf los, als Emiliens Kinderfrau abermals unter der Einfahrt erschien. Sie sucht nach rechts und dann nach links, äußert ihr Erstaunen und lugt wieder nach rechts und links aus, sucht in der Einfahrt herum, dann im Garten.

„Haben Sie Fräulein Emiliens Puppe nicht gesehen?" frägt sie.

Sie wandte sich glücklicherweise mit dieser Frage

an meinen Freund und dieser war denn auch in der Lage, mit jener vollkommenen Unbefangenheit zu antworten, welche zu heucheln manchen Kindern geradezu unmöglich ist.

„Eine Puppe? Nein."

„Sie behauptet dieselbe dorthin gelegt zu haben, bevor sie zu schleifen versuchte," fuhr die Wärterin fort.

„Das ist ganz unmöglich, denn wir waren keinen Augenblick fort von hier, nicht wahr?" beteuerte er, sich mir zuwendend.

„Keinen Augenblick," erwiderte ich näher tretend. Ich muß sehr rot geworden sein, aber die Luft war eisig kalt, und wir hatten ja eifrig geschliffen.

„Das ist doch unbegreiflich," entgegnete das Mädchen, „wo mag sie dieselbe nur gelassen haben? ... Na, der wird man einen schönen Tanz machen ..."

Ich war kein böser Junge, aber der Gedanke, daß Emilie außer dem Schmerz über den Verlust der Puppe auch noch bestraft werden würde, erweckte in mir anstatt Gewissensbissen eine geradezu teufliche Befriedigung. Die Freude wäre eine ganz vollkommene gewesen, wenn ich, in die Wohnung zurückgekehrt, nicht hätte überlegen müssen, was sich weiter mit der Puppe thun ließe, damit dieselbe für ewig verschwinde. Ich dachte Tag und Nacht darüber nach. Weder die übliche, mit Kastanien gefüllte Gans, die man auftischte, weder der Christbaum, welcher bei dem Kameraden aufgezündet wurde der nachmittags mit mir geschliffen

hatte, weder die Geschenke welche ich bekam, weder die verspätete Heimkehr durch die tiefbeschneiten Straßen der Stadt, welche in dem fahlen Mondlicht geradezu gespenstig aussahen, noch das Versprechen, den nächsten Tag auf einem gefrorenen Teich schleifen zu können, mit einem Wort nichts, rein nichts übertäubte den einen mich völlig beherrschenden Gedanken: „Wenn die Puppe nur diesen Abend nicht gefunden, wenn man ihrer nur auch morgen früh nicht habhaft wird! ....“ Diese Sorge quälte mich insbesondere bis zur Schmerzhaftigkeit, als ich im Bette lag. Der ganze Widerwille, den ich über die zweite Heirat des Vaters von Alinen empfunden, lebte wieder auf und ward in eigentümlicher Weise mit den Gefühlen der Zärtlichkeit versetzt, welche ich für die Verstorbene empfunden. Ich vergegenwärtigte mir in deutlichen Umrissen, so wie ich selbst es einst gekannt, das von dem Eindringling entweihte Zimmer. Jener hellsehende Zustand, dessen ich eingangs dieser Erinnerung an meine früheren Kinderjahre gedachte, überkam mich mit elementarer Gewalt ..... Ich glaubte wieder meine junge Freundin mit ihrem holdseligen Lächeln leibhaftig vor mir zu sehen, in ihrer rührenden Blässe und der natürlichen Anmut ihrer Bewegungen; ebenso die alten Gegenstände alle, deren sanfte, achtsame Hüterin sie gewesen. Dieselbe blitzartige Erinnerung zauberte mir auch das Bild jener Verhaßten her-

vor, welche Besitz ergriffen von dem Totenbett Alinens; ich vergegenwärtigte mir lebhaft, wie sie mit ihren schmutzigen Fingern die geliebten alten Seideneinbände betastete, wie sie mit ihren vertretenen Schuhen, — mir ist auch diese ihre häßliche Eigenart nicht entgangen, — den Teppich betrat, auf welchem wir einst unsere Schätze ausgebreitet hatten, und daß sie einen Raub beging an Alinen, denn — meinem Kinderherzen erschien nun einmal diese Aneignung der geliebten Spielsachen wie ein Raub an der armen Toten.

Tot! Ich wiederholte mechanisch dieses Wort und stellte mir dabei den Hügel vor, welcher einst in frischem Blumenschmuck geprangt, und den ich jetzt, als ich ihn den ersten November aufgesucht hatte, kahl und vernachlässigt gefunden; dem betenden Engel am Grabe fehlten sogar beide Hände. Ich war zu jener Zeit zu fromm, um nicht überzeugt zu sein, daß die Entschlafene im Himmel wohne und dort, wie sie gesagt, ihre Mutter gefunden und andere Engel, echte Engel aus reinem Licht gewoben mit unzerbrechlichen Lilien in den Händen. Andererseits sah ich im Geiste auch wieder den armen kleinen Körper in der Erde gebettet, so wie ich ihn gesehen, als ich inmitten weißer Hyacinthen letzten Abschied genommen. Es bemächtigte sich meiner ein Gefühl entsetzlichster Verlassenheit. Ich erinnerte mich des Wunsches, welchen das Kind geäußert, daß sie ihre „Tochter"

mit sich fort nehmen möchte in den Tod. Ach! wie sehnte ich mich darnach mit der Puppe, welche ich mir angeeignet hatte auf den Friedhof zu gehen, und dem Totengräber Geld in die Hand zu drücken, damit „Marie" für immer an der Seite Alinens ruhe. Ja, für immer.

* * *

..... Wenn jemand den nächsten Morgen gegen zehn Uhr in die äußerste Ecke des verödeten Gartens gekommen wäre, so hätte er am Fuße des Jasminstrauches der jetzt ganz kahl und schwarz war, einen jungen Mann in Zöglingskleidung bemerken müssen, der mit einer Schaufel emsig die Erde aufwühlte. Die Stadt war in dichten Nebel gehüllt, in schwarzen Nebel, durch welchen die rötliche Sonne, gleich einer von der Finsternis zernagten, feurigen Kugel hindurchzitterte. In dem Hause drin war wohl jeder mehr oder weniger mit den Vorbereitungen zum Mittagmahle beschäftigt, andere waren in das Hochamt gegangen. Der Junge stützte den solcher Arbeit ungewohnten Fuß auf die Schaufel, und glättete dann sorgfältig die ausgehobene braune Erde, damit der Schaden weniger sichtbar sei, den seine Thätigkeit verursachte. Ab und zu sandte der Bursche einen ängstlichen Blick zu dem umwölkten Firmament empor, als wolle er sich eines neuen Schneefalles versichern, welcher seine Spuren noch gründlicher beseitigen sollte. Neben

dem Buben lag ein kleiner Körper ausgestreckt, von dem man jedoch auf den ersten Blick unbedingt erkennen mußte, daß es eine Puppe war. Eine Puppe, die den Hut auf hatte, und deren Hände in einem winzigen, an dem Halse befestigten Muff staken. Sie mußte einst sehr schön gewesen sein, dann aber hatte man sie offenbar schlecht gepflegt, vernachlässigt, denn ihr Kleid war zerrissen, an einem ihrer Füße fehlte der Schuh, und ihr Porzellangesicht war ganz zerkratzt. Ihre noch immer roten Lippen umspielte ein regungsloses Lächeln, ihre grünen Glasaugen funkelten. Von dem düsteren Firmament begannen langsam dichte Schneeflocken nieder zu schweben. Abermals sandte der Bursche einen freudestrahlenden Blick nach oben. Die Grube war nun groß genug geworden, sie war nahezu so tief wie der Arm des Jungen lang. Dieser faßte nach der Puppe, drückte mit kindlicher Einfalt einen Kuß auf ihre kalte Porzellanwange, einen zweiten auf das seidenweiche Haar, und senkte dann den Körper so vorsichtig in die Erde, als handelte es sich um ein entschlafenes Menschenkind. Dann erst schaufelte er die Grube mit der Hast des Schuldigen wieder zu. Im zweiten Stock des Hauses, das in der Tiefe des Gartens stand, ward ein Fenster geöffnet. Eine Stimme rief — „Claude" — und fügte hinzu: „So komm doch herauf." — „Ich komme schon," rief der Bursche, indem er die Schaufel wieder an die Mauer lehnte;

dann folgte er mit völlig beschneiten Kleidern freudig dem Rufe — „Was hast du denn gemacht?“ fragte dieselbe Stimme vom Fenster aus. — „Ich habe für morgen eine schöne Eisbahn hergerichtet,“ antwortete er und fügte damit dem Diebstahl auch noch die Lüge hinzu.

Doch fiel es dem Jungen, trotzdem er wenige Tage nachher mit kindlicher Andacht zur Beichte ging, niemals ein zu bereuen, was er gethan. —

Im Gegenteil! Es gewährte ihm für alle Zeiten ungetrübte Befriedigung, daß er an jenem Weihnachtsmorgen die blauäugige Puppe mit den Rosenwangen und dem blonden Haar, den Liebling seiner ersten Freundin, bei friedlichem Schneefall in die friedliche Erde gebettet.

Freundschaft einer Frau.

Freundschaft einer Frau.

Unser Wagen fuhr rasch und geräuschlos die Allee entlang, welche zu dem Teiche führt.

Die Februarsonne erfüllt manchmal die Luft nachgerade mit Frühlingsschauern. Von dem blaßblauen Firmament wallen leise Reste mäßiger Winterkälte, den wehenden Wind mildert die Lauheit der nahenden Jahreszeit. Es ist eine Art allgemeiner Wiedergeburt, welche bewegt, ohne zu berauschen; ein gar flüchtiger Genuß, dessen wir kaum acht Tage im Jahr teilhaftig werden.

Georg André und ich, als echte Epikuräer nach genußreichen Stunden dürstend, genossen diese hier in vollen Zügen. Die überraschend günstig zusammentreffenden Vorbedingungen zu traulichem Plaudern, waren in der That ein gar seltener Zufall. Zwei gleichaltrige Freunde hatten sich zusammen gefunden, die es längst aufgegeben, einander zu bekritteln. Zwei Freunde, deren Ver-

traulichkeit nicht der leiseste Hauch verletzter Eigenliebe trüben konnte. Der hellleuchtende Tag, strahlend in Licht und Sonne, beeinflußte unwillkürlich sowohl die eigene Stimmung, als auch die Sentimentalität im Gedankenaustausche. Man vergegenwärtige sich hierzu noch einen offenen, von einem gut eingefahrenen Pferd gezogenen Wagen, mit einem Wort das volle Behagen des dahinrollenden „at home", das von all den kleinen Zerstreuungen des Augenblickes gewürzt, unsere Gedanken anregt, gleichwie die kühlstreichende Luft die Wangen der Spaziergängerinnen frisch belebt.

Wagen fuhren auf und ab, doch gab es ihrer nicht gar viele. Ich überließ mich jenem Gefühl, das Stendhal so feinfühlig „das Schweigen des Glückes" nennt, und lauschte dem lauten Denken meines Freundes. Wir sprachen eben von der Eifersucht, und Georg beschwor im schaukelnden Fahren eine abwesende Frau herauf, deren eigenartiges Profil durch seine Erzählungen betont, ab und zu vor meinem geistigen Auge auftauchte, um dann wieder in verblaßten Farben in den entlaubten Bäumen, deren braunes Geäste die Allee begrenzte, zu verhauchen.

„Wenn es je ein Wesen gegeben, das ich sicher war, nicht mit Leidenschaft zu — lieben," sagte er, „dann war es gewiß jene stillverborgene Freundin, welche ich Euer aller Neugierde so gut zu entziehen wußte, daß selbst Du ganz betroffen wärest, wollte

ich ihren Namen nennen. So gestatte mir denn auch fernerhin, jenes Antlitz, das Du gewiß oft gesehen, mit einem Schleier zu bedecken. Nehmen wir einfach an, die Dame hieß — Therese.

Sie war groß, schlank und braun; ihr ganzes Wesen atmete auffallende Zartheit. Von der feingekrümmten Linie ihrer fast zu schmalen Wangen angefangen, bis zu dem wenig vorstehenden Knöchel am Fuße war alles an ihr anmutig, schmiegsam und nahezu kindlich. Trotzdem verrieten die schwarzen Augen, der rote Mund dieser rührend zarten Erscheinung, lodernde Leidenschaft. Die großen, feuchtschimmernden Augensterne deuteten auf tiefes Seelenleben; leicht aufwallendes Blut färbte die halbgeöffneten Lippen, welche scharfkantige Zahnreihen bloßlegten. Man hatte entschieden die Empfindung, daß sich bei ihr zwei verschiedenartige Temperamente verschmolzen hatten. Man ahnte hinter der ideal angehauchten, melancholischen und schweigsamen Freundin eine lebhafte, sinnliche Genossin. Doch schlummerte dieses zweite Weib noch in dem ersten; es brach nur ab und zu stoßweise in lauter, gleich wieder gedämpfter Heiterkeit hervor .....

Ich war zu jener Zeit mehr denn je von den schalen, entnervenden Eindrücken verbotenen Genusses angeekelt. Wieder einmal war ein unfruchtbares Jahr meiner Jugend, den Bitternissen einer in die Länge gezogenen Liebelei geopfert worden.

Da brachte mich der Zufall Theresen näher, und ich war bald bestrebt, aus dem vertrauten Umgang mit ihr etwas Erhabenes, so völlig Unantastbares zu gestalten, das wohl in keiner Weise meinen bisherigen galanten Abenteuern glich. Ich war von der Überzeugung durchdrungen, daß uns in einem bestimmten Zustand der Überreiztheit physischer Genuß nur wenig mehr verlockt; daß die Aufregungen der Leidenschaft unsere materielle und moralische Existenz trüben, unsere Phantasie beschmutzen.

Ist es hingegen nicht köstlich, als verläßlicher, wunschloser Freund den duftigen Hauch einzusaugen, welcher eine junge, vornehme Frau gewissermaßen umgiebt, wie der Wohlgeruch der ihrem Taschentuch entströmt, der ihr Lieblingsplätzchen im Zimmer erfüllt, ihre Lieblingsbücher, und der an frostigen Wintertagen in weichen Atemzügen den Schleier auf dem lieblichen Gesichtchen hebt und senkt? Ist es nicht herrlich, mit ihr, der Vertrauenden, in jenes Labyrinth zartverwobener Gefühle einzudringen, welche ihr Leben ausmachen? Man genießt das holde Wesen dabei gleich einer ungepflückten Blume, deren Stengel man nicht zu berühren wagt, um den Tautropfen nicht zu verschütten, welcher am Rande des Kelches zittert. Solch ein Weib sieht man im Strahlenkranze völlig ungetrübter Wahrheit, da es der Lüge nicht bedarf, um uns zu verführen. Ich würde jeden jungen Mann,

der sich niemals in solch beseligendem Traum gewiegt, auf das Tiefste beklagen; jeden, der niemals eine Zuneigung genossen, welche an Offenheit männlicher Freundschaft gleicht, nur daß sie zärtlicher ist, poetischer möchte ich sagen. Eine Freundschaft wie wir sie für eine Schwester empfinden, und zwar für eine Lieblingsschwester! . . . . .

Für mich verwirklichte sich dieser Traum Tag für Tag aufs neue, sowie die Handarbeit damals unter Thereſens Finger Stich für Stich wuchs. Ihr Gatte war . . . . ich darf Dir seine gesellschaftliche Stellung nicht bezeichnen, weil Du sofort seinen Namen erraten würdest. Sie bleibe das ergänzende Geheimnis des ersten, die schwarze Spitze an der schwarzseidenen Gesichtsmaske. Lasse Dir's genügen zu erfahren, daß besagter Mann Therese volle Freiheit gönnte, nach eigenem Gutdünken zu leben. Liebte er seine Frau, oder aber liebte er sie nicht? Vielleicht hatte den anfangs Eifersüchtigen besondere Beobachtung vertrauensvoll gestimmt. Oder bannte selbst bei befremdendem Scheine die Achtung, welche er meiner Freundin zollte, jedweden Verdacht?

Das sind übrigens lauter Fragen, welche sich mir erst nachträglich aufdrängten, damals überließ ich mich ganz und gar dem Zauber dieses Verkehres, welchen ich heimlich wie eine Sünde pflegte, obwohl er so offenkundig harmlos war, daß keinerlei üble Nachrede ihn zu trüben wagte.

Ich beschäftigte mich gleich anfangs mit der Ausbildung ihres Geistes, der zwar überaus lebhaft, aber ganz und gar nicht gepflegt war. Findest Du nicht auch, daß die Unwissenheit, in welcher unsere Klöster in Frankreich junge Mädchen erziehen, uns Männern, Geliebten oder Freunden ganz besondere Vorteile bietet? Bleibt es dadurch doch unserem Ermessen allein überlassen, diesen völlig undisciplinierten Verstand nach eigenem Gutdünken zu bilden. Ich lieh ihr meine Lieblingsbücher, welche mir doppelt wert wurden dadurch, daß ich sie bei mir zu Hause in jenen Stunden wieder las, in denen ich Therese mit dem Lesen derselben bei sich beschäftigt wußte. Ich besorgte mit ihr oder für sie allerlei Einkäufe. Ihr kleiner Salon wurde mit der Zeit ein ganz besonders ausgestatteter Winkel, in welchem ihr feiner Schönheitssinn, der meinen derberen zu veredeln trachtete, den Gegenständen einen entschieden persönlichen Stempel aufdrückte, welcher mir noch heute unvergeßlich bleibt.

Wie viele Stunden habe ich in jener köstlichen Atmosphäre verplaudert, aus der sowohl stark duftende Blumen, als auch jedwede leidenschaftliche Regung verbannt war. Ich erzählte ihr meinen ganzen Lebenslauf. Sie gönnte mir manchen Einblick in den eigenen. Es war mir ein gar wollüstiges Behagen, die Bewegungen der Frau von dreißig Jahren, ihren Gedankengang, ihr Lächeln zu beobachten und mir auf diese Beobachtung ge-

stützt das Denken und Lächeln, die Bewegungen des Kindes, des jungen Mädchens zu vergegenwärtigen, das ich vielleicht geliebt hätte. Denn fürwahr, ich beteure nochmals, damals liebte ich sie nicht und wollte sie nicht lieben ....

Laß mich jetzt in stillem Heimweh schwelgen. Die Landschaft hier mit dem See, welche wir im Augenblick bewundern, diese regungslos in die Höhe starrenden Tannen, der leise bewegte Wasserspiegel, auf dem kleine Boote Furchen ziehen, über welchen Vögel hin und her flattern, wie oft habe ich diesen entzückenden Anblick in ihrer Gesellschaft genossen, wenn wir uns in einsamen Stunden hier zusammengefunden. Wie oft haben wir Raben, wie jene dort, welche gleich Riesenfrüchten auf dürren Ästen lagern, krächzen hören. Ach, wie oft! Besonders an dem Vorabend unseres Abschiedes für den Sommer.

An einem hellen, wolkenlosen Morgen lustwandelten wir an den Ufern dieses Sees, auf dem schmalen Fußweg, welcher den Rand des steil abfallenden Dammes entlang läuft. Ich höre noch die kindlichtrotzige Stimme, mit der sie fragte: „Was wird aus mir werden, wenn ich Ihre Ratschläge entbehre? ... Aber nicht wahr, Sie versprechen mir doch wenigstens, täglich ein bißchen zu schreiben“ .... Und dabei lachten mich ihre von einem breiträndigen Hut beschatteten Augen spöttisch, halb zärtlich an. Das enganliegende Kleid betonte die

Schlankheit ihres Körpers. Ihr kirschroter Mund zuckte so trotzig, daß man sich schier versucht fühlte, hineinzubeißen wie in eine Frucht. Ich weiß nicht, welche Regung plötzlich ihre Augen aufleuchten machte, welche Wallung ihre Lippen dunkler färbte, doch schien sie gleichsam nach anderen Blicken zu begehren, nach anderen Worten. Ich hatte schon des öftern diesen eigentümlichen Ausdruck an ihr bemerkt; was aber hätte sie gewonnen, ich hingegen bestimmt verloren, wenn unsere auf Achtung und Vertrauen gegründete Idylle, welche wir inmitten des oberflächlichen, gesellschaftlichen Verkehres, so kühn und uneingeschränkt aufgebaut, scheitern sollte? Und so sagte ich ihr denn unweit von hier Lebewohl, öffnete den Schlag eines gewöhnlichen aber wohlanständigen Wagens, war ihr beim Einsteigen behilflich und drückte dann einen Kuß auf die Fingerspitzen der behandschuhten Rechten. Einen Kuß, welcher ihr sagen sollte, daß sie mir eine Freundin sei, ja, aber nichts mehr und nichts weniger ....

Laß uns, wie in einem Roman, drei Monate überspringen ... Sie war in St. Moritz, dann auf einem Schloß gewesen. Ich selbst hatte mich spießbürgerlich bei jenem Onkel in der Provinz aufgehalten, der mich seither zum Erben eingesetzt und mir dadurch die Möglichkeit gegeben, diesen Wagen zu halten.

Thereſe und ich standen, wie geplant, in Korrespondenz; ihre Briefe wurden allmählich weniger

vertraulich, minder unbefangen, nicht schwesterlich. Du wirst begreifen, daß ich ernstlich darunter litt. Sie entsprach ja so vollständig allen Hauptanforderungen meines Denkens und Empfindens. Ich hatte ihre Freundschaft gleich einem Ring getragen. Auch bei diesem ist es gleich, ob wir ihn an den Finger stecken oder ihn in der Schmuckschale liegen lassen, unser unbestrittenes Eigentum bleibt er in beiden Fällen.

Ich sagte mir: unsere Freundschaft ist eine Wintermode gleich dem Pelzwerk, oder eine Frühjahrsmode wie die Morgenritte in das Bois de Boulogne. Wenngleich die Vertraulichkeit einer Saison ihr Ende erreicht — alles hatte sich von Dezember bis Ende Mai abgespielt —, so ist schon die Erinnerung an sich so wertvoll, daß man keine Stunde derselben zu bedauern hat. Eine Frau hinterläßt uns sonst in den meisten Fällen doch nur Grund, sie zu hassen, oder aber uns selbst zu verachten.

In diese, wie du zugeben wirst, sehr philosophische Betrachtung vertieft, zog ich den Morgen nach meiner Rückkehr zur Stadt an der Glocke des Hotels, das Therese bewohnte. Es war ein freundlicher Herbsttag, die Luft lau, der Himmel leicht umwölkt. Das Glockenzeichen, das einen Besuch ankündigte, ertönte mit altgewohntem Klang. Der längst bekannte Diener nahm mir Überzieher und Stock mit derselben Bewegung, derselben Zuvor-

kommenheit ab wie einst, und als ich den kleinen Salon betrat, bot Thereſe mir in derſelben ſanften, unbefangenen Art, mit welcher ſie mir immer begegnet, die Hand zum Gruß. Sie hatte ſich verſchönt, die Hautfarbe war eine friſchere geworden. Beſonders ihre Augen leuchteten noch lebhafter, und ihre ſchwellenden Lippen ſchienen von röterem Blute getränkt. Die Farben der Stoffe, welche den Rahmen ihrer Schönheit bildeten, waren dieſelben, die geliebten Bilder hingen, wo ſie geweſen, und als ich nach alter Gewohnheit ein Buch zur Hand nahm, auf welchem das Falzbein aus Gold lag, da erkannte ich, daß es von einem meiner Lieblingsautoren war.

„Ach! wie glücklich ich bin," bemerkte ſie nach den erſten Begrüßungsworten, welche wir ausgetauſcht hatten..... „Sie ſind doch mein Freund geblieben, nicht wahr? ....." Ich küßte ihr anſtatt jeder Antwort die Hand. „Sie werden jemand kennen lernen, deſſen Freund Sie ebenfalls ſein müſſen, weil Sie der meine ſind," ſetzte ſie mit ſo untrüglichem Lächeln hinzu, daß ich keines weiteren Kommentars bedurfte, um alles zu verſtehen.

Wie ſoll ich Dir den entſetzlichen Eindruck ſchildern, welchen dieſe wenigen Worte auf mich machten? Ich muß zwar wiederholen, daß ich Thereſe nicht liebte, daß ich in peinlicher Verlegenheit geweſen wäre, falls ſie mich plötzlich einer anderen, als der bisherigen Art der Zuneigung

versichert hätte. Weshalb erfaßte mich also mit einem Male verzehrende Eifersucht, welche so heftig und bitter war, als wäre dieses Weib thatsächlich meine Geliebte gewesen? Weshalb durchzuckte mich eine an Wahnsinn streifende Wut, als ich nachdem wieder die Fremdenglocke ertönte, einen jungen Mann eintreten sah? Ja, ich erduldete in jenem Augenblicke alle Qualen hölliſcher Eifersucht und zwar der — Eifersucht ohne Liebe. Diese wunderbare Regung ist es, welche ich Dir schildern wollte.

Jener Mann, in dem ich auf den ersten Blick einen mir völlig entgegengesetzten Typus erkannte, hatte zweifellos Besitz ergriffen von diesem Weib, das ich erzogen, gebildet, von diesem Heim, das ich zum natürlichen Rahmen ihrer Schönheit gestaltet. Ich bin schlank und nervig, er war derb und muskulös. Ich bin braun, er hatte tiefschwarzes Haupt- und Barthaar. Ich kleide mich nach französischem Schnitt, seine Kleider waren direkt aus London bezogen. Ich hatte Theresens Phantasie geschmeichelt, er beherrschte ihre Sinne.

Zweifellos war er es, dem diese Augen entgegenblitzten, er, nach dem dieser rote Mund verlangte.

Der junge Mann begrüßte mich freundschaftlich und mit der ganzen Überlegenheit, dem nahezu lächerlichen Siegesbewußtsein des besitzenden Herrn und Gebieters. Sie lächelte mir ganz vergnügt, ja nicht einmal ironisch zu, wenn anders eine Frau

in ähnlicher Lage überhaupt ganz frei von Spott zu lächeln vermag.

In dieser meiner Betroffenheit offenbarte sich mir nun plötzlich die Doppelnatur ihres Wesens, gleichwie jene Wolken dort im gegebenen Augenblick klar und durchsichtig dahinwallen."

„Und was thatest Du darauf?" fragte ich, als er schwieg.

„Ich bin nie wieder zu ihr zurückgekehrt. War das auch recht von mir gehandelt? Ich hätte sie vielleicht davon abgehalten, dem ersten einen zweiten Liebhaber folgen zu lassen. Sie ist derzeit bei dem vierten angelangt. Merkwürdigerweise kommt mir manchmal vor, als stände ich im Begriff, mich jetzt in sie zu verlieben. Ich könnte vielleicht der fünfte werden, wenn ich wollte! Doch hoffe ich, daß dies nicht geschehen wird, so verführerisch schön sie auch ist — es wäre doch immerhin gar zu traurig! ..."

Und wir plauderten weiter, während die Sonnenstrahlen herniederbrannten, das Rollen der Wagen gedämpft an unser Ohr drang und die Stunden verrannen, Stunden, welche meinen Freund und die geheimnisvolle Schöne zweifellos jener Lösung zuführten, in der sie beide wieder einen Teil ihrer Fähigkeit zu lieben, einbüßen werden.

Ein altes Porträt.

Ein altes Porträt.

Ein Geſchäftsgang führte mich eines Morgens mitten in das Quartier Latin. Am Vorabend war ein politiſcher Mord begangen worden, welcher in ganz Europa Entſetzen hervorgerufen. Es fügte ſich, daß ich zufällig in der Rue de l'école de médecine an der Thür eines Studenten-Reſtaurants vorübergehen mußte, in welchem ich ſeinerzeit ein Prachtexemplar jener Sorte Menſchen kennen gelernt, welche bei uns höchſt ſelten ſind: eine ruſſiſche Nihiliſtin nämlich. Alte Erinnerungen erwachten plötzlich in mir. Es mögen ſeither wohl an zehn Jahre verfloſſen ſein, das Reſtaurant aber war unverändert geblieben. Die Vorübergehenden müſſen in erſter Linie in die Küche ſehen, wo im Herd ein helles Feuer lodert. Im Hintergrunde der Küche führt eine Thür in ein zweites geräumiges Gemach, das ſehr reinlich, ja nahezu elegant ein-

gerichtet ist. Die Tischplatten sind zum Schutze mit Wachstuch übernagelt. Im Winter glüht in der Mitte ein gußeiserner Ofen. An der Wand hängt ein Holzgestell mit Fächern versehen, in denen gerollte, mit Namen versehene Servietten der Stammgäste aufbewahrt liegen. Knapp neben dem Fachkasten befindet sich eine Stiege, deren Geländer ein grüner Zitzvorhang deckt. Diese Treppe führt in abgesonderte Kabinette, in welchen bemittelte Studenten ihre Freundinnen zu bewirten pflegen.

Ach, wie oft bin auch ich, der, wie üblich des litterarischen Berufes halber fern von der Familie lebte, in längst vergessenen Tagen dort gesessen. Ich war um zu leben genötigt, Stunden in Latein und Philosophie zu geben, doch stand mein Entschluß schon fest, unter die Schriftsteller zu gehen. Ich beobachtete zu jener Zeit alle Vorgänge in dem kleinen Saale mit der gespannten Aufmerksamkeit eines Menschen, welcher danach verlangt, Selbsterlebtes zu einem Romane zu verarbeiten. Es gewährte mir daher große Befriedigung, als ich eines Morgens, dann wieder am Abend, gleichwie den folgenden Tag und tagelang so fort, auf einen Tisch gestützt ein junges weibliches Wesen bemerkte, dessen besonderes Aussehen selbst einen gleichgültigen Beobachter gefesselt hätte. Das Mädchen war klein. Eine Art leinener Kittel von brauner Farbe bedeckte ihren schmächtigen Oberkörper. Der kurze Zuschnitt der an der Seite gescheitelten, kastanien-

braunen Haare hätte ihr fast ein männliches Aussehen gegeben, wenn nicht die Blässe der Gesichtsfarbe und die Zartheit der Züge im vollsten Widerspruch damit gestanden wären. Die blaugrauen Augen inmitten dieses fahlen Gesichtes mit den auffallend roten Lippen — man hätte sie für gemalt halten können — drückten demselben ein kränkliches Gepräge auf. Und um gleichsam zu bekräftigen, daß die Pupurlippen dem Purpur des eigenen Blutes entsprachen, kaute die Unbekannte unausgesetzt an denselben; dabei kamen ihre sehr weißen, weit auseinandergereihten Zähne zum Vorschein. Ihre weichen, schmiegsamen Bewegungen hatten insgesamt etwas katzenartiges; sie gemahnten mich an jene kleinen Panther, welche ich beim Verlassen des Speisehauses so oft Gelegenheit hatte, in den einsamen Alleen des Jardin des Plantes zu beobachten. Die Unbekannte hatte eine ganz merkwürdig nervöse Art, das bleiche Gesicht auf ihre rechte Hand zu stützen; die eckige, langfingerige Hand eines Knaben, an welcher keinerlei Schmuck zu sehen war. . . .

Woran dachten wohl in solchen Momenten diese hart und starr dreinblickenden Augen, in denen nichts von all den sie umgebenden Dingen sich wiederzuspiegeln schien, — nichts von jenen alltäglichen Vorkommnissen inmitten welcher wir uns beide bewegten? Ich, der gläubige Jünger des großen Balzac, mit der Nervosität des Kaffeetrinkers, sie, mit jener

traumverlorenen Beschaulichkeit, welche ich im stillen kaltem Fieber verglich.

Sie hatte eine so ganz eigentümliche Art, abwesend zu scheinen, eine so unerbittlich abwehrende Art ihren Körper an jenen ärmlichen Tisch zu lehnen, einen Körper, dessen Seele in weite Fernen zu schweifen schien, daß ich nicht einmal den Mut fand, ihre Aufmerksamkeit erregen zu wollen. Ich begnügte mich einfach damit, sie bis in das Kleinlichste zu betrachten, von der Spitze ihrer Füße an, bis zu dem schmucklosen Handgelenk.....

Ich unterließ es Fragen an sie zu stellen, denn wozu sollte es nützen jemand zum Reden zu zwingen, dessen Ausdruck so vielsagend war, daß unsere Phantasie denselben in Stimmungen umsetzte, welche wohl in keiner Weise der Wahrheit entsprechen konnten.

Da traf es sich eines Abends, daß drei meiner Freunde, welche gleich mir Litteraten und natürlich ebenfalls „Genie-Kandidaten" waren, in jenes Restaurant speisen kamen. Wir tranken etwas mehr als sonst. Der leichte „Fleury" — zu zwei Franken fünfundzwanzig die Bouteille, — sancta Simplicitas! — löste unsere Zungen und ich selbst gab meinen Genossen ein Glaubensbekenntnis abenteuerlichsten Nihilismus zum Besten. Ich verstieg mich immer weiter und weiter, stürzte mich mit Behagen in die tollsten Theorien und brannte ein wahres Gedankenfeuerwerk ab, indem ich die Not

wendigkeit hervorhob, die alte Welt in Flammen zu setzen, — gleichwie ich im selben Augenblick meine Omelette mit Rum begoß, den ich entzündete. Ich that es in der naiven Voraussetzung, daß eine neue Welt, so schlecht sie auch immerhin ausfallen möge, nicht schlechter sein könne, als die alte es ist. Jeder Wortgewandte kennt jene Redetrunkenheit, welche der Freude entspringt, daß man im Redefluß Gedanken sozusagen erfindet. Ich muß, nach den Lachsalven meiner Kameraden zu schließen, viel Beredsamkeit in Aufzählung sozialistischer Anschauungen entwickelt haben. Ich bemühte mich zum hundertsten Male, eine These mit jener glühend jugendlichen Lebhaftigkeit des Geistes zu begründen, welche vergeudet zu haben wir in späteren Jahren nur allzuoft bedauern. Da ich nicht bemerkte, daß die Unbekannte dieser Orgie philosophischen Pessimismus angewohnt hatte, so war ich nachgerade sehr erstaunt zu sehen, daß sie mich am kommenden Morgen ins Auge faßte. Die Art jedoch mit welcher sie es that, schloß jede Koketterie aus; ihr männlich gerades Wesen bannte von vornherein jede derartige Vermutung. Sie lächelte sogar über einen unschuldigen Scherz, welchen ich mir auf Rechnung der bedienenden Kellnerin erlaubte, die in Haube und Schürze unsere Suppe in faustdickem Porzellan auftrug . . . . . .

Ihr purpurfarbener Mund mit den blitzenden Zähnen lächelte. . . . . Schließlich entspann sich

zwischen uns ein Gespräch. Mit welcher gleichgültigen Redensart dasselbe eingeleitet ward, ist mir völlig entfallen.

Wenn ein Weib mit einem Manne plaudern will, so hat sie eine Art zu schweigen, welche ihn wider Willen zwingt, sie anzusprechen. Ich erriet unschwer, daß meine am Vorabend entwickelten Ansichten die Ursache dieser Wandlung waren, denn ich erfuhr nach Verlauf einer Viertelstunde, daß das junge Wesen eine Russin sei und nach einer weiteren halben Stunde ihre Theorien im allgemeinen, welche bewiesen, daß sie eine entschlossene Nihilistin war.

Sie gestand mir unumwunden, daß sie sich während ihres Aufenthaltes in Frankreich gar entsetzlich einsam fühle und daß die Bekenntnisse ihres Tischnachbars, der ihr geistesverwandt sein mußte, sie gleich einem kühlen Trunk in sengender Sommerglut erfrischt hatten.

Ich fühlte mich in der That beschämt, denn mein „Nachtisch-Nihilismus" war mit den Wirkungen des leichten „Fleury" verraucht. Doch hätte ich sowohl diesem roten Mund, diesen graublauen Augen, als auch dieser fahlen, an eine kranke Kamelie erinnernden Gesichtsfarbe, diesem russischen Accent zuliebe, welcher jede Silbe ganz köstlich betont, Lutheraner, ja selbst Mohammedaner werden mögen und zwar nur um zu ergründen, was eigentlich hinter all dem verborgen sein mochte. Ich hatte

dies jedoch nicht nötig; man verlangte ja nur, daß ich an nichts glauben möge, was weitaus bequemer ist.

Und so blieb ich denn ängstlich bestrebt, auch fernerhin den erbitterten Leugner zu spielen, und erinnere mich ganz gut, daß ich noch an dem selbigen Tage im Lesekabinett drei bis vier verschiedene Zeitschriften zur Hand nahm, mittelst welcher ich mir eine ganz ausgiebige Gewandtheit in revolutionären Ideen aneignete. Ich lernte alle Titel von Alexander Herzens Werken auswendig und machte mich völlig vertraut mit der Biographie Bakunins. Ich setzte den nächsten, sowie auch die folgenden Tage die Komödie als vollendeter Schauspieler fort.

Möge jener den ersten Stein nach mir werfen, welcher niemals im Leben zu allen Fragen einer Frau ja und Amen gesagt, nur um nochmals eines jener: „nicht wahr?" zu vernehmen, welches von wohlwollendem, halb und halb zärtlichem Lächeln begleitet ist.

Einen minder naiven Menschen als mich, hätte die eigentümliche Mischung von Ungebundenheit und Strenge in diesem Wesen überrascht.

Sofie, — hieß sie auch wirklich so? — bewohnte Paris seit zwei Jahren. Sie studierte Medizin ..... Warum lebte sie nicht in ihrem Vaterlande? Hatte sie Eltern, Vermögen? Ich habe niemals anderes von ihr in Erfahrung

gebracht, als was ich zu sehen Gelegenheit hatte. Später gestand sie mir, daß sie die Absicht habe, nach Rußland zurückzukehren, daß sie die in Paris erworbene Wissenschaft in ihrem Dorfe praktisch ausüben wolle, um bei den Bauern für europäisch-civilisierte Ideen Propaganda zu machen.

Sie hatte so unantastbar reine Sitten, wie ein junges, von der zärtlichsten Mutter behütetes Mädchen.

Der Kontrast zwischen dieser mystischen Sittenreinheit und den Theorien, welche ihr leichtbeweglicher Geist ausklügelte, ward für mich fatalistischen Philosophen, der fest überzeugt war, von dem tiefsinnigen Zusammenhang des Geistes mit dem Herzen, des Wissens mit der Empfindung, eine Quelle unerschöpflichen Nachdenkens.

Das Fenster des möblierten Zimmers, das sie bewohnte, und in welches ich gleich am ersten Tage unserer Bekanntschaft Einlaß gefunden, sah in den Hof eines Hotels der Rue de la Sorbonne. Die jungen Leute, welche dieses Haus bewohnten, nahmen keinen Anstand, „ein an Liebe, Tugend und Schwermut reiches Leben" zu führen, wie Herr Renan irgendwo mit liebenswürdigem Wohlwollen die kühnen Ausschweifungen des griechischen Olymps bezeichnet.

Es genüge, zu erfahren, daß es auf den Stiegen von Wesen mit unnatürlich gelben Chignons, schwarzgeränderten Augen und schmutzigen Schleppen wimmelte, von Wesen, deren Seelen in den Pfützen des Pariser Lebens erstickt worden waren .....

Gleich jenen Erzengeln auf primitiven Gemälden, welche Peſtſpitäler durchwandern, ging auch Sofie jene Treppen auf und nieder, ohne ſich zu beflecken.

Studium, Korreſpondenz, Vorleſungen füllten ihre Tage aus, dabei umgab der Glaube, — denn man mußte ihren ſtummen, leidenſchaftlichen Fanatismus wohl einen Glauben nennen, — ihren blutleeren Kopf mit einem ganz eigenartigen Heiligenſchein. Sie erzwang ſich ſogar inmitten dieſer zweifelloſen Sittenverderbnis eine Art von Achtung, welche jede Vertraulichkeit ausſchloß. Kühle Zurückhaltung bildet den ſicherſten Schutzwall. Die ihre war vollwertig.

War ich verliebt in ſie? Ich müßte lügen, wenn ich es bejahte, doch wäre es ebenſo unwahr, wollte ich behaupten, daß ſie mir gleichgiltig geblieben. Die Neugierde, welche ſich in mir zeigte, ward zur Leidenſchaft und machte mich ſchließlich ganz unglücklich; unbeſtimmte Gefühle, insbeſondere wenn dieſelben einer Frau gelten, rufen immer ähnliche Zuſtände hervor. Ich ſetzte die mit Sofie verplauderte Zeit auf Rechnung der Pſychologie, — das war zum Teil wohl auch richtig, leider aber nur zum Teil! —

Ich vernachläſſigte darüber einen begonnenen Roman, meine Pläne nachts zu arbeiten. Ich ſtand um 3 Uhr morgens auf, um lange Bogen mit überſchwenglichen Ergüſſen zu ſchwärzen! Mein

ganzes Sinnen ging dahin, Sofie Theaterbillette zu verschaffen, einen Ausflug auf das Land, neue Bücher, einen Orchestersitz, welchen sie gewünscht, ein kleines Gemälde; sie hingegen empfing alle diese Aufmerksamkeiten mit dem freimütig offenen Blick eines geschlechtslosen Erzengels, und es gelang mir niemals, in den eisigen Äther einzudringen, in dem sie lebte, und der eine für uns völlig fremde Atmosphäre war. Welch rätselhaftes Mädchen, das von Liebe, Mutterschaft, von dem Tode mit wissenschaftlicher Deutlichkeit sprach, dem aber noch kein Mann auch nur die Hand zu küssen gewagt hatte! . . . .

Und so bemächtigte sich meiner, als ich an diesem lachenden Frühlingsmorgen das Quartier-Latin durchwanderte, bei dem Anblick der tollen Lebensfreudigkeit frohgemuter Studenten und lustiger Mädchen tiefe Schwermut. Ich mußte unwillkürlich der Genossin gedenken, mit der ich seinerzeit so viele Abende in jenem kleinen Saale verbracht hatte, jener Kameradin, welche denselben verlassen, ohne je wieder dahin zurückzukehren. Sie war eines schönen Tages aus dem Hotel verschwunden. Sie hinterließ keinerlei Adresse und hat niemals mehr von sich hören lassen. So oft ich nun seither Berichte über irgend ein in Rußland entdecktes Komplott, oder eine politische Hinrichtung gelesen habe, wurde mein Herz schmerzlichst bewegt.

Eine Engländerin.

Eine Engländerin.

„Es war dieſen Winter bei dem chineſiſchen Feſte der Marquiſe von V.....“ meinte Saint-Luc, als ich fragte, weshalb er in dem engliſchen Seebad geweſen.

Wir hatten eben auf der Terraſſe eines Reſtaurants in der Nähe des Cirkus unſer Diner eingenommen. Durch die herabgelaſſenen Vorhänge wehte eine ziemlich friſche Briſe, welche jedoch nur die Flammen flackern machte.

Saint-Luc war etwas erregt an dieſem Auguſtabend, ſentimental und redſelig; ſeinem von rötlichem Schnurrbart beſchatteten Munde, entquollen wechſelweiſe Rauchwolken einer Cigarre und eine Fülle vertraulicher Mitteilungen.

„Es war bei dem chineſiſchen Feſte,“ wiederholte er, „daß mir eine junge Engländerin aufgefallen war, welche Sie und Ihre Freunde mir gegenüber

spottweise „Fräulein Nichts“ nannten. Als ich nun an der Coulisse des kleinen, improvisierten Theaters lehnte und ihr Profil ins Auge faßte, fiel mir ein, daß Sie erzählten, Sie hätten es niemals über sich gebracht, länger als 10 Minuten mit ihr zu plaudern. Sie erinnern sich doch noch, wie schön sie war in ihrer Blässe, mit den zarten Zügen, den schmalen Wangen.

Wäre sie nur ein klein wenig magerer gewesen, man hätte an ihrem Haupte mit den feingeschnittenen Umrissen die düsteren Linien des Totenkopfes studieren können. Wäre sie hingegen etwas dicker gewesen, so hätte sie alsbald jenen halb krankhaften Reiz eingebüßt, welchen meine erschöpfte und überreizte Phantasie stets strotzend nichtssagender Gesundheit vorziehen wird.

Sie die Schlanke, Vornehme, ganz in Weiß Gekleidete, die eine blasse Rose in dem rabenschwarzen Haar trug, sie deren feingeschwungene Nase sich beim Lächeln krümmte, deren braune Augen an eine Tasse Eiskaffee gemahnten, weil sie so aufregend und doch auch wieder so kalt blickten, sie, welche mit den schmalen Lippen die Silben so wohllautend zu betonen verstand, daß dieselben gleich Goldmünzen klingend niederfielen, sie mit der gewissermaßen müden Gleichgültigkeit in der Kopfhaltung, mit jener unnachahmlichen Manier, die Menschen nicht bemerken zu wollen, mit einem Wort, der alles in allem genommen so ganz eigen-

artige Eindruck ihrer Persönlichkeit stempelte sie zu einer der vollendetsten aristokratischen Blüten, welche derzeit nirgend anders mehr gedeihen als in dem Treibhaus des großen englischen Luxus!

Ich beobachtete sie mit so aufrichtigem Behagen, daß ich es sogar vermied, mich ihr vorstellen zu lassen. Ich mußte ja nach Ihren Äußerungen zu schließen befürchten, daß mir am Ende die Schönheit durch geistige Beschränktheit verleidet werden könnte. Und so vertiefte ich mich allein in ihren Anblick, ohne die golddurchwirkten Atlasgewänder dreier der schönsten Pariser Schauspielerinnen auch nur eines Blickes zu würdigen.

Das Stück ging unter allgemeinen Beifallsbezeigungen zu Ende. „Fräulein Nichts" verließ ihren Platz, dann die Empfangsräume; gleichzeitig mit ihr eilte auch ich von dannen. Der Abend, welcher mir Gelegenheit geboten, meine Beobachtungsgabe zu schärfen, meiner Phantasie Nahrung zu geben, hatte mich sehr glücklich gestimmt.

„Miß Nichts" schien Paris wenige Tage nachher verlassen zu haben, wenigstens begegnete ich ihr nicht mehr in der Welt; die Erinnerung aber an jenes Gesicht, hinter welchem wie Sie mich versicherten keine Seele wohnte, verfolgte mich unablässig.

In jenem Harem von Frauen, welche uns für fünf Minuten begehrenswert gewesen, und welchen jeder von uns in dem stillverborgensten Winkel

seines Gehirnes verbirgt, erschien auch „Fräulein Nichts“ fortwährend auf der Bildfläche. Fünf Minuten! Ja, giebt es denn überhaupt ein Glück auf diesem Erdenrund, das wert wäre, länger genossen zu werden? . . . . . .

Sie vermögen noch immer nicht zu begreifen, welcher Zusammenhang bestehen kann zwischen dem Salon der schönen, geistreichen Marquise und dem entlegenen englischen Seebade, nicht wahr? Derselbe ist ganz einfach zu erklären.

Mein Aufenthalt in Paris hatte sich bis Ende Juli verzögert, ich wußte noch immer nicht, wohin ich flüchten sollte. Es fehlte allerdings nicht an Gelegenheit fort zu kommen, doch stiegen auch gegen jeden neuen Strand neue Bedenken auf; hier wollte ich einer Frau ausweichen, dort einem Lästigen entgehen, jene Landschaft war mir zu bekannt . . . . . .

Mit einem Wort, während ich in einem Journal aufmerksam die Liste der „Badeorte und Sommerfrischen“ mit prüfendem Auge überblickte, begegnete ich dem Namen „Fräulein Nichts“ und deren Mutter.

Ich vergesse mit einem Male die auf dem chinesischen Ballfeste von mir an den Tag gelegte Klugheit, stürze mich kopfüber in die Erinnerung an das reizende Gesicht und treffe wenige Tage später, mit einigen wertvollen Empfehlungsbriefen versehen, in London ein. Ich nehme mir nur

Zeit, von einem Bahnhof zum andern zu fahren, dann 30 Minuten per Schiff zu reisen — worauf ich in dem kleinen Städchen landete, in welchem die derzeit so viel gelesenen vornehmen Romane Roda Broughtons spielen.

Niedliche Villen sind von Rosen und Geißblatt umrankt. Die zwischen der Straße und den Vorplätzen sich dehnenden, dichten Wiesenplätze sind kurzgeschoren und gleichen grünem Filz. Man vermutet hinter den Bogenfenstern Wohnräume, welche blank und rein sind, gleich den Utensilien einer Reisetasche, und zweifellos auch jenen Duft ausströmen, welcher allen „sleeping-cars", „steamboats" und bürgerlichen Wohnungen in England eigen ist. In den von lebenden Hecken begrenzten Straßen wandeln auffallend geputzte Mädchen, auch junge Männer mit Käppchen auf dem Kopfe verraten stramme Athletenmuskeln unter den dunkelfarbenen Wollstrümpfen. Fünfzigjährige Gentlemen führen ihre leichte „Nachfrühstücks"-Schlaghaftigkeit im Wind spazieren, welcher, da die Stadt auf einem Hügel erbaut ist, kräftig durch alle Straßen fegt. Das gewissermaßen harte Blau der Meereslinie hebt sich scharf ab von jenem schönen, weichen des Firmamentes. An manchem Morgen schmelzen diese beiden Azurfarben zu einem sonnig getränkten Dunstkreis in einander, in welchem dann hunderte von Vergnügungs-Fahrgelegenheiten hin und her eilen.

Mit breiten Schaufeln gelenkte Seelenkränker, Segel- und Ruderboote gleiten dahin, in gefahrloser Unregelmäßigkeit rund um die schwimmenden Kabinen kreuzend, deren Stufen kräuselnde Wellen bespülen.

Manchmal taucht in weiter Ferne die Silhouette eines riesigen Dampfers auf, welcher von Amerika kommt. Er pustet in kurzen Stößen dichte Rauchwolken aus, welche allmählich in der Luft zerstieben; das erzeugt eine Farbenskala vom tiefsten Schwarz bis zum hellsten Taubengrau. Ein Schauspiel, das mit gutbewaffnetem Auge zu beobachten äußerst interessant ist.

Rechts und links, sowohl unten am Strand, als oben in dem Städtchen, ertönt von früh bis abends Lärmen aller Art! Niemals noch habe ich Ähnliches gehört! Musikbanden ziehen auf und ab, halten hier und dort an, unermüdlich abgeleierte Weisen aufspielend, so z. B. die Polka aus den „Glocken" oder den Walzer aus „Hundert Jungfrauen"; immer aber ist die Betonung des Rhythmus eine so eigenartig energische, protestantische, daß selbst das „God save the Queen" derselben Schule anzugehören scheint! . . . . . .

Ich ließ mir gleich am Morgen nach meiner Ankunft, sobald ich mir's im Hotel bequem gemacht, die Villa zeigen, welche die Damen bewohnten. Es war dies ein Haus am Strande, inmitten eines herrlich grünenden Gartens. Stellen

Sie sich einen von keiner Allee durchschnittenen Rasenplatz vor, der hier und da von dunkeln und hellen Blumenbeeten wie auch von Baumgruppen unterbrochen ist, welche infolge des günstigen Klimas und der vorteilhaften Lage auf das prächtigste gedeihen.

Ich übergab dem Diener meine Karte und einen der Empfehlungsbriefe; bald darauf erscheint auf der Veranda, wohin der Diener mich gewiesen, Sie erraten wohl — „Fräulein Nichts". Sie reicht mir die Hand zum Gruß, erzählt mir, daß ihre Mutter leidend sei, läßt sich in ein Gespräch über meine Reise ein, führt mich in den Garten, und das alles mit einer Unbefangenheit und Natürlichkeit, als kennten wir uns seit zehn Jahren.

Ich habe ab und zu wohl schon Anekdoten über die Sicherheit des Auftretens junger englischer Damen gelesen; trotzdem verblüffte mich jene, welche dieses junge Kind mir gegenüber an den Tag legte. Sicherheit des Auftretens? welche häßliche Redensart, die so gar nicht diesem zarten Gemisch von Gleichgültigkeit und Liebenswürdigkeit entspricht!

Ich erinnerte mich unwillkürlich des von Ihnen erfundenen Spottnamens und versuchte, durch denselben ermuntert, während des improvisierten Spazierganges in dem Garten wechselweise vertraulich zu sein, dann wieder „Fräulein Nichts" zu necken, ihr Schmeicheleien zu sagen; doch wollte mir's durch-

aus nicht gelingen, sie aus ihrem bezaubernden, koketten Gleichmut zu bringen. Ihr Herz, dessen Schläge man unter dem enganliegenden weißen Kleide nahezu zählen konnte, pochte niemals beschleunigt; auch die schönen Augen inmitten des weißen Gesichtes, das ein schwarzer Sammethut mit handgroßen Stiefmütterchen gar köstlich beschattete, blitzten nicht einmal lebhafter auf.

Sie trug sehr lange, faltige Handschuhe, von welchen sie mit so überwältigend unschuldvoller Miene bemerkte: „Sie gleiten immer herab, just wie Strümpfe ohne Strumpfbänder ....." daß ich unmöglich derbste Gefallsucht voraussetzen konnte. Und immer schritt sie mit den etwas großen, schmalen, aber schön gewölbten Füßen, welche in grauleinenen Stiefletten mit Korksohlen steckten, gleichmäßig ruhig dahin.

Nach dem Frühstück wollte sie „lawn-tennis" spielen. „Falls Sie keine Bekannten hier haben," bemerkte sie, und ihre hübschen, feuchtschimmernden Zähne wurden zwischen den feingeschnittenen Lippen sichtbar, — „so begleiten Sie mich, ich will Sie meinen Freunden vorstellen."

Drei Stunden nach meinem Besuch in dem Landhaus, drei Stunden, welche ich jedoch mit der Uhr in der Hand verbrachte, wanderten wir selbander durch die kleine Stadt; sie erklärte mir gesprächsweise, daß sie dem „Cricket-Club" angehöre, welcher jeden Samstag an einem bestimmten Platz

zusammenkommt, und daß dabei jedesmal eine der Damen für den Thee sorgt.

Werden Sie mich ob meiner Einfalt verlachen, wenn ich gestehe, daß dieses merkwürdige junge Mädchen, das sich mit einer Atmosphäre unbedingter Sicherheit umgab, mich mit dem kalt abwehrenden Blick, mit jener sympathielosen Vertraulichkeit welche ihren Reiz ausmachte, so total verhext hatte, daß ich während des ganzen Nachmittages, welchen ich mit ihr auf dem Spielplatz verbrachte, — der wieder ein Wiesenplan und von einem Orchester besetzt war, das allerlei Weisen aufspielte, — nicht einmal daran dachte, ihr den Hof zu machen?

Frauen und Mädchen fingen die Lederballen mit der Spitze ihrer Netzstöcke auf, dieselben mit raschem Schlag wieder zurückprellend. Sie trugen nahezu alle weiß und blaugestreifte Matrosenhemden, eine kleine Mütze auf dem Kopfe und Sandalen an den Füßen. Mich eingerechnet dürften kaum zehn unter fünfzig städtisch gekleidet gewesen sein.

„Fräulein Nichts" spielte, wie sie mich empfangen, mit jener unbeschreiblich aristokratischen Zurückhaltung nämlich, durch welche sie fester gepanzert erschien, als durch die auf dem Rücken zugeknöpfte Taille ihres Kleides, eine Taille, welche ihren jungen, unbestimmt geformten Busen eng umschloß. Man hätte von ihr nachgerade be-

haupten können, was Barbey d'Aurevilly von der Heldin in der „Vieille maîtresse" sagt, nämlich: „daß sie eine dämonisch schlanke und geschlechtslose Gestalt habe."

Wenn nun ein solches Weib in den Bewegungen weiblich bleibt, durch dieselben gewissermaßen verratend, daß es, — gleichviel ob unbewußt, — ein zur Wollust geschaffenes Wesen ist, wenn es ab und zu ahnungsvoll lächelt, thränenfeucht blickt, dann wirkt es geradezu bezaubernd und verwirrend. Und so kehrte denn auch ich, zwar nicht verliebt, aber leidenschaftlich erregt heim.

Verkehrte ich hier mit einer vorzeitig und thatsächlich verderbten Scheinheiligen, oder mit einer anbetungswürdig reinen Jungfrau? War das Mädchen eine ausgepichte Kokette, oder eine jener unverdorbenen Frauen, welche uns treuherzig wie ein Mann die Hand reichen? Oder sollte dieses Wesen am Ende wirklich ihrem Spitznamen Ehre machen, so daß „Fräulein Nichts" die humoristische Devise G. U. G. N. hätte führen sollen: „Ganz und gar nichts?"

Für mich begann zu jener Zeit eine völlig englische Lebens- und Zeiteinteilung. Ich nahm um 9 Uhr früh mein erstes Frühstück in Gesellschaft eines Studenten aus Oxford ein. Dieser junge Mensch sprach französisch wie sie und ich, war Nihilist, Atheist und vollkommen keusch. Zwischen 11—1 Uhr suchten wir die Damen am Meeres-

strand auf, wo es in dem weichen Sand die Menge entzückender blonder „Babies" gab.

Die einen waren barfüßig; Aller Kleider, Röckchen, Höschen, Hemdchen steckten in einer Art Pumphosen, die es ihnen möglich machten, sich ungestraft bis zu den leise kräuselnden Wellen vor zu wagen. Die Kleinen hatten in diesem Anzuge etwas Froschartiges. Wie reizend waren aber diese blauäugig dreinguckenden, fröhlichen Kindergesichter mit den frischen Wangen, welche rosig waren wie ihr junges Blut!

Andere wieder wurden festlich gekleidet die gepflasterte Straße entlang spazieren geführt. Ihre Füßchen steckten in rotgestreiften Söckchen und Schuhen aus Segeltuch. All diese Kinder riefen in mir die Erinnerung an einen Ausspruch Napoleons wach, welcher die Reihen der stramm dastehenden Grenadiere eines fremden Potentaten musterte, an ihren Uniformknöpfen zog, das Tuch derselben betastete und dann zu Berthier gewandt sagte: „Was kostet so ein Soldat? Sie müssen mir welche besorgen."

Man ist wahrlich versucht zu glauben, daß England eine riesengroße Fabrik unvergleichlich herziger kleiner Buben und Mädchen ist. Nur müßte eine Behandlung ausfindig gemacht werden, welche ihr Wachstum verhindert, denn erstere werden mit 15 Jahren meist schwerfällig, letztere ausnehmend häßlich!

Wer würde in den Cricket spielenden Herculessen,

oder in jenen jungen Mädchen, von denen behauptet wird, sie hätten zwei linke Arme, die Augengläser tragen, geschmacklos gekleidet in Großvaterstühlen sitzend dreibändige Romane lesen, jene kleinen Engelsköpfe wieder erkennen?

Wenn dafür das junge Mädchen hält, was sie als Kind versprochen!.... Dann, ja dann! Dies aber war bei „Fräulein Nichts" und einigen ihrer Freundinnen, welche tapfer mit uns Männern im Sonnenschein badeten, der Fall.

Um 2 Uhr nahm man ein Gabelfrühstück, trank anstatt des Morgenthees Bier oder Claret und machte einige Besuche. Ich war nach Verlauf dreier Tage bereits der ganzen Gesellschaft vorgestellt. Das bunte Sprachengewirr, zu welchem diese Besuche Anlaß boten, war in der That äußerst unterhaltend.

Jede dieser, der table d'hôte-Gesellschaft angehörigen Damen sprach geläufig vier Sprachen. Ein französisch begonnener Satz wurde italienisch geschlossen, ab und zu deutsche Worte flüchtig hingeworfen, dann gewann wieder das Englische die Oberhand, welches in dem Munde der Männer hart und metallig, von den Lippen der Damen aber wie säuselnd musikalisches Zischen klang. Gegen 5 Uhr gab es eine Partie lawn-tennis, einen Spazierritt oder einen Ausflug im Wagen, zu den in der Nachbarschaft veranstalteten Vergnügungen.

Kein Tag verging, an welchem nicht in der Stadt selbst oder in einem der umliegenden Dörfer irgend ein Wettlauf von Schiffen, Bicyclisten, oder ein Preiscroquetspiel stattfand. Ich danke diesem fortgesetzten Aufenthalt in freier Luft die gebräunte Haut, welche der Farbe meines Schnurrbartes gleicht. Auch „Fräulein Nichts" hatte infolge dieser Lebensweise ein halbes Dutzend heller Sommersprossen bekommen, welche ihr das Aussehen einer Kamelie gaben, auf welche ein widersinnig züchtender Gärtner Goldstaub gestreut.

Des Abends wurde im Club in Frack und weißer Halsbinde gespeist; um zehn Uhr zog man sich in der Regel zurück, wenn nicht eine der Damen einen Ball gab oder Stücke aus dem Repertoire des „Variétés-Théâtre" oder des „Palais Royal", züchtig zurechtgelegt, von Dilettanten aufgeführt wurden.

So verflossen die Stunden! Noch immer aber fand ich nicht den Mut, „Fräulein Nichts", deren schöne Augen mich festgebannt, den Hof zu machen. Unsere Beziehungen glichen zwar einer bewußten, ziemlich vorgeschrittenen Liebelei, aber es giebt ja doch nur einen Mann, der zu beurteilen vermag, wie weit er mit einer Dame gekommen, und das ist zweifellos jener, welcher um ihre Gunst — wirbt. Nun, ich muß gestehen, daß ich vor wie nach auf dem Nullpunkt stand.

Diese Engländerin mit der spanischen Gesichts-

farbe, beantwortete listigste Schmeicheleien mit ungetrübter Unbefangenheit; sie setzte ruhig ihren Fuß auf meine Hand, wenn ich ihr in den Bügel half, sie schmiegte sich bei Rundtänzen züchtig, arglos an mich an, schwamm mit unerschütterlich gelassener Heiterkeit gewissermaßen Körper an Körper mit mir; so zwar, daß ich ihr gegenüber die zaghafte Unsicherheit meiner Jünglingsjahre wiederfand.

Ich glich jenem Fechter, welcher mit einem noch unbekannten Gegner den Degen kreuzt, dessen schlaue Finten pariert, keinen Ausfall macht, sich kaum bewegt und trotzdem auch nicht um Haaresbreite — weicht.

Das eigenartig Anziehende dieser täglich sich erneuernden Vertraulichkeit bestand darin, daß wenn es mir auch nicht gelingen wollte, in die geheimsten Falten dieser jungen Mädchenseele einzudringen, ich vollauf Gelegenheit fand, Einzelheiten ihres physischen Menschen auf das genaueste zu erraten. Ich hatte im Bad ihre herrlichen Beine gesehen, welche jenen der Diana im Louvre glichen. Die auffallend vornehme Schlankheit ihrer Hüften fiel mir beim Reiten auf. Im Ballspiel war die Geschmeidigkeit ihrer Arme zur Geltung gekommen; ich hatte das Schwellen der jungfräulichen Brust bewundert; hatte beim Tanzen jenen aufreizenden Duft eingesogen, welcher jedem weiblichen Wesen eigen ist; ihr Atem hatte meine Wangen gestreift. Kurz und gut, ich kannte sie ganz und gar.

Sie hingegen hatte sich diese Zergliederung gefallen lassen, gleichsam wie ein illustriertes Alphabet sich Kinderfingern preisgiebt, ohne daß sich die Buchstaben den Kleinen zu Worten gliedern. Auch mir wurde keine Deutung möglich. Gab es denn überhaupt eine solche?

Verflossenen Samstag endlich nahm ich mir vor, Klarheit zu erzwingen. Ich begab mich in die Villa, festentschlossen, durch mein Benehmen wenigstens ein blitzartiges Aufleuchten der Entrüstung in diesen jungen, kalten Augen hervorzurufen.

Ich wußte zwar aufrichtig gesagt nicht, was ich von ihr wollte. Der Gedanke zu heiraten lag mir ferne, und „Fräulein Nichts" war aus der besten Gesellschaft. Wer konnte übrigens wissen, ob sie unantastbar anständig geblieben oder nicht? War sie je geliebt oder auch nur umworben worden?

Ich hatte niemanden über sie ausgeforscht. Es ist mein Grundsatz anzunehmen, daß uns niemals ein anderer über den Wert eines Nippgegenstandes, über die Tugendhaftigkeit einer Frau und die Eigenart einer Weingattung, Bescheid zu geben vermag.

Man hat eben Stunden abscheulichster Eigenliebe, in welcher man nachgerade wie ein Elender zu handeln geneigt wäre, wenn nicht der Zufall, welcher meist klüger ist als wir selbst, es glücklicherweise verhinderte . . . .

Die Sonne sandte an jenem Nachmittag sengende Strahlen hernieder; ich traf meine junge Freundin

im Schatten eines Baumes sitzend, und in der englischen Zeitschrift „Truth“ blätternd. Nach einigen einleitenden Worten über die Gesundheit ihrer Mutter und das herrschende Wetter, sagte sie mit einer Betonung, die mir ewig in den Ohren klingen wird:

„Wie glücklich ich bin, Ihnen übermorgen Kapitän John B..., welcher aus Indien heimkehrt, vorstellen zu können. Er ist mein Bräutigam ....“

Dann fügte Saint-Luc hinzu: „Ich könnte das Fräulein wenn ich wollte, als Venus von Medici zeichnen, und doch war sie anständig!“

Das Skizzenbuch.

Das Skizzenbuch.

Der alte italienische Maler Vincenzio Valla — vertraute Freunde nennen ihn noch immer den kleinen Cencio, trotzdem er sechzig Jahre und darüber zählt und einen marmorweißen Bart trägt — liebt es, Geschichten aus seinen frühesten Jugendtagen zu erzählen. Er hat diese in Italien verlebt, jenem Italien des Jahres 1848, dessen Physiognomie Beyle, welcher damals Konsul war, so meisterhaft in seinen „Römischen Spaziergängen" schildert.

Besucht man Cencio in dem Halbgeschoß des weitläufigen Hotels, das er in der Nähe des Parkes von Monceau nach wunderlichen Plänen selbst erbauen ließ, so pflegt er die Staffelei, auf welcher ein halbmodellierter Kopf prangt — gegen die Wand zu wenden; den Besucher aber drängt er in sein Gärtchen hinab, ein faustgroßes Stück Grün, das

frisch ist gleich einem Keller. Er wartet mit einer Cigarre auf, zündet die seine an und ergeht sich dann stundenlang in Erzählungen aller Art.

An einem der letzten Nachmittage trafen einige von uns bei ihm zusammen, wir besprachen das Schicksal eines Kameraden, welcher für eine Frau die lange Zeit einen festen Marktpreis gehabt, Partei genommen, sich geschlagen und völlig zu Grunde gerichtet hatte. Da nahm Cencio einen Anlauf und meinte: „..... Schlechte Weiber verstehen es so meisterhaft, ihre Vergangenheit zu vergessen und vergessen zu lehren, daß sie imstande wären, sich aus dem seidenen Taschentuch ihres letzten Geliebten einen Heiligenschein zu machen. Ich weiß um eine Geschichte, deren Held ich selber war, und die ich Euch erzählen will. Ich spiele in ihr zwar eine möglichst kindische Rolle, doch dürft Ihr mich trotzdem nicht der Albernheit zeihen. Hört mich an.

Ich lebte damals in Neapel. Meine ersten Lehrjahre sind sehr hart gewesen. Vater und Mutter waren tot, und ich hatte bis zu meinem zwölften Jahre gelebt, wie Betteljungen dort unten eben zu leben pflegen; ich dankte mein Frühstück und Mittagsmahl entweder der Sonne oder dem Zufall, hatte nackte Beine, einen bloßen Hals, alles andere aber bedeckten geflickte Lumpen. Ich versichere Euch, ich war ein merkwürdiger Kauz! — schwarz wie ein Mohr — im Sommer lag ich den halben Tag

im Wasser, schlief unter freiem Himmel und war seelenvergnügt dabei. Neapel ist zu jener Zeit noch nicht so civilisiert gewesen wie heute, nein, es war vielmehr eine Art afrikanischer Kolonie, in der die Leidenschaften so ungebändigt wüteten, die Polizei hingegen so unzureichend war, daß kaum ein Tag verging, an dem nicht ein Mord begangen wurde.

Ich erinnere mich noch eines Sommermorgens, an dem ich den Kutscher eines Fuhrwerks auf offener Straße mit seinem Fahrgast zanken sah. Der letztere, ein Prachtmensch mit breiter Nase, breitem Kinn und breitem Kopfe, mit krausem Haar und bronzeartiger Hautfarbe, lacht aus vollem Halse über die Forderungen des Kutschers, und zeigt dabei seine blitzend weißen Zahnreihen. Der andere, ein dürrer Mensch, braun wie diese Cigarre, springt mit einem Satze vom Bock herab und stößt dem jungen Mann ein Messer in den Leib. Der schöne Junge öffnet den Mund, rollt mit den Augen, macht noch zwei Schritte nach vorwärts und fällt dann tot zu Boden; der Kutscher aber mit seinem Gefährt ergreift eiligst die Flucht, und die Menge giebt ihm recht und läßt ihn ungehindert entkommen.

Auch in meinen Adern rollt etwas von jenem Blut; ein Blut, das schwer ist gleich ungekeltertem kalabrischen Wein und dem ich jenes Ungestüm danke, das mir so viel Erfolge eingetragen . . .

Daß ich nun mein Zigeunerleben aufgab, trug sich folgendermaßen zu:

Figuren, die ich mit Bleistift auf einer kleinen, für einen Freund bestimmten Schachtel entworfen hatte, erregten das Interesse eines englischen Künstlers, dem ich als Führer auf dem Lande diente. Er fing an, mir Unterricht zu erteilen, und ermutigte mich. Mir begann ein neues Leben zu dämmern. Meine Finger waren wie vom Teufel besessen. Ich arbeitete unermüdlich, machte erstaunliche Fortschritte und erhielt Aufträge. Ich malte Porträts, welche man ähnlich fand, eine Dekoration, die für originell galt, u. s. f., so zwar, daß ich mit 20 Jahren zwei- bis dreihundert Lire monatlich verdiente. Für mich eine Unsumme! ... Ich hatte für Erdgeschosse immer besondere Vorliebe, zweifellos weil dieselben der Straße so nahe sind, deren Kind ich bin. Und so mietete ich denn auch damals das Parterre eines sehr hoch- und freiliegenden Häuschens. Von dort aus beherrschte ich eine der schönsten Landschaften der Erde. Unter meinem Balkon stieg terrassenförmig, gleich den Stufen einer Riesentreppe, das Laubwerk der Bäume so dicht auf, daß die Häuser völlig darunter verschwanden, und zwischen mir und dem Meere scheinbar nur dieser grünende Wasserfall lag. Rechts und links dehnte sich endlos Neapel, das weite, lärmende, unten aber ragte ein Wald von Masten aus dem Hafen. Weiterhin

leuchtete das Meer, je nach der Färbung des Firmamentes, entweder tiefblau oder ganz weißlich. Die Inseln jedoch glichen im Widerschein der untergehenden Sonne, die ihre Felsen violett färbte, schimmernden Amethysten. Der Vesuv drüben rauchte leicht. Und diese Häuser, diese Villen an der sich dahinschlängelnden Linie der Bucht, diese Schiffe, jener Vulkan und jene Inseln waren so malerisch gruppiert, daß sie den verschiedenen, an einen Faden gereihten Edelsteinen eines kostbaren Halsbandes glichen.

Ach! welch köstliche Stunden trunkenen Schauens habe ich auf jenem Balkon verträumt, der meiner Terrasse zur Fortsetzung diente! Wenn dann die Nacht hereinbrach, streckte ich mich ermüdet von der Arbeit, auf dem lauen Stein aus, beobachtete die allmählich am dunklen Himmel aufleuchtenden Sterne und hatte die Empfindung, als ob meine Seele sich von mir loslöste; so eins fühlte ich mich mit der unendlichen Schönheit des Geschauten.

Meine Hausfrau vermietete auch das erste Stockwerk des Häuschens. Eines Tages wurde dasselbe von einer Spanierin mit ihrem Gatten bezogen. Von da an war alle Glückseligkeit die ich genossen, dahin. Ich hatte noch nie geliebt. Es gebrach mir an Zeit dazu, wohl auch an Bedürfnis. Mein Herz schien etwas von der Kälte jener Grotten um Neapel angezogen zu haben, in denen

ich so viele Nächte geschlafen. Durch die junge Frau änderte sich das alles mit einem Schlage — und das nur, weil sie sich auf ihren Balkon lehnte, der einen Teil des meinen beherrschte. Ich erinnere mich jener Erscheinung selbst heute noch, nach 40 Jahren, mit solcher Lebhaftigkeit als wäre ich noch immer der junge, schwarzlockige Barbar, welcher damals das Haupt erhob, weil er über sich Tritte zu vernehmen glaubte, die ihn aus seinen Träumereien aufschreckten. Es war die Spanierin, welche die Landschaft betrachtete; sie that es im Lichte der vollen, harten Mittagssonne, in jener Stunde welche ich so sehr liebe, weil sie die Dinge mit zu dunklen Schatten einerseits, und zu hellem weißen Licht andererseits zeichnet. Ich betrachtete die Dame, deren blassen Teint der rote Sonnenschein völlig aufflammen machte. Ich prüfte ihr Gesicht, dessen Profil sich mir von unten auf zuwandte. Mund und Nase waren so fein geschnitten, daß sie wie gemeißelt schienen; die braunen Augen blickten sanft und geistvoll; das Oval wäre viel zu kurz gewesen, wenn nicht ein Lächeln, das Lippen und Wangen umspielte, diesen Fehler verbessert hätte; ein Lächeln, wie auf den Bildern Leonardo da Vincis. Meine Modelle und die Neapolitanerinnen welche ich kannte, hatten mir die plastische Schönheit der Formen geoffenbart. Noch nirgends aber war ich dieser geistig bewegten, lebendigen Schönheit be-

gegnet. Kurz und gut, ich verliebte mich in diese Frau wie ein Narr, und meine Liebe paarte sich natürlich mit heller Eifersucht auf den Gatten.

Ich beobachtete das Paar mit Späheraugen und erkannte mit Entrüstung, daß dieser dicke Mann — er war häßlich, zu kurz, zu rot und Vertreter einer Firma in Barcelona, — daß dieser dicke Mann sage ich, dieses herrliche Geschöpf mit dem bezaubernden Lächeln, mit lässiger Vertaulichkeit behandelte. Der Mann ging meist gleich des Morgens in Geschäften aus und kehrte erst zum Frühstück wieder, das er daheim zu nehmen pflegte; dann wurde Siesta gehalten; gegen 5 Uhr aber gingen beide mit einander fort und verbrachten lustwandelnd den Abend, nachdem sie vorher meist in einem Gasthaus nahe am Meere, am Fuß des Posilipp, gespeist hatten.

Es war mir, trotz meiner Naivetät, nicht entgangen, daß die junge Frau mich des öfteren ins Auge faßte, und ich mußte ihr in der That abenteuerlich genug vorgekommen sein. Das Haar hing mir zu jener Zeit wirr ums Haupt, lang wallte der Bart hernieder, ich trug sackartige Kleider, und meine kleinen gelben Augen blitzten gleich jenen eines Tieres, unter buschigen Brauen hervor.

Wie aber sollte ich mich ihr nähern?

Nach langem Hin- und Hersinnen faßte ich endlich den Entschluß, mich eines Nachts auf ihren Balkon zu schwingen und an das Fenster zu

klopfen. Sollte er sich bei dieser Gelegenheit zeigen, so wollte ich ihn einfach töten; sie hingegen, sie .... „Ach! erschrecken Sie nicht," meinte er, da er unser Lächeln bemerkte, „ich bin nicht auf den Balkon geklettert und zwar aus dem einfachen Grunde, weil eines Morgens, als ich gerade eifrig mit meinen kühnen Plänen, anstatt mit der Vollendung eines begonnenen Bildes beschäftigt war, der Gatte an meine Thür klopfte und in schlechtem Italienisch, jedoch mit tadelloser Höflichkeit bat, ich möchte das Bildnis seiner Frau malen. Mit stillen Gewissensbissen willigte ich in seinen Vorschlag ein, wurde im ersten Stock empfangen und hatte endlich die Möglichkeit gefunden, mit der jungen Frau zu sprechen. Zu sprechen? Gott oder der Teufel mag wissen wie, da sie ebensowenig italienisch verstand als ich spanisch. . . .

Ach ja! Spanisch! Ich lernte es inmitten des herrlichsten und tollsten Lebens, mühsam zwar, aber mit wahrem Feuereifer. Ich verbrachte alle meine Tage bei der jungen Frau, und Ihr werdet höchlichst erstaunt sein zu hören, daß sie trotz alledem nicht meine Geliebte ward. Das kam aber so.

Sowohl ihre kleine Person, das kurze Kleidchen das ihre reizenden Füßchen frei ließ, als auch ihre Haltung die ich nicht zu schildern vermag, die jedoch auffallend klug war, all das flößte mir eine geradezu unüberwindliche Schüchternheit ein. Sie nannte mich ihren Wilden und spielte mit

mir wie mit einem Schoßhund; sobald sie jedoch gewahrte, daß ich mich vergessen könnte, da leuchteten ihre kaffeebraunen Augen so stolz, so verächtlich auf, daß ich mich vernichtet fühlte.

Seit damals erst verstehe ich, wieso Tierbändiger ohne Furcht in den Löwenkäfig eintreten dürfen. Überdies gab sie mir, sobald wir mit einander sprechen konnten zu verstehen, daß sie als verheiratete Frau ihre Pflichten niemals verletzen würde; ich dürfe sie lieben, doch nur wie eine Schwester, und dann kamen weitere Redensarten, in denen Frauen stets gewandt sind, mit welchen sie aber immer nur Öl in das Feuer gießen, das sie zur Glut anzufachen bestrebt sind. Ich aber glaubte und vertraute ihr gleich einer Heiligen. Ja, bei Gott, ich lästere nicht wenn ich sage, daß ich den Saum ihres Kleides andächtig wie jenen der Madonna hätte küssen mögen, so rein und heilig war die Empfindung welche mich beseelte, ... wenn sie gegenwärtig war. Dann aber, wenn ich allein blieb, da flammte meine Phantasie lodernd auf.

Mein Gedächtnis ist für äußere Eindrücke so überaus empfänglich, daß ich nur die Augen zu schließen brauche, um Personen denen ich tagsüber begegnet bin, mit peinlichster Genauigkeit vor mir zu sehen. Ach! wie grausam ich in jenen Tagen durch diese Eigentümlichkeit litt, welche mich zum Künstler gemacht.

Ich sah jenes Weib so deutlich vor mir, wie Euch jetzt; ich sah ihre schelmischen Augen, ihre schmalen Lippen und den leichten Flaum, der kaum merkbar die Winkel dieses spöttischen Mundes beschattete. Dann griff ich zu meinem Skizzenbuch, jenem das ihr allein gewidmet war, und zeichnete mit hastigem Stift das heißgeliebte Wesen in allen möglichen Stellungen und mit verschiedenem Ausdruck. Hier schlummerte sie, so wie ich sie mir am Morgen nach einer Liebesnacht in meinen Armen ruhend dachte; dort blickte sie kalt und verächtlich drein, so wie ich wünschte, daß sie jeden anderen außer mir anblicke. Schien sie vorübergehend melancholisch, dann entwarf ich ein Bild von ihr, auf dem sie träumerisch aussah, gab Mund und Augen jenen Ausdruck von Schwärmerei, die ja auch ein besonderes Merkmal meiner Leidenschaft war; ich genoß sie in dieser Verzückung mit geradezu himmlischer Anbetung. Ist das nicht Künstlerwahnsinn und gleicht er nicht jener Verzücktheit, die Dante oder Petrarca angesichts ihrer vergötterten Geliebten erfaßte? Auch sie beide liebten ja lediglich mit dem Kopf.

Dieser Wahnsinn hielt einen Monat vor, dann verließ die junge Frau Neapel, ohne mir anderes gewährt zu haben, als einen Kuß auf die Wange, bevor sie den Eisenbahnzug bestieg, welcher sie mir für ewig entführen sollte. Nun geschah, was Euch allen widerfahren wäre, nicht wahr? Ich kehrte

mit ihrem Manne, der noch einige Tage verweilen wollte heim, und wir speisten gemeinsam in einem Restaurant, das ihr angenehm gewesen. Es war 8 Uhr abends; wir befanden uns am Ufer jenes Meeres, auf dessen Wasserspiegel ich mich so oft mit ihr hatte schaukeln lassen. Er und ich waren die einzigen Gäste, und wir hatten schon die dritte Flasche feurigen Weines geleert; wir sprachen von ihr, und als ich die Bezeichnung „Ihre Frau ....“ gebraucht hatte, fing er zu lächeln an, leerte den Inhalt seines Glases und meinte: „Meine Frau ..... oder die Ihrige, mein Lieber, wie es Ihnen beliebt, dessen kann ich Sie jetzt, da sie fort ist, aufrichtig versichern!“

Dann fuhr er erklärend fort, daß sie seit Jahren seine Geliebte gewesen, und daß nur die Rücksicht auf den guten Ruf des Geschäftshauses das er vertrat, ihn veranlaßt hatte sich als verheiratet auszugeben. Übrigens hatte auch sie, die von Natur aus stolz sei es gewünscht, er selbst jedoch sei weniger feinfühlig u. s. w. u. s. w., und derlei vertraulicher Mitteilungen mehr.

Ihr könnt Euch wohl vorstellen, daß sie alle niederschmetternd auf mich wirkten. Ich habe Euch ja erzählt, in welche Vertrauensseligkeit mich jenes Weib eingelullt hatte. Meine Verzweiflung muß jedenfalls auf meinen Begleiter eine komische Wirkung gemacht haben, da er sich nicht enthalten konnte, in lautes Gelächter auszu-

brechen, worauf ich ihn mit einer Kraft, welche die Leidenschaft verzehnfacht hatte umfaßte, an den Rand der Terrasse trug und ausrief: „Wenn Du noch einmal zu lachen wagst, so werfe ich Dich hinab . . . .“ Der Ausdruck meiner Augen scheint ein so vielsagender gewesen zu sein, daß er ihn plötzlich ernüchterte . . . . . Ich verfiel, wie Ihr begreifen werdet, in tiefste Melancholie . . . . . Glaubt mir, auch ich hätte mich für dieses Weib willig geschlagen . . . . .

Das Merkwürdigste jedoch ist, fuhr der alte Künstler nach einer Weile fort, daß ich ihr nach reiflicher Überlegung all diese Lügen verzeihen mußte. Sie hatte indem sie mich hinterging, anstatt flüchtiger Gefühle die erhabensten in mir geweckt. Es hatte ihr Befriedigung gewährt, wenigstens einmal in ihrem Leben gleich einem anständigen Weibe geliebt zu werden; ich sollte ihr diesen Genuß verschaffen. Hatte sie diese List nicht mit den herrlichsten Stunden, die ich jemals genossen bezahlt? — Ach, sie war eben unglaublich berückend! — — —“

Cencio holte dann das Skizzenbuch, von dem er gesprochen, aus dem Atelier. Auf jeder Seite war dasselbe Gesicht zu sehen. Man konnte darin, wie in Heines „Intermezzo“, die verstreuten Perlen eines Liebes-Rosenkranzes zählen. Cencio hatte nicht gelogen, es war der reizende Kopf einer romantischen Kokette, dessen Zauber wohl mächtig

auf eine junge, unerfahrene Seele wirken mußte. Auf der letzten Seite hatte die Laune des Künstlers einen Totenkopf entworfen, in dem man jedoch mühelos die Züge jenes Weibes wieder erkannte, jenes Weibes, das die Verkörperung seiner ersten und vielleicht auch seiner letzten Träume gewesen.

Ein Spieler.

Ein Spieler.

Ich war nach dem Theater in den „Cercle“ gegangen und hatte den Baccarat-Spielern zugesehen. Ich setzte mich in einen jener hohen Stühle, welche von allen jenen benutzt werden, die keinen Platz mehr an dem grünen Tische gefunden, oder die gleich mir dem Spiele bloß zusehen. Im Augenblick entwickelte sich ein, nach Clubansichten „interessantes“ Spiel. Der Bankhalter, ein schöner junger Mann in tadelloser Gesellschaftstoilette, dessen Knopfloch blühender Jasmin schmückte, hatte an dreitausend Louisdor verloren; der Lebemann von 25 Jahren bemühte sich, keinerlei Erregung zu verraten, nur seine Mundwinkel hätten bei den üblichen Spielausrufen: „Ich halte .... Bac ... Hier die Karte ....“ weniger hastig an dem verlöschten Cigarrenstummel gekaut, wenn er nicht im Banne brennender Spielwut gestanden wäre. Der Croupier hingegen, ein Professionsspieler mit weißen

Haaren, äußerte ihm gegenüber unverhohlen seine üble Laune über die Ungunst des Zufalls, welche Schlag auf Schlag das vor ihm angehäufte Gold verminderte. Dafür sahen die um den Tisch versammelten Spieler, welche die ihnen zufallenden Gewinste mit Bleistift notierten, um so vergnügter drein.

Jeder Kampf, wenn auch nur jener eines „Siebener" gegen einen „Neuner" oder jener eines „Königs" wider ein „Aß", hat für den Beobachter etwas eigenartig Anziehendes, die Neugierde Anregendes; so standen denn auch wir, beiläufig unser Fünfzig hier, und verfolgten aufmerksam diese Partie, ohne zu bemerken, daß es bereits spät geworden.

Welcher Philosoph vermöchte es, jene typische Schwerfälligkeit zu erklären, die sich nach Mitternacht unser bemächtigt? Jenes Phänomen, das in Paris so viele festbannt, wo immer sie nach Arbeit oder Genuß Erholung suchen? Ich meinerseits habe es noch niemals beklagt, daß ich mich damals Nacht von dem ungesunden Zauber des Nachtschwärmens bezwingen ließ, denn hätte ich mich spießbürgerlich früh heimbegeben, so wäre ich in dem Speisesaal des Clubs nicht meinem Freund dem Maler Miraut begegnet, der allein an seinem Tische sitzend eine Tasse Suppe trank.

Er hätte mir den Antrag nicht stellen können, in seinem Wagen nach Hause zu fahren, und hätte

vielleicht niemals Gelegenheit gefunden, mir eine Spielergeschichte zu erzählen, welche ich von seiner Erlaubnis Gebrauch machend, den nächsten Morgen so gut als möglich niederzuschreiben bemüht war.

„Was Teufel, machen Sie nach Mitternacht im Club, nachdem Sie nicht soupieren?" fragte er mich.

„Ich sah dem Spiele zu," antwortete ich, „ich verließ Lautrec im glücklichsten Zuge. Er verlor nämlich an sechzigtausend Franken . . ."

Der Wagen setzte sich in Bewegung, und ich betrachtete Miraut von der Seite; er zündete sich mit der Miene Franz' I., jenes Titianschen Franz im Louvre die Cigarre an. Seine wohlgezählten 50 Jahre hatten nicht nur diese Ähnlichkeit verschärft, sondern auch seine männliche Schönheit zu vollster Entfaltung gereift. Es ist doch geradezu merkwürdig, daß dieser Mann mit den Landsknechtschultern, der Vierschrötigkeit seiner äußeren Erscheinung, mit dem nahezu sinnlichen Ausdruck des Genußmenschen, daß dieser Riese einer der feinfühligsten Blumen- und Frauenmaler bleibt. Es muß noch ergänzend hinzugefügt werden, daß sich diesem Gladiatorenkörper eine süßmelodische Stimme paart und daß seine Hände, ich bemerkte es abermals, da ich ihn Feuerzeug und Cigarre handhaben sah, von ungewöhnlicher Zartheit sind. Da ich außerdem aus Erfahrung weiß, daß dieser Goliath auch ganz besonders gut und

herzlich ist, so war ich nicht wenig über die melancholische, vertrauliche Mitteilung verwundert, welche meine Bemerkung über das Kartenspiel unabsichtlich heraufbeschworen hatte. Es war mir angenehm, daß er vollauf Zeit fand sich in seine Erzählung zu vertiefen. Der Nebel verdichtete sich immer mehr je näher wir der Seine kamen, unser Wagen mußte im Schritt fahren, während mein Begleiter sich laut in Erinnerungen an eine längst verklungene Geschichte erging.

Mit Fackeln ausgerüstete Stadtsergeanten versahen den Dienst. Auch an den Brückenenden, welche wir passierten, brannten Fackeln; man hatte sie auf die Steinpfeiler gestellt, von wo aus sie ein Lichtmeer ausstrahlten.

Die phantastischen Silhouetten anderer Wagen in diesem feuchtkalten, nahezu schwarzen Nebel, der von den hin- und herflackernden Lichtern doch nur stellenweise erhellt ward, begünstigten und steigerten nur noch die Stimmung, in welche der Künstler unwillkürlich versetzt worden war.

Seine Stimme klang noch weicher, noch gedämpfter wie gewöhnlich, als schweifte sein Geist in ferne Weiten! Ich aber unterbrach ihn nur ab und zu, um seinem Gedächtnis neue Nahrung zu geben.

— „Sie werden es vielleicht unglaublich finden," sagte er, „daß ich mich nur zweimal im Leben persönlich am Spiele beteiligt habe? Heute

kann ich demselben nicht einmal mehr zusehen .... Wissen Sie, es giebt nämlich Stunden, in denen meine Nerven so hochgradig erregt sind, daß schon der Anblick einer Karte mich zwingt das Zimmer zu verlassen .... Ach ja! die beiden Male da ich gespielt, haben sich meinem Gedächtnis eben in zu entsetzlich düsterer Weise eingeprägt ..."

— „Jeder von uns hat wohl ähnliches erlebt," bemerkte ich. „Ich selbst, z. B., war zugegen, als in dem Club, welchen wir eben verlassen, unser armer kleiner Paul Durieu über einen zweifelhaften Zug in Streit geriet, der einen Zweikampf zur Folge hatte und, — viermal vierundzwanzig Stunden nachdem ich dem Freunde die Hand gedrückt, begleiteten wir ihn zu Grabe. Karten sind immer gewissermaßen von Tragik, Verbrechen, Entehrung, Selbstmord umgeben; und doch kehrt man immer zu denselben zurück, gleichwie man in Spanien getöteten Pferden, verendeten Piccadoren und erschlagenen Stieren zum Trotz, immer wieder Stierkämpfe in Scene setzt."

„Ganz richtig," erwiderte Miraut, „nur darf man in ähnlichen Fällen niemals selbst Veranlassung zu tragischem Ende gegeben haben. Dieses Unglück aber ist mir zugestoßen, sogar unter ganz alltäglichen Umständen. Lassen Sie mich erzählen, wieso das kam, und Sie werden dann begreifen, weshalb mich schon das gewöhnlichste „Besigues" mit demselben Schauder erfüllt, welcher jenen Menschen

allenfalls vor dem Bolzenschießen ergreifen mag, der eine Waffe reinigend, unversehens einen anderen erschossen hat. Ich trat im Jahre 1872, genau zur Zeit meines ersten Erfolges im „Salon", auch in den Club ein ..."

„Sie verdankten denselben Ihrer Ophelia unter Blumen, falls ich mich recht entsinne, nicht wahr? Ich sehe noch immer die blonden Haarsträhne vor mir, daneben eine Fülle ganz blasser Rosen, unglaublich zarter, duftiger, und dann auf dem Herzen der rührenden Mädchengestalt jene anderen, gleichsam blutgetränkten Rosen ..... In wessen Besitz befindet sich derzeit jenes Bild?"

„Ein Bankier aus Newyork hat es um den Preis von vierzigtausend Franken an sich gebracht," antwortete der Maler tief aufseufzend. „Ich habe dasselbe seinerzeit um tausend fünfhundert Franken verkauft ... Sie mögen daraus schließen, daß ich damals noch lange nicht jener vielbeneidete Künstler war, von dem Ihr „alter ego" Claude Larcher boshafterweise behauptete: „Glücklicher Miraut! Sein Beruf besteht darin, den ganzen Tag eine Amerikanerin anzustarren, die ihm fünfzehntausend Franken einträgt..." Unter uns gesagt, er hätte zwar besser gethan, seinen losen Witz nicht gerade an guten Freunden zu üben .... Übrigens — gebe Gott ihm die ewige Ruhe. Wenn ich jedoch über Geldangelegenheiten mit Ihnen spreche," setzte er hinzu, meinen Arm mit sanftem Druck berührend,

offenbar in der Voraussetzung, ich könnte mich veranlaßt finden, das Andenken meines guten Claude zu verteidigen, „so geschieht es gewiß nicht, um meinen kaufmännischen Wert zu betonen. Nein. Aber die tausendfünfhundert Franken hängen mit meinem Erlebnis zusammen. Ich muß Ihnen offen gestehen, daß ich bis dahin noch niemals über eine so große Summe verfügt hatte. Der Anfang meiner Laufbahn war hart und schwierig, voll bitterster Kämpfe. Als ich nach Paris kam, erhielt ich von meiner Vaterstadt eine Subvention jährlicher tausend Franken. Ich mußte mich mit diesem Einkommen nahezu sechs Jahre lang begnügen und auskommen ..."

„Auch ich habe gleiches Elend verkostet," sagte ich, „aber nicht lange. Haben auch Sie vielleicht bei Polydore in der „Rue Monsieur-le-Prince" für 18 Sous gefrühstückt? Wenn Sie zufällig einmal Jacques Molan begegnen sollten, und er Sie mit seinen Erzählungen über die Damen der großen Welt und der Vornehmthuerei in seinem nächsten Roman langweilt, so erwähnen Sie gesprächsweise dieser Bude; das wird Wirkung machen, und Sie werden ihn in fünf Minuten los sein ..."

— „Wir hatten das schwierige Problem zu zu leben, auf genossenschaftlichem Wege gelöst," erwiderte der Maler. „Einige meiner Kameraden und ich, wir verköstigten uns gemeinsam. Die kleine Freundin des einen, welche Köchin gewesen,

— Sie sehen, wie bescheidenen Luxus wir trieben, — bereitete unsere Mahlzeiten, für welche wir per Kopf monatlich 45 Franken bezahlten. Das Zimmer kostete 15 Franken. Bedienung gab es keine. Ich ordnete selbst mein Bett. Auf diese Weise verausgabten wir für das unbedingt Notwendige 60 Franken per Monat. Meine Kleidung war eine abenteuerlich gesuchte, dafür kannte ich allerdings die Verschwendung einen Omnibus zu benutzen, nur vom Hörensagen. Meine Kameraden lebten wie ich, wir alle aber befanden uns dabei ganz wohl. Tardif, der Bildhauer gehörte zu uns, Sudre der Tiermaler, Rivals der Graveur, und auch er, der begabteste von allen, der Wirt unserer Herberge wie wir ihn nannten, Ladrat . . ."

— „Ladrat? — Ladrat?„ wiederholte ich und suchte meinem Gedächtnis nachzuhelfen, „ich glaube den Namen gehört haben."

„Sie werden demselben in den Journalen begegnet sein," erwiderte Miraut, und der Ausdruck seines Gesichts verdüsterte sich, „um ihn dreht sich ja meine Erzählung. Dieser Ladrat nämlich, welcher alle Preise der Akademie erhielt, war von jeher einem entsetzlichen Laster verfallen. Er war dem Trunk ergeben. Da läßt sich nichts thun. Wir, die wir in unserer ungebundenen Lebensweise, als halbe Arbeiter unausgesetzt mit Modellen und Handlangern in Verkehr stehen, waren infolge dessen manchen Versuchungen ausgesetzt; vor allem jener

des Trunkes. Ladrat war unterlegen. Das muß ich vorausschicken, damit Sie mich später nicht allzu scharf beurteilen. Diese traurige Schwäche brachte ihn sogar um den Preis von Rom. Er betrank sich nämlich derart in der Klausur, daß er eine mit Meisterhand entworfene Komposition kopfüber verpfuschte. Kurz und gut, er war im Jahre 1872 der einzige von uns, welcher es zu nichts gebracht hatte und sich in schlechtester Gesellschaft herumtummelte. Er ging als echter Tagdieb von Atelier zu Atelier, borgte hier hundert „Sous", dort mehr, natürlich immer mit der bestimmten Absicht niemals zurückzuzahlen. Ein solches Leben läßt sich Jahre lang fortführen."

„Er wird doch wenigstens mit Verleumdungen bezahlt haben," erwiderte ich, „so wie jener Lagrimaudet den ich gekannt habe, der es niemals verabsäumte bei Mareuil, etwas für die „kleine Kapelle", — das war seine Redensart, — zu erbetteln; um aber seiner Würde gerecht zu werden, ihm gleich darauf eine Beleidigung an den Kopf warf. Einst traf er ihn mit der Korrektur eines Artikels beschäftigt, welcher erscheinen sollte. Er läßt die geborgten Silbermünzen sachte in die Tasche gleiten, und sagt dann: „Mein Herr, wenn Sie wissen wollen ob ein Schriftsteller Talent hat, so trachten Sie nur zu erfahren, ob seine Arbeiten gedruckt werden. Ist dies der Fall, so ist er gerichtet, nämlich: als — Dummkopf. Leben Sie

wohl . . . ." Das ist ein angenehmer Bettler, nicht wahr? . . ."

— „Nein," erwiderte Miraut, „Cadrat gehörte nicht zu dieser Sorte. Er dankte, zerfloß in Thränen, beteuerte arbeiten zu wollen und ging in das nächstbeste Kaffeehaus, um sich mit Absynth zu betäuben. Dann schämte er sich und verkroch sich für einige Tage. Auch entlehnte er niemals große Summen; selten mehr denn hundert Sous. Ich war daher sehr überrascht, als ich, eines Nachmittags heimkehrend, einen langen Brief von ihm vorfand, in welchem er mich um zweihundert Franken bat. Ich war ihm seit 5 Monaten nicht begegnet; nun erzählte er mir, daß er während derselben tapfer wider sein Laster angekämpft und nicht getrunken hatte, daß er zu arbeiten begonnen, ihm aber die Kraft versagt habe, sein Weib krank darnieder liege, — er lebte noch immer mit der einstigen Wirtschafterin, — mit einem Wort, es war einer jener jämmerlichen Bettelbriefe, welche den Empfänger stets peinlichst berühren . . ."

„Vorausgesetzt, daß man an ihre Echtheit glaubt," bemerkte ich. „Wer 10 Jahre lang in Paris lebt, hat die Unzahl ähnlicher Schriftstücke kennen gelernt. Der Wahrheit aber entsprechen kaum zwei darunter. . . ."

„Und doch ist es besser in allen Fällen der Betrogene gewesen zu sein, als die von Ihnen be-

tonten beiden Male nicht willfahrt zu haben," erwiderte der Maler. „Übrigens bezweifelte ich damals Ladrats Aufrichtigkeit in keiner Weise. Ein Zufall fügte es, daß ich gerade an besagtem Tage die 1500 Franken für meine „Ophelia" empfangen hatte. Ich war in Geldangelegenheiten zeitlebens peinlich genau, hatte keine Schulden und verwahrte eine gleich große Summe in meinem Schreibtisch. Mein Atelier war wohlbestellt, meine Kleider für ein Jahr in bester Ordnung. Ich zog diese Bilanz, wie ich mich entsinne, während ich meinen Frack ausbürstete, um zu einem meiner ersten Diners in der Welt zu eilen; zu einem jener Triumphmahle, zu welchem man den Appetit eines Heißhungerigen und das Selbstgefühl eines Schülers mitbringt. Man glaubt noch sowohl an die Unverfälschtheit der Weine als an jene der Lobeserhebungen! Ich verglich im Geiste meine Lebensstellung mit jener des einstigen Mitschülers und folgte einer jener guten Regungen, welche der Jugend gleich Heiterkeit und Rührung eigentümlich sind. Ich steckte 10 Louisdor in ein Couvert, schrieb Ladrats Adresse darauf und klingelte nach dem Hausbesorger. Das Geld wäre noch denselben Abend in die Hände meines alten Kameraden gelangt, wenn dieser Mensch zur Hand gewesen wäre. Er war ausgegangen."

„Auf morgen denn," sagte ich mir, machte mich auf den Weg, und ließ den vorbereiteten Brief auf dem Tische liegen.

Mein Entschluß zu helfen, war ein so entschiedener, daß ich sogar im vorhinein jenen leisen Kitzel befriedigter Eitelkeit empfand, welcher sich im Vollgefühl einer guten That meist einzustellen pflegt. Es ist keine lobenswerte Regung, doch ist sie immerhin menschlich und giebt es deren viele, welche solch edlen Vorwandes entbehren, beispielsweise gleich jene Empfindung, welche bei mir der vorerwähnten beinahe unmittelbar folgte!"

„Der Zufall wollte," fuhr er fort, daß ich in dem Hause, das ich mich zu besuchen anschickte, bei Tisch zwischen zwei elegante Damen zu sitzen kam, die mir gegenüber in Schmeicheleien und Koketterie wetteiferten. Kurz und gut, ich befand mich, als ich gegen 11 Uhr nachts aufbrach, in einer jener albernen Stimmungen, in welchen wir uns als Herren der Welt fühlen. Ich begab mich in Begleitung eines der Gäste in unseren Club; er war damals auf dem Vendomeplatz eingemietet. Man hatte mich vor sechs Wochen in denselben aufgenommen, ich aber hatte es vermieden hinzugehen, weil ich mit keinem der Mitglieder näher befreundet war. Ich hatte trotz des für meine damaligen Verhältnisse hohen Beitrages die Wahl, in praktischer Berücksichtigung der damals in Aussicht genommenen Jahresausstellung, angestrebt.

Wir betraten den großen Saal. Ich war so naiv, das ich meinen Führer um den Namen des

Spieles fragte, daß so viele Personen an dem grünen Tisch in Atem hielt. Er lachte helllaut auf und erklärte mir in Kürze die Spielregeln des „Baccarat“:

„Reizt Sie das nicht?“ fragte er mich.

„Warum nicht,“ antwortete ich gewissermaßen beschämt ob meiner Unwissenheit: „aber ich habe kein Geld bei mir.“

Nun setzte er mir, noch immer höchst belustigt, auseinander, daß ich um dreitausend Franken zu erhalten, einfach auf Grund meines Ehrenwortes ein Blankett unterschreiben könne, wodurch ich mich verpflichte, besagte Summe innerhalb 24 Stunden zurückzuzahlen. Ich habe seither durch Erfahrung gereift, einsehen gelernt, daß der Junge mich in Versuchung geführt hatte, um auf Kosten eines Neulings selbst sein Glück zu versuchen. Es hatte jedoch seiner Verführung gar nicht bedurft. Ich war eben in einer jener flüchtigen Stimmungen, in welcher man sich wie jener andere, dem Schiffer während des Sturmes zurufen möchte: „Du fährst Cäsar und sein Glück! . . . .“ Ach! einen sehr kleinen Cäsar und ein sehr bescheidenes Glück, denn ich bemerkte, zu meinem Begleiter gewendet, bevor ich mich an den Spieltisch setzte: „Ich werde ein Blankett für fünf Louisdor unterschreiben und mich entfernen, falls ich sie verlieren sollte . . .“

„Dann haben Sie verloren und sind trotzdem geblieben, nicht wahr? Ich kenne das,“ unterbrach

ich ihn, „ich erinnere mich nur zu gut, oft und oft ebenso vernünftige Vorsätze gefaßt zu haben, denen ich gleich darauf untreu wurde! . . ."

„Nein," erwiderte Miraut, „die Sache spielte sich nicht ganz so einfach ab."

Der Versucher, welcher an meiner Seite Platz nahm, sagte mir ich müsse warten, bis die Reihe an mich kommt. Ich gehorchte. Die Reihe kommt an mich. Ich markiere neun. Meine fünf Louisdor waren auf dem Spiel.

„Bieten Sie „paroli"," raunt mein Berater mir zu. Ich halte 8, biete wieder „paroli" und — gewinne. Mit einem Wort, ich mache sechsmal die Reihe durch, biete immer wieder „paroli". Immer von 9 auf 8, von 8 auf 7. Beim siebenten Male wage ich, noch immer von den Einflüsterungen meines Mentors beeinflußt, nur einen Louisdor. Ich verliere. Vor mir aufgehäuft lagen jedoch ohngefähr dreitausend Franken. Mein Führer, der nahezu dieselbe Summe gewonnen, erhob sich und sagte: „Seien Sie vernünftig und folgen Sie meinem Beispiel." Diesmal jedoch gehorchte ich ihm nicht, die eben empfundene Aufregung war so mächtig gewesen, daß ich nicht die Kraft hatte ihr plötzlich zu entsagen. Ich gehöre nicht zur Schule jener, von Ihnen mit „Analytiker" bezeichneten Menschen, welche ich hingegen, — verzeihen Sie meinen Freimut, — Haarspalter und Egoisten nenne. Ich verbringe meine Tage nicht

mit ängstlicher Beobachtung meines Denkens und Fühlens. Entschuldigen Sie daher, wenn ich was in mir vorging, nur in Schlagworten und Umrissen klar zu machen trachte. Mein ganzes Wesen war nämlich während der flüchtigen Augenblicke, in denen ich gewonnen hatte, von plötzlich erwachtem, berauschendem Selbstgefühl erfüllt. Nachgerade überschwänglicher Stolz bewegte und hob mich. Ich hatte nur noch einmal im Leben eine ähnliche Empfindung, als ich nämlich bei stark bewegter See schwamm. Jawohl! Diese unermeßliche, aufschäumende, drohende See, welche uns schaukelt und die wir mit der Kraft unserer Arme beherrschen, sie ist das richtige Symbol dessen, was mir das Spiel im Stadium des Gewinnens gewesen. Und ich gewann immer und immer wieder, immer aufs neue und in derselben Höhe wie vorher. Ich wagte große Einsätze auf mich selbst, auf die Karten der anderen hingegen nur kleine; jedesmal, wenn ich die Karten zur Hand nahm, hatte ich so unerhörtes Glück, daß es rund um mich herum mäuschenstille ward, dann aber wenn ich aufgeschlagen hatte, ein Schauer der Bewunderung durch die Reihen ging. Vielleicht hätte ich ohne diese Bewunderung den Mut gefunden das Spiel aufzugeben. Leider beherrschte mich von jeher ein ganz verteufeltes Selbstgefühl, das mich zu tausend Dummheiten verleitet hat und mir, so fürchte ich, trotz meiner ergrauten Haare, noch manches Opfer kosten wird.

Ich kenne mich ganz gut, bin mir dieses Fehlers vollkommen bewußt, und doch, sobald ich mich beobachtet weiß, sobald aller Augen auf mich gerichtet sind, kann ich es unter keinerlei Umständen vertragen, daß man sage: „Er hat sich gefürchtet.“ Im heißen Kampfgefühl, inmitten von Gefahren mag das ganz erhaben sein, am Spieltisch jedoch, dem Zufall der Karten gegenüber ist es einfach blöd.

Und doch war es derselbe kindliche Stolz, welcher, nachdem ich Glück gehabt, mich davon abhielt, den grünen Tisch zu fliehen, als das Blatt sich wandte und ich die Ungunst des Spieles kennen lernte. Es wurde mir in einem bestimmten Augenblicke klar, daß ich verlieren würde; die sieghafte Zuversicht, welche mich bewogen zu den Karten zu greifen, schwand mit einem Male.

Ich mußte in ein und demselben Abend alle Aufregungen durchkosten, welche das Spiel jenen verschafft, die ihm ergeben sind. Ich erlebte nach dem Glücksrausch auch jenen anderen trockenen, brennenden Rausch des Verlustes. Ja, denn auch das Verlieren berauscht. Sie kennen doch das berühmte Wort: „Das Spiel gewährt nach der Freude des Gewinnens, jene des Verlustes . . .“ Ich finde keine besseren Worte, um Ihnen jene fieberhaft verlangende Glut, jene Mischung von Hoffnung und Verzweiflung, von Feigheit und Wut zu erklären. Man rechnet darauf das Unglück zu

meistern, und ist gleichzeitig von der Überzeugung durchdrungen, unterliegen zu müssen. Man verliert die Fähigkeit Schlüsse zu ziehen, und handelt bewußt unsinnig. Dabei geht der Gewinst flöten, zuerst die Spielmarken, dann die roten, nachher die weißen Münzen, schließlich unterschreibt man einen neuen „bon". Ja, wenn man selbst wie ich, zehn volle Jahre lang die Kraft gehabt hat, die sechs Sous für die Tramway zu sparen, so verliert man im Spiele ohne das leiseste Bedenken 500, ja mehrere tausend Franken. Doch ich will mich kurz fassen: ich war gegen 11 Uhr in den Club gegangen; um 2 Uhr, als ich mein Zimmer betrat, waren die dreitausend Franken, welche ich auf Kredit bekommen — verspielt; es war, wie ich bereits erwähnt, so ziemlich alles was ich besaß."

„Nun!" rief ich aus, „da Sie trotzdem kein Spieler wurden, so möchte man den Schluß ziehen, daß es Ihnen an Begabung dazu fehlte. Sie hätten wohl ebenso gut für alle Zeiten verloren sein können."

„Sie haben ganz recht," erwiderte Miraut. „Als ich den nächsten Morgen von dem unruhigen Schlaf erwachte, den solche Aufregungen heraufbeschwören, da lebte deutlich die ganze Scene des Vorabends im Geiste vor mir auf, und zwei Gedanken beherrschten mich vollständig, erstens jener: mir noch denselben Abend Genugthuung zu verschaffen, und

zweitens: aus den gewonnenen Erfahrungen Nutzen zu ziehen. Ich vergegenwärtigte mir aufs neue bestimmte Züge, welche ich verloren hatte und doch hätte gewinnen müssen, falls ich die Karten anders und nicht wie ich gethan, besetzt hätte. Da streift mein Blick zufällig das den Vorabend an Ladrat adressierte Couvert. Ich stelle im Geiste unwillkürliche Berechnungen an, und die geplante Gabe erscheint mir urplötzlich ein geradezu thörichtes Opfer. Ich erwäge, daß, sobald ich die schuldigen 3000 Franken bezahlt haben werde, mir so viel wie nichts bleibt. Ich vergegenwärtige mir, daß ich um abends an den Spieltisch eilen zu können, — und ich empfand einen unwiderstehlichen Zwang es zu thun, — eine Anleihe bei dem Bilderhändler machen, eine Skizze verschleudern müßte. Ich konnte auf diese Weise kaum mehr als 50 Louisdor zusammenraffen und sollte 10 davon an diesen Müssiggänger, diesen Trunkenbold, diesen Lügner verschwenden! — Ich war bemüht, mich selbst zu überreden, daß sein Brief bloß ein Gewebe von Lug und Trug sei. Ich nahm denselben nochmals zur Hand, um ihn zu lesen. Sein Inhalt erschütterte mich aufs neue, doch — nein! Ich wollte dieser Stimme nun einmal kein Gehör schenken, sprang mit beiden Füßen aus dem Bette, und schrieb rasch eine abschlägige Antwort. Ich that es hastig und in trockenem Tone, um etwas Unwiderrufliches zwischen den alten Kameraden

und mein Mitleid zu stellen. Ich schämte mich zwar nachträglich, als mein Briefchen abgesendet war, ich empfand Gewissensbisse, doch täuschte ich mich durch die für den Abend notwendigen Vorbereitungen über dieselben hinweg. Überdies hielt ich mir zur Beruhigung meiner Bedenken vor: „Ich kann Ladrat die erbetene Summe morgen übermitteln, wenn ich gewonnen haben werde, gewinnen werde ich ja bestimmt."

— „Nun, und haben Sie auch wirklich gewonnen?" fragte ich als er schwieg.

„Ja," antwortete er mit bewegter Stimme, „und sogar weit mehr als 500 Louisdor; aber es war den nächsten Morgen bereits zu spät. Ladrat, welcher mich nicht belogen hatte, war gleich nach Empfang meiner ablehnenden Antwort wahnsinniger Verzweiflung anheim gefallen. Seine Gefährtin und er hatten den entsetzlichen Entschluß gefaßt, sich den Erstickungstod zu geben. Man fand sie entseelt in ihren Betten, — und ich war derjenige, merken Sie wohl, ich war es, welcher gewaltsam die Thür öffnen ließ. Ich hatte ihm die 200 Franken selbst bringen wollen .... Ja, aber es war zu spät! ...

Zeitungsnotizen, welche dieses Ereignis betrafen, mögen Ihnen den Namen Ladrats in das Gedächtnis eingeprägt haben. Begreifen Sie jetzt, weshalb schon der bloße Anblick einer Karte mich mit Schaudern erfüllt?"

„Aber ich bitte Sie," antwortete ich, „Sie hätten ihn selbst, wenn er das Geld um einen Tag früher erhalten hätte, nur allenfalls für einen, höchstens zwei Monate gerettet. Er wäre sicher rückfällig geworden, wäre abermals dem Laster verfallen, um schließlich doch zu Grunde zu gehen."

„Zugegeben," erwiderte der Maler, „aber sehen Sie, man sollte im Leben niemals der Tropfen sein, welcher das Gefäß überfließen macht."

Auch ein Spieler.

Auch ein Spieler.

„Du wirſt ſeinen Tod, trotzdem er Dein Vetter „geweſen, wohl kaum beklagen," ſagte ich zu Claude, nachdem ich das Telegramm geleſen, welches er mir eingehändigt hatte. „Er hat ſich ſelbſt gerichtet, das iſt mehr als ich je von ihm erwartet hätte. Sein Selbſtmord erſpart Deinem armen Oheim die Schande eines Kriminalprozeſſes. Aber welch grauenvolle That! .... Eine alte Frau, um ihrer geringen Erſparniſſe halber, zu ermorden. Daß er, den wir alle ſo ſtolz, ſo vornehm gekannt, zu derartiger Verkommenheit herabſinken konnte! .... Ich erinnere mich ſeiner noch ganz genau, gedenke auch noch des Tages, an dem er in unſere kleine Provinzſtadt kam; er war eben erſt zum Artillerielieutenant befördert worden. Wir Kinder folgten ihm, ſobald wir ſeiner anſichtig wurden, auf Schritt und Tritt. Er zählte damals 27 Jahre,

Du und ich kaum ein Dritteil davon. Armer, armer Lucian."

„Es giebt wirklich ganz merkwürdige Schicksale," erwiderte mein Freund. Er betonte es mit feierlichem Ernst, dabei im Kamin die Glut schürend, in welche er düsteren Blickes hineinstarrte ..... Woran dachte er? ...

Es war am 24. Dezember. Er und ich hatten beschlossen, den Abend im Theater zu verbringen, und dann gemeinsam in einem Restaurant auf dem Boulevard zu soupieren. Ich war der Verabredung gemäß gekommen um ihn abzuholen, und nun saßen wir, statt auszugehen nachdenklich gestimmt einander gegenüber. Die lautlose Stille einer hellen Winternacht umgab das Hotel Saint-Enverte, dessen einen Flügel mein Freund allein bewohnte.

„Ja," wiederholte er, „es giebt gar sonderbare Schicksale; und daß ich den Tod Lucians heute, am Weihnachtsabend, in dieser Stunde erfahre," er blickte dabei auf die Pendeluhr, „ist ein Zusammentreffen, das fast den Glauben an geheimnisvoll wirkende Ursachen wachrufen könnte. Was würdest Du dazu sagen, wenn ich gestehe, daß mich zu Zeiten die Vorstellung ängstigt, die Verantwortung für das Leben Lucians laste auf mir? Ein ganz merkwürdiger Zufall hat mich in heimlicher, nahezu phantastischer Weise mit seinem ersten, großen Fehltritt verknüpft; mit jenem falsch-

spielen nämlich in dem Cercle zu Clermont, infolgedessen er gezwungen ward, die Stadt zu fliehen und seine Entlassung zu nehmen ..... Alles weitere ist Dir bekannt und daß er dann später von Stufe zu Stufe gesunken ...."

„Ja," antwortete ich, „ich erinnere mich noch lebhaft daran; das Ereignis hat seinerzeit Deines Oheims Haare in wenigen Tagen gebleicht. Wenn wir ihm jenen Winter auf den Spaziergängen begegneten, so zogst Du mich rasch zur Seite, um nur ja nicht seinem traurigen, verstörten Blick zu begegnen. Er verließ sein Haus nur mehr durch das winkelige Gäßchen, dessen Ecke die Mauer der Sodawasserfabrik bildete. Ob sich wohl auch heute noch Buben damit unterhalten, in dem Bach nach farbigen Glassplittern zu suchen? Wir beide sammelten deren unzählige, während Miette Deine Kinderfrau, und Mion die meinige, plaudernd auf jener Bank saßen, welche wenige Schritte entfernt stand! ...."

„Der Umstand, daß ich den melancholischen Blicken meines Oheims auswich," fuhr Claude fort, „hatte tiefere Ursachen, um die niemand wußte. Ach! das sind alte, sehr alte Geschichtchen; ich war seinerzeit oft auf dem Punkt sie Dir zu erzählen, fand aber doch wieder nicht den Mut dazu."

„Mein Gesicht mochte wohl gespannteste Neugierde verraten. So stützte denn Claude seinen Arm auf die Stuhllehne, seine Stirne auf die Hand

und blickte sinnend, wie jemand der bemüht ist, längstverblaßte Eindrücke neu zu beleben, vor sich hin: „Erinnerst Du Dich noch des Geschäftes Vater Commolets, des Spielwarenhändlers?" fragte er mich.

„Jenes Geschäftes hinter der Kathedrale, am Ende der „Notarstraße"? Es lag in schräger Richtung nach links in einem schmalen, langen, durch gotische Bogen verdunkelten Gäßchen. Wir nannten es „die kalte Straße". An den Häusern hingen abscheuliche steinerne Dachrinnen, aus denen an Regentagen wahre Wasserfälle herunterplätscherten. Während eines Gewitters aber blies einem, sobald man um die Ecke bog, ein eisig kalter Wind entgegen, der sich an den Wänden der alten Kirche brach!"

„Ganz richtig, Du wirst Dich daher wohl auch noch entsinnen, daß dieser düstere Winkel durch Commolets Geschäft, zum Magnet ward für alle Kinder der Stadt. Dieser Laden wurde zur Quelle heftigster Versuchungen. Hinter den Glasscheiben desselben lagen in buntem Durcheinander Spielsachen aller Art. Meierhöfe, hölzerne Ochsen und Schafherden auf buntbemalten Wiesen, Festungen von schönen, runden Holzsoldaten bewacht, während das bleierne Fußvolk anderer Spielwarenhändler nur flach war. Die feindliche Reiterei, gegen welche die Infanterie kämpfte, konnte von den Pferden herabgenommen werden, ein Umstand welcher sie

in unsern Kinderaugen erst recht zu lebendigen, echten Dragonern und Kürassieren stempelte. Auch Schiffe gab es dort mit Verdecken und Luken, andere, die durch Dampf in Bewegung gesetzt werden konnten, und kleine, kupferne Kanonen, mit Pulver zu laden. Mich verfolgte das in dem Lauf derselben angebrachte, winzige Zündloch mit der Bannkraft eines Blickes. Vermagst Du es gleich mir, Dich zurückzuversetzen in jene Zeit? Siehst Du nicht im Geiste Commolet vor Dir, der in diesem Paradies, inmitten all der Wunderdinge, die unvermeidliche gelbe Tuchmütze mit den Ohrenklappen am Kopf, auf und nieder geht? Der spindeldürre Mensch mit dem aschgrauen Gesicht kam mir selbst wie ein Spielzeug vor, wie ein eigenartiger, komplizierter, lebendiger Hampelmann unter all den künstlichen. Wie freudig bewegt schlugen unsere Herzen schon bei dem Anblick des Kirchturmes, der über die Dächer ragte, wenn es uns gelungen war, die Kindermädchen zum Heimweg durch jene Gasse zu überreden, welche heute demoliert ist und ihrem Namen alle Ehre machte. Vom Jahre 1861 angefangen, als man Dich in das Pensionat schickte, ging ich nie mehr allein durch jene Gasse zur Schule; damals befand sich in dem Schaufenster Vater Commolets ein Gegenstand, der mir weitaus begehrenswerter erschien als alle anderen. Ein vergoldeter Säbel nämlich. Dieser Säbel erfüllte jene „kalte Straße" für mich

mit blendendstem Sonnenschein. Du, der meine leicht erregbare Phantasie kanntest, jenes hitzige Fieber, das mich bis zu meinem 15. Jahre beherrschte, Du wirst begreifen, daß auch das eben erwähnte Spielzeug meinen Wunsch bis zur Raserei steigerte. Für mich blitzte das Gold jener Säbelscheide weit hin durch die Straße; es überflutete die grauen Steinmauern mit goldigem Licht. Die Kuppel des Säbels war aus rotem Leder, der Griff mit Elfenbein eingelegt. Die bloße Vorstellung, jene Kuppel um den Leib schnüren, jenen Griff in die Hand nehmen zu dürfen, jenen Säbel aus der damaszierten Scheide zu ziehen, steigerte sich in meinem neunjährigen Kopf zu einer heute geradezu unfaßbar übertriebenen Glückseligkeit. Leider kostete das Ding 24 Franken! Schwester Blanche, die mir immer Bücher schenkte, hatte gesagt: „Wenn es Dir gelingt, zehn Franken zusammenzusparen, so werde ich dann die Summe ergänzen." Du wirst zugeben müssen, daß es rein unmöglich war, bei unserem bescheidenen Taschengeld, zehn Franken zu erübrigen. Glücklicherweise schenkte mir der Oheim jede Weihnachten ein kleines Goldstück; aber auch er neigte mehr dem Ankauf von Büchern zu. So war denn alles Hoffen vergeblich, ein Umstand der meine Wünsche nur noch heißer entflammte."

„Die ungewöhnliche Lebhaftigkeit Deines Empfindens ist mir noch gar wohl erinnerlich, mein armer Claude," unterbrach ich ihn; „die Säbel-

geschichte aber ist mir neu. Hingegen habe ich Dich völlig verliebt gesehen — ich finde keinen anderen Ausdruck dafür — in ein entsetzliches, ganz mit falschen Steinen besetztes Diadem, das in einem Schaufenster lag; du träumtest Aline Perrier damit zu schmücken, die schöne blonde Aline, welche mit uns spielte, wenn wir bei Deiner Schwester zur Vesper geladen waren."

„War das Diadem wirklich so häßlich?" fragte er halb ungläubig. „In meinem Gedächtnis lebt es heute noch in aller Pracht, demjenigen der Königin Constanze gleich, das man in der Schatzkammer zu Palermo zeigt! . . . . . Nachdem Du Dich noch so lebhaft meiner erhitzten Einbildungskraft zu entsinnen weißt, so wirst Du auch dem moralischen Drama, das sich damals, vor zwanzig Jahren in der Weihnachtsnacht für mich abspielte, volles Verständnis entgegenbringen. Schwester Blanche war sehr leidend wie immer gewesen, eine heftige Migräne nötigte sie zu Bett zu gehen. Mein Schwager, der bereits wußte, wie schlecht es um ihre Gesundheit stand, verließ sie nicht mehr, und so hatten denn beide beschlossen, ich solle allein bei dem Oheim speisen. „Man muß ihm ja doch ein kleines Vergnügen bereiten," meinte Blanche, mit ihrer abgemagerten Hand, deren laue Feuchtigkeit mich so eigenartig berührte, meine Locken streichelnd. Die Gute ahnte eben nicht, daß ihr warmes, stilles Krankenzimmer mein Lieblings-

aufenthalt war. Du weißt ja, mit welcher Liebe sie mich seit dem Tod der Eltern umgab, und daß ich ein anderer geworden wäre, wenn sie lebte! . . . . . Ihr Zimmer hatte die Aussicht auf den „Wehrplatz". Man sah von den Fenstern desselben die Statue eines Marschalls aus der ersten Kaiserzeit, der in voller Uniform war und befehlend den Arm ausstreckte. Du warst mein einziger Freund, durftest aber nicht zu uns kommen, weil man der armen Schwester halber jeden Lärm vermied; so belebte und verwandelte sich mir dieses blau tapezierte Zimmer, in welchem ich still und einsam spielte, ganz meiner Laune entsprechend. Ich sah in den verschiedenen Möbelstücken bestimmte Menschen, mit denen ich redete, die ich mir handelnd und wirkend vorstellte. Einer der Sessel warst du, ein anderer war Aline. In eurer Gesellschaft spielte ich selbsterfundene Spiele, während Blanche, die 25jährige Brustkranke, bleich und abgezehrt, lesend auf dem Ruhebette lag. Durch die geschlossenen Fenster drangen die lauten Stimmen, der rings um das Denkmal des ehernen Helden spielenden Gassenjungen . . . . . Mit einem Wort, ich verließ nur ungern das Haus, begrüßte aber trotzdem mit Wohlgefallen die Aussicht, jenen Weihnachtsabend bei dem Oheim zu speisen. Ich hoffte nämlich, er werde mir eine Münze von der Farbe jenes Säbels geben, der mein ganzes Denken erfüllte. Ich ergötzte mich im vorhinein an dem

Auvergnaten Accent Vater Commolets, und sah ihn im Geiste die sehnige Hand nach dem ersehnten Gegenstand ausstrecken. Schon die bloße Vorstellung dieser Seligkeit zwang mich, die Augen zu schließen."

„Ja, der Alte war ein sonderbarer Kauz," sagte ich lachend. „Entschuldige, daß ich Deine Erzählung unterbrach, und laß uns wieder zu Onkel Gaspard zurückkehren. Wer war zu Tisch geladen?"

„Alle unsere Toten," antwortete er mit so rührender Trauer im Tonfall, daß sie alsbald auch mich erfaßte. Unser beider Jugenderinnerungen waren ja ganz und gar gemeinsame.

„Kannst Du Dir noch den Speisesaal mit seiner langen Tafel und den geschnitzten Sesseln vergegenwärtigen? Mein Oheim im kastanienbraunen Rock saß zu oberst; er war mager und hochgewachsen, trug die immer noch schwarzen Haare tief in die Stirne gekämmt und an dem kleinen Finger der rechten Hand jenen großen, grünen Smaragdring, der stets unsern Neid erregte. Wenn ich, den man dicht neben ihn gesetzt hatte, mich bückte um meine auf den Boden gefallene Gabel oder das Messer aufzuheben, so konnte ich seine Füße sehen, die in den berühmten Stiefeln förmlich eingebettet waren, in jener Beschuhung welcher er es angeblich verdankte, daß weder Schnupfen noch andere physische Leiden ihn plagten. Dem Oheim gegenüber saß

Du und ich kaum ein Dritteil davon. Armer, armer Lucian."

„Es giebt wirklich ganz merkwürdige Schicksale," erwiderte mein Freund. Er betonte es mit feierlichem Ernst, dabei im Kamin die Glut schürend, in welche er düsteren Blickes hineinstarrte ..... Woran dachte er? ...

Es war am 24. Dezember. Er und ich hatten beschlossen, den Abend im Theater zu verbringen, und dann gemeinsam in einem Restaurant auf dem Boulevard zu soupieren. Ich war der Verabredung gemäß gekommen um ihn abzuholen, und nun saßen wir, statt auszugehen nachdenklich gestimmt einander gegenüber. Die lautlose Stille einer hellen Winternacht umgab das Hotel Saint-Enverte, dessen einen Flügel mein Freund allein bewohnte.

„Ja," wiederholte er, „es giebt gar sonderbare Schicksale; und daß ich den Tod Lucians heute, am Weihnachtsabend, in dieser Stunde erfahre," er blickte dabei auf die Pendeluhr, „ist ein Zusammentreffen, das fast den Glauben an geheimnisvoll wirkende Ursachen wachrufen könnte. Was würdest Du dazu sagen, wenn ich gestehe, daß mich zu Zeiten die Vorstellung ängstigt, die Verantwortung für das Leben Lucians laste auf mir? Ein ganz merkwürdiger Zufall hat mich in heimlicher, nahezu phantastischer Weise mit seinem ersten, großen Fehltritt verknüpft; mit jenem falsch-

spielen nämlich in dem Cercle zu Clermont, infolgedessen er gezwungen ward, die Stadt zu fliehen und seine Entlassung zu nehmen ..... Alles weitere ist Dir bekannt und daß er dann später von Stufe zu Stufe gesunken ....."

„Ja," antwortete ich, „ich erinnere mich noch lebhaft daran; das Ereignis hat seinerzeit Deines Oheims Haare in wenigen Tagen gebleicht. Wenn wir ihm jenen Winter auf den Spaziergängen begegneten, so zogst Du mich rasch zur Seite, um nur ja nicht seinem traurigen, verstörten Blick zu begegnen. Er verließ sein Haus nur mehr durch das winkelige Gäßchen, dessen Ecke die Mauer der Sodawasserfabrik bildete. Ob sich wohl auch heute noch Buben damit unterhalten, in dem Bach nach farbigen Glassplittern zu suchen? Wir beide sammelten deren unzählige, während Miette Deine Kinderfrau, und Mion die meinige, plaudernd auf jener Bank saßen, welche wenige Schritte entfernt stand! ...."

„Der Umstand, daß ich den melancholischen Blicken meines Oheims auswich," fuhr Claude fort, „hatte tiefere Ursachen, um die niemand wußte. Ach! das sind alte, sehr alte Geschichtchen; ich war seinerzeit oft auf dem Punkt sie Dir zu erzählen, fand aber doch wieder nicht den Mut dazu."

„Mein Gesicht mochte wohl gespannteste Neugierde verraten. So stützte denn Claude seinen Arm auf die Stuhllehne, seine Stirne auf die Hand

und blickte sinnend, wie jemand der bemüht ist, längstverblaßte Eindrücke neu zu beleben, vor sich hin: „Erinnerst Du Dich noch des Geschäftes Vater Commolets, des Spielwarenhändlers?" fragte er mich.

„Jenes Geschäftes hinter der Kathedrale, am Ende der „Notarstraße"? Es lag in schräger Richtung nach links in einem schmalen, langen, durch gotische Bogen verdunkelten Gäßchen. Wir nannten es „die kalte Straße". An den Häusern hingen abscheuliche steinerne Dachrinnen, aus denen an Regentagen wahre Wasserfälle herunterplätscherten. Während eines Gewitters aber blies einem, sobald man um die Ecke bog, ein eisig kalter Wind entgegen, der sich an den Wänden der alten Kirche brach!"

„Ganz richtig, Du wirst Dich daher wohl auch noch entsinnen, daß dieser düstere Winkel durch Commolets Geschäft, zum Magnet ward für alle Kinder der Stadt. Dieser Laden wurde zur Quelle heftigster Versuchungen. Hinter den Glasscheiben desselben lagen in buntem Durcheinander Spielsachen aller Art. Meierhöfe, hölzerne Ochsen und Schafherden auf buntbemalten Wiesen, Festungen von schönen, runden Holzsoldaten bewacht, während das bleierne Fußvolk anderer Spielwarenhändler nur flach war. Die feindliche Reiterei, gegen welche die Infanterie kämpfte, konnte von den Pferden herabgenommen werden, ein Umstand welcher sie

in unsern Kinderaugen erst recht zu lebendigen, echten Dragonern und Kürassieren stempelte. Auch Schiffe gab es dort mit Verdecken und Luken, andere, die durch Dampf in Bewegung gesetzt werden konnten, und kleine, kupferne Kanonen, mit Pulver zu laden. Mich verfolgte das in dem Lauf derselben angebrachte, winzige Zündloch mit der Bannkraft eines Blickes. Vermagst Du es gleich mir, Dich zurückzuversetzen in jene Zeit? Siehst Du nicht im Geiste Commolet vor Dir, der in diesem Paradies, inmitten all der Wunderdinge, die unvermeidliche gelbe Tuchmütze mit den Ohrenklappen am Kopf, auf und nieder geht? Der spindeldürre Mensch mit dem aschgrauen Gesicht kam mir selbst wie ein Spielzeug vor, wie ein eigenartiger, komplizierter, lebendiger Hampelmann unter all den künstlichen. Wie freudig bewegt schlugen unsere Herzen schon bei dem Anblick des Kirchturmes, der über die Dächer ragte, wenn es uns gelungen war, die Kindermädchen zum Heimweg durch jene Gasse zu überreden, welche heute demoliert ist und ihrem Namen alle Ehre machte. Vom Jahre 1861 angefangen, als man Dich in das Pensionat schickte, ging ich nie mehr allein durch jene Gasse zur Schule; damals befand sich in dem Schaufenster Vater Commolets ein Gegenstand, der mir weitaus begehrenswerter erschien als alle anderen. Ein vergoldeter Säbel nämlich. Dieser Säbel erfüllte jene „kalte Straße" für mich

mit blendendstem Sonnenschein. Du, der meine leicht erregbare Phantasie kanntest, jenes hitzige Fieber, das mich bis zu meinem 15. Jahre beherrschte, Du wirst begreifen, daß auch das eben erwähnte Spielzeug meinen Wunsch bis zur Raserei steigerte. Für mich blitzte das Gold jener Säbelscheide weit hin durch die Straße; es überflutete die grauen Steinmauern mit goldigem Licht. Die Kuppel des Säbels war aus rotem Leder, der Griff mit Elfenbein eingelegt. Die bloße Vorstellung, jene Kuppel um den Leib schnüren, jenen Griff in die Hand nehmen zu dürfen, jenen Säbel aus der damaszierten Scheide zu ziehen, steigerte sich in meinem neunjährigen Kopf zu einer heute geradezu unfaßbar übertriebenen Glückseligkeit. Leider kostete das Ding 24 Franken! Schwester Blanche, die mir immer Bücher schenkte, hatte gesagt: „Wenn es Dir gelingt, zehn Franken zusammenzusparen, so werde ich dann die Summe ergänzen." Du wirst zugeben müssen, daß es rein unmöglich war, bei unserem bescheidenen Taschengeld, zehn Franken zu erübrigen. Glücklicherweise schenkte mir der Oheim jede Weihnachten ein kleines Goldstück; aber auch er neigte mehr dem Ankauf von Büchern zu. So war denn alles Hoffen vergeblich, ein Umstand der meine Wünsche nur noch heißer entflammte."

„Die ungewöhnliche Lebhaftigkeit Deines Empfindens ist mir noch gar wohl erinnerlich, mein armer Claude," unterbrach ich ihn; „die Säbel-

geschichte aber ist mir neu. Hingegen habe ich Dich völlig verliebt gesehen — ich finde keinen anderen Ausdruck dafür — in ein entsetzliches, ganz mit falschen Steinen besetztes Diadem, das in einem Schaufenster lag; du träumtest Aline Verrier damit zu schmücken, die schöne blonde Aline, welche mit uns spielte, wenn wir bei Deiner Schwester zur Vesper geladen waren."

„War das Diadem wirklich so häßlich?" fragte er halb ungläubig. „In meinem Gedächtnis lebt es heute noch in aller Pracht, demjenigen der Königin Constanze gleich, das man in der Schatzkammer zu Palermo zeigt! . . . . . Nachdem Du Dich noch so lebhaft meiner erhitzten Einbildungskraft zu entsinnen weißt, so wirst Du auch dem moralischen Drama, das sich damals, vor zwanzig Jahren in der Weihnachtsnacht für mich abspielte, volles Verständnis entgegenbringen. Schwester Blanche war sehr leidend wie immer gewesen, eine heftige Migräne nötigte sie zu Bett zu gehen. Mein Schwager, der bereits wußte, wie schlecht es um ihre Gesundheit stand, verließ sie nicht mehr, und so hatten denn beide beschlossen, ich solle allein bei dem Oheim speisen. „Man muß ihm ja doch ein kleines Vergnügen bereiten," meinte Blanche, mit ihrer abgemagerten Hand, deren laue Feuchtigkeit mich so eigenartig berührte, meine Locken streichelnd. Die Gute ahnte eben nicht, daß ihr warmes, stilles Krankenzimmer mein Lieblings-

aufenthalt war. Du weißt ja, mit welcher Liebe sie mich seit dem Tod der Eltern umgab, und daß ich ein anderer geworden wäre, wenn sie lebte! . . . . . Ihr Zimmer hatte die Aussicht auf den „Wehrplatz". Man sah von den Fenstern desselben die Statue eines Marschalls aus der ersten Kaiserzeit, der in voller Uniform war und befehlend den Arm ausstreckte. Du warst mein einziger Freund, durftest aber nicht zu uns kommen, weil man der armen Schwester halber jeden Lärm vermied; so belebte und verwandelte sich mir dieses blau tapezierte Zimmer, in welchem ich still und einsam spielte, ganz meiner Laune entsprechend. Ich sah in den verschiedenen Möbelstücken bestimmte Menschen, mit denen ich redete, die ich mir handelnd und wirkend vorstellte. Einer der Sessel warst du, ein anderer war Aline. In eurer Gesellschaft spielte ich selbsterfundene Spiele, während Blanche, die 25jährige Brustkranke, bleich und abgezehrt, lesend auf dem Ruhebette lag. Durch die geschlossenen Fenster drangen die lauten Stimmen, der rings um das Denkmal des ehernen Helden spielenden Gassenjungen ..... Mit einem Wort, ich verließ nur ungern das Haus, begrüßte aber trotzdem mit Wohlgefallen die Aussicht, jenen Weihnachtsabend bei dem Oheim zu speisen. Ich hoffte nämlich, er werde mir eine Münze von der Farbe jenes Säbels geben, der mein ganzes Denken erfüllte. Ich ergötzte mich im vorhinein an dem

Auvergnaten Accent Vater Commolets, und sah ihn im Geiste die sehnige Hand nach dem ersehnten Gegenstand ausstrecken. Schon die bloße Vorstellung dieser Seligkeit zwang mich, die Augen zu schließen."

„Ja, der Alte war ein sonderbarer Kauz," sagte ich lachend. „Entschuldige, daß ich Deine Erzählung unterbrach, und laß uns wieder zu Onkel Gaspard zurückkehren. Wer war zu Tisch geladen?"

„Alle unsere Toten," antwortete er mit so rührender Trauer im Tonfall, daß sie alsbald auch mich erfaßte. Unser beider Jugenderinnerungen waren ja ganz und gar gemeinsame.

„Kannst Du Dir noch den Speisesaal mit seiner langen Tafel und den geschnitzten Sesseln vergegenwärtigen? Mein Oheim im kastanienbraunen Rock saß zu oberst; er war mager und hochgewachsen, trug die immer noch schwarzen Haare tief in die Stirne gekämmt und an dem kleinen Finger der rechten Hand jenen großen, grünen Smaragdring, der stets unsern Neid erregte. Wenn ich, den man dicht neben ihn gesetzt hatte, mich bückte um meine auf den Boden gefallene Gabel oder das Messer aufzuheben, so konnte ich seine Füße sehen, die in den berühmten Stiefeln förmlich eingebettet waren, in jener Beschuhung welcher er es angeblich verdankte, daß weder Schnupfen noch andere physische Leiden ihn plagten. Dem Oheim gegenüber saß

Tante Laura mit ihren schwarzen Halbhandschuhen und den beiden Schmachtlocken, die unter einer Haube mit lilafarbenen Bändern, längs des faltigen, verblühten, müden Gesichtes, das von zwei dunkeln, sanften Augen verklärt war, herabhingen. Auch Herr Optat Viple, der einstige Inspektor, gehörte zu den Gästen; er, der in allen unseren Familienalbums durch eine Photographie verewigt war, auf welcher er eine Blume betrachtete die seinen Hut schmückte. Er selbst hatte diese Blume koloriert, und zwar rot in dem Album Deiner Eltern, weiß in dem unsrigen. Die Blume aber war überall dieselbe! Ein Umstand, der unser Staunen immer wieder aufs neue erregte. Außerdem waren noch anwesend, Frau Alexis, der Ingenieur Greslou, Hauptman Hippolyt Morin, der alte Herr Largeyx, Fräulein Elisa und meine andere, bloß über die Feiertage zugereiste Tante Claudia. Diese, Onkel Gaspard und ich sind die einzigen Überlebenden von jenen Gästen. Mein Vetter war während des Mittagessens auffallend launenhaft; bald schweigsam und in sich gekehrt, dann wieder laut und gesprächig. Er sprach fleißig dem Weine zu, und sah trotzdem er keine Uniform trug, sehr martialisch aus; man sah ihm deutlich den Offizier an. Erst später lernte ich begreifen, daß in dem Blick seiner braunen Augen gewissermaßen etwas Zweideutiges lag und die herabgesunkenen Mundwinkel den Wüstling verrieten. Du wirst gleich erfahren, wes-

halb sich mir das damalige Gesprächsthema fest eingeprägt hat. Ich war nämlich das einzige Kind an der Tafelrunde und noch so klein, daß man nicht darauf achtete, ob ich die Konversation, welche geführt wurde, verstand oder nicht. Man unterhielt sich über Vorahnungen, und bei diesem Anlaß, mit Bezug auf den Marschall, dessen Standbild vor meinem Elternhaus emporragte, auch vom Aberglauben im allgemeinen. Jener tapfere Held hatte bei Eylau, bevor er sich mit seinen Dragonern in den Kampf stürzte, zweimal gewankt, als ob er dem Tod selbst ins Antlitz gesehen hätte. Dann aber soll er seinem Pferd zornentbrannt die Sporen gegeben und dem ihm zunächst stehenden Offizier gesagt haben: „Ich gleiche heute ganz meinem braven Desaix, auch ich fühle, daß die Kugeln mich nicht mehr kennen.“ Fünf Minuten später fiel er tödlich in die Brust getroffen leblos vom Pferde. Diese Anekdote bildete den Ausgangspunkt für unzählige andere. Frau Alexis gab zum Besten, daß sie einmal geträumt habe, der Briefbote hätte ihr einen Brief mit einer Trauernachricht überbracht, und daß sie den folgenden Morgen auch wirklich unter den vorerwähnten Umständen einen solchen erhalten habe. Der Kapitän hatte deutlich den Klageruf eines seiner Freunde vernommen, der thatsächlich zur selben Stunde starb, obwohl Hippolyt vorher nicht einmal um seine Erkrankung gewußt. Herr Largeyx sollte einst eine Reise antreten, die

Bitten seiner Frau hielten ihn davon ab, was ihm wahrscheinlich das Leben rettete, da der Eisenbahnzug den er benutzen wollte, entgleiste. Ähnliche Geschichten kehren in allen derartigen Gesprächen wieder. Alle gleichen einander, alle werden mit vollster Überzeugung mitgeteilt, obwohl keine derselben sich je mit Bestimmtheit auf unbedingte Richtigkeit prüfen läßt; unser Bedürfnis nach Außerordentlichem ist so mächtig, daß es unserem Erinnerungsvermögen leicht Vorschub leistet. Mein Oheim und Herr Viple lauschten diesen Mitteilungen begreiflicherweise mit spöttischem Lächeln. Beide waren alte Teufel, zur Zeit des ersten Kaiserreiches geboren und in den philosophischen Grundsätzen des achzehnten Jahrhunderts aufgewachsen. Sie hatten in ihrer Jugend viel mit einem Mediziner verkehrt; wenn man daher von Übernatürlichem erzählte, so sahen sie einander an und sagten einfach: „Sie haben wohl niemals einer Sektion beigewohnt? Auch jenen Abend waren beide ironisch und ungläubig wie immer und blinzelten einander verständnisinnig zu, um die Gäste zu weiteren Mitteilungen zu reizen. „Was hälst denn Du von alledem?" fragte Viple zu Lucian gewandt. „Ich," antwortete der junge Mann, „ich habe allerdings niemals einer Sektion beigewohnt, wie ihr zu sagen pflegt, bin aber abergläubisch; ich habe mich geschlagen und glaube an Vorahnungen, habe gespielt und spielen sehen, und glaube an — Fetische."

„Könntest Du ihn mit gutem Gewissen des Unrechtes zeihen?" bemerkte ich lachend. „Du, dem es schier unmöglich war am Baccarat teil zu nehmen, wenn Nolan dem Spiel zusah? . . . "

„Was wissen wir denn überhaupt über den sogenannten Zufall?" erwiederte Claude. „Damals jedoch überraschte mich nicht der Gedankengang, sondern das Wort. Unbekannte, halbverständliche Ausdrücke übten zu jener Zeit einen großen Zauber auf mich aus. Die bis dahin noch nie vernommenen Laute: „Fetisch" erfüllten mich nachgerade mit stillem Schaudern. Aus einigen Bemerkungen meines Vetters schlußfolgerte ich — soweit dies einem Kinde unmöglich ist, — die Bedeutung des Wortes und unterhielt mich damit, sowohl nach Tisch, wie auch später im Salon mehrmals jenen Ausdruck: „Fetisch" zu wiederholen. Ich saß wie gewöhnlich in dem, auch von Dir bevorzugten Sessel, dessen Lehne die in Holz geschnitzte Fabel des Fuchses und der Nachtigall zierte. Meister Fuchs beobachtete zusammengekauert und mit hochgehobener Schnauze Frau Nachtigall, die mit ihrem langen Schnabel in einem dünnhalsigen Gefäß herumpickte. In jenem Augenblick stimmte alles, in dem von vier großen Lampen erleuchteten Raume, zu der Physiognomie der darin weilenden Personen, zu deren Gesprächen, inmitten jener Möbel von reinstem Empirestil, die einst meinem Großvater, dem alten Notar und Voltairianer ge-

hört hatten. Mein Oheim glich dem an der Wand hängenden Bildnisse desselben auf ein Haar. „Es war ein Ehrenmann, aber ein Heide," hatte die Tante schon des öfteren vor mir geäußert; auch wieder eine Bemerkung, welche mich nachdenklich stimmte. Mein Oheim ward ihm in sehr jungen Jahren geboren, mein Vater hingegen, als er schon alterte. Ich sagte mir, daß er auch unseren Landsmann, den Marschall, gekannt haben mußte, und in meinem bereits schlaftrunkenen Kopfe mischten sich die eben vernommenen Sätze gar sonderbar mit allem, was ich über den Ahn wußte. Das hinderte mich jedoch nicht, in größter Spannung dem Geschenke entgegenzusehen, das der Oheim mir sicherlich geben würde. Als daher gegen 9 Uhr gemeldet wurde, daß mein Kindermädchen auf mich warte, da ließ ich hochklopfenden Herzens die Abschieds-Umarmungen der Versammelten über mich ergehen, bis ich schließlich auch Onkel Gaspard die Wange zum Kuß hinhielt; dieser zog ein in Seidenpapier gehülltes, kleines Buch aus der Tasche. „Du wirst dieses Bändchen erst daheim auswickeln, mein Kind, nicht wahr?" sagte er. Es war jenes wunderbare Schmetterlingswerk mit den farbigen Abbildungen, welches uns später zum Vorwand diente, während der Ferien viele jener zarten Tierchen zu quälen, nur um dieselben mit den gemalten Exemplaren vergleichen zu können. Meine Enttäuschung bei Empfang des Geschenkes

war eine große. Ach! ich hätte selbst den bescheidensten Beitrag zu dem Schatz in meiner Sparbüchse weitaus vorgezogen; jener Sparbüchse, welche gleich der Deinen die Gestalt eines grün bemalten Apfels hatte, den ich mindestens einmal täglich schüttelte, um mich an dem Klang der wenigen Groschen zu ergötzen. Die Verwirklichung des Traumes vom goldenen Säbel war bisher leider unwiderruflich in dieser Sparbüchse verschlossen. Wie freudig bewegte es mich daher, als mein Vetter mir sagte: „Komm — folge mir, auch ich will Dich beschenken." Ich gehorchte, und er suchte in seiner Börse nach zwei Münzen; nach einer weißen und einer gelben. „So, diese hier ist Dein," dabei zeigte er mir die silberne im Wert von 40„Sous"; „diese hingegen, — schau Dir sie genau an —," setzte er hinzu, mir das gelbe 10-Frankenstück, die heißersehnten 10 Franken zeigend, „diese Münze soll mein Fetisch werden. Ich muß heute Abend Glück im Spiel haben, hörst Du? .... Gieb das Geld dem ersten Bettler, welchem Du auf dem Heimweg begegnest. Unterlasse es ja nicht, Du würdest mir sonst Unglück bringen." Diese vor 20 Jahren für mich ganz unverständlichen Worte klingen mir heute noch in den Ohren. Ich nahm die beiden Münzen in die mit gestrickten Handschuhen bekleidete Hand, und versprach des Vetters Auftrag genau ausführen zu wollen. Lucian übergab mich Miette, unserem Dienstmädchen, welche

mit der braunen Kapuze auf dem Kopf, den Galoschen an den Füßen und der Laterne in der Hand, in der Einfahrt des Hauses meiner harrte.

„Wie charakteristisch dieser Zug für einen Spieler ist," unterbrach ich meinen Freund. „Er erinnert mich an Italien, wo man des Sonnabends die Lotterienummern von einem kleinen, eigens zu dem Zweck weißgekleideten Jungen ziehen läßt . . . ."

„Es hatte den ganzen Abend stark geschneit," fuhr Claude fort, ohne meines Ausrufes zu achten; „um nicht auszugleiten, waren wir genötigt, sehr langsam durch die öden Straßen zu schreiten. Miette führte mich an der linken Hand, mit den Fingern der Rechten aber hielt ich krampfhaft die beiden Geldstücke, von auffallend ungleicher Größe. Nahezu alle Geschäfte waren schon geschlossen, dafür die meisten Fenster hell erleuchtet. Wir mußten auf unserem Weg um die Ecke der Kathedrale biegen und gerade an Commolets Laden vorübergehen. Meine Begleiterin, von Dir die „Ameise" genannt, weil Du sie dem fleißigen Tierchen so auffallend ähnlich fandest, ging schweigsam neben mir her; ich schenkte somit diesem Winkel der alten Stadt, welcher in jener Stunde einen so ganz eigenartigen Anblick bot, ungeteilteste Aufmerksamkeit. Die feingeschwungenen Fensterbogen trennten sich rabenschwarz ab von der schneeigen Fläche, die sie deckte. Am Firmament flimmerten viel tausend Sterne, und das Haus Vater Com-

molets ragte kerzengerade, verschlossen und düster in die Höhe.

Plötzlich tauchte das Bild des von mir ersehnten Spielzeuges verlockender denn je auf, und ich überlegte, daß ich dasselbe erwerben könnte, wenn die kleine Münze, welche ich in der Hand hielt, mein wäre. Kaum hatten diese beiden Gedanken gleichzeitig Eingang gefunden in meinem Denkvermögen, so schmolzen sie auch schon in eins. Wenn das Goldstück mein wäre? Aber es gehört mir ja, wenn ich nur will. Wer kann mich denn hindern, jene und nicht diese Münze zu verschenken? Wer kann das sehen? Hätte mir denn der Vetter, falls ich aufrichtig mit ihm gesprochen, nicht die zehn Franken zur Verfügung gestellt? Er ist ja ein herzensguter Junge! .. So philosophierend schritten wir unter den Fenstern jenes Clubs vorbei, dessen Mitglied Lucian damals war. Ich hatte einst aus meiner Schwester Mund den Ausspruch gehört, man spiele dort ein „Höllenspiel". Nun fiel mir diese Äußerung unwillkürlich ein, gleichzeitig paarte sich ihr aber die Vision der Hölle, mit deren haarsträubenden Beschreibung uns, wie Du weißt, Abbé Martel ängstigte. „Wenn ich mir diese zehn Franken aneigne," schlußfolgerte ich mit einemmal, „so ist das Diebstahl. Diebstahl aber ist eine Todsünde." Ich fühlte mich bereits verdammt und unterließ es plötzlich, die größere Münze in meiner Hand zu betasten; ich drehte nur mehr die

kleine zwischen den Fingern hin und her. „Ich will die zehn Franken entschieden dem ersten Bettler geben, dem wir begegnen," dachte ich. „Und sollten wir keinem begegnen, was dann?" Wir hatten bisher den ganzen Weg entlang noch keinen einzigen gesehen. „Gut, wenn wir auf keinen stoßen, so werde ich es morgen dem Vetter sagen, und er wird mir die Münze schenken." So überlegte ich, war aber doch auch wieder von der Unrichtigkeit meiner Schlüsse vollkommen durchdrungen. Unser Weg führte an dem Thor der Kapuziner vorüber, das der gewöhnliche Sammelplatz vieler Bettler war; heute in der Weihnachtsnacht war anzunehmen, daß sich ihrer eine erkleckliche Anzahl eingefunden, um jene Gläubigen zu erwarten die zur Mette gingen. Ich war mit jenem Winkel der Stadt sehr vertraut, weil sich daselbst auch Mutter Girard aufzuhalten pflegte, jenes Weib das uns im Herbst Äpfel, Gerstenzucker im Winter und im Frühjahr hingegen Kirschen verkaufte, die mit einem Zwirnfaden an ein Holzstäbchen gebunden waren. In dem vorerwähnten Thorwinkel rechts saß immer ein Blinder von vergrämtem Aussehen, mit stieren, von dunkel geröteten Augenliedern halb beschatteten Augen. Siehst Du ihn nicht auch noch, steif und regungslos in der blauen Bluse dasitzen? Er führte einen schmutzigweißen Pudel an der verrosteten Kette, und streckte den Vorübergehenden bettelnd einen schwarzen, futterlosen Filzhut ent-

gegen. Nicht wahr? Schon wenige Schritte von der Kapelle entfernt, vernahm ich sein klägliches Flehen: „Erbarmt euch mein, ihr guten Leute ...“ Bei dem Klang dieser Stimme drängte sich mir wieder von neuem, diesmal mit geradezu zwingender Gewalt, — der Wunsch auf, mir die Münze anzueignen. Es war ein entscheidender Augenblick, ein so kurzer, daß keine andere Regung die erste zu verscheuchen Zeit fand, und ich mich nahezu mechanisch gezwungen fühlte, die Hand meiner Begleiterin fahren zu lassen und in den Hut des blinden Bettlers ...“

„Die Silbermünze zu werfen?“ ergänzte ich den Satz, als er plötzlich schwieg.

„Ja wohl, die Silbermünze,“ antwortete er seufzend. „Dann ging es vorbei an der Kapelle, den Gehweg des „Stierplatzes“ entlang, vorüber an dem Spital, endlich waren wir zu Hause. Meiner ersten Aufregung folgte eine eigentümliche Ruhe. Die Thatsache, daß ich den Fehler begangen, und zwar unwiderruflich begangen, befreite mich von dem beängstigenden Gefühl der Unentschiedenheit, des Zweifels, und ich fühlte mich wie durch einen Zauberschlag für Augenblicke erleichtert. Die Erinnerung an jene kurzen Minuten hat mich begreifen gelehrt, weshalb die Mehrzahl der Verbrecher unmittelbar nach verübter That, in einen Zustand vollständigsten Gleichmutes verfällt. Ein Zustand, der es ihnen möglich macht, dort wo sie

getötet, sogar zu schlafen. Sobald ich jedoch meiner Schwester gegenüberstand, meldete sich auch schon wieder heimlich mahnend die Stimme des Gewissens in mir und sprach: „Du hast gesündigt!" Ich hatte bisher noch niemals ein Geheimnis gehabt vor Blanche, keinen Gedanken um den sie nicht wußte. Das einzige Unrecht, welches ich, das altkluge Kind, je an ihr begangen war, daß ich im Vorjahr ohne Erlaubnis die schönsten Blumen unseres Gartens abgeschnitten hatte. Wird die Gute auch diesmal den begangenen, weit größeren Fehler in meinen Augen lesen? Sie oder mein Schwager der Arzt, dieser ernste Mann, dessen Wortkargheit mich oft so sehr bedrückt? Doch nein, beide schienen heute nichts zu bemerken. Möglicherweise war Blanche diesen Abend leidender, mein Schwager besorgter als sonst; oder sollte ich vielleicht bereits so große Fortschritte in der Verstellungskunst gemacht haben? Wie dem auch gewesen sein mag, sie begnügten sich jenen Abend damit, mich über Onkel und Tante zu befragen, blätterten in dem heimgebrachten Buche und schickten mich auf mein Zimmer. Während Miette die Kerze anzündete und das Feuer im Ofen schürte, beeilte ich mich das Geldstück in meinem Taschentuch zu verbergen. Dann steckte ich letzteres unter mein Kopfkissen, damit es nicht am Ende das brave Mädchen finde, wenn sie mir die Kleider auszog. Miette entkleidete mich wie jeden Abend,

ließ mich niederknien und betete mit mir den Abendsegen; sie selbst stellte dann meine Schuhe in die Kaminecke, um das Weihnachtsgeschenk zu bergen. Der Wind hatte sich erhoben. Er fegte mit jenem Brausen, dem wir beide, Du und ich so oft gemeinsam gelauscht, über den „Wehrplatz". Warum Miette, die doch sonst so schweigsam war, plötzlich mit einem Seufzer bemerkte: „Ach! Die Armen, die heute ohne Obdach sind! ...." Dabei zog sie die kupferne Wärmpfanne unter meiner Bettdecke hervor, und ich sah durch den mit Löchern versehenen Deckel die rötliche Glut leuchten. Die herabgelassenen Vorhänge, die weichen Polster, das weiße Leinenzeug, die hellflackernde Flamme im Kamin, alles in meinem Stübchen sprach gar deutlich von dem wohligen Behagen, mit welchem Blanche die Gute in jenen Tagen mein Leben umgab. Wie oft schon hatte ein, durch den Gebrauch jener vertrauten Gegenstände so zu sagen greifbar gemachtes Gefühl tiefster Geborgenheit, mein Herz mit stillem, dankbarem Behagen erfüllt. Heute hingegen beschwor meine Phantasie, während ich mich in die gewärmten Linnen hüllte, unwillkürlich das Bild des blinden Bettlers herauf, der vom Sturmwind gepeitscht, frierend unter dem Kirchenthor stand: „Erbarmt Euch mein, Ihr guten Leute ..." flehte er laut. Ich aber schauerte plötzlich zusammen und dachte: „Du hast den armen Mann bestohlen ... bestohlen, bestohlen ..." Immer

wieder murmelte ich die wenigen Silben vor mich hin. Miette hatte das Licht verlöscht und das Zimmer verlassen, das von den im Ofen verglimmenden Holzscheiten magisch erhellt ward. Ich entfaltete mein Taschentuch und nahm die darin verborgene Goldmünze in die Hand, um jenes beschämende Gefühl zu verscheuchen, das mir, trotzdem niemand mich sehen konnte, eben erst das Blut in die Wangen getrieben hatte. Ja, das war die Münze, ich hielt sie fest zwischen den Fingern, sie schien mir die Verkörperung des heißersehnten Spielzeuges. Freilich keine vollständige, da ich meiner Schwester dann doch mitteilen mußte, woher ich die zehn Franken genommen. Konnte ich ihr erzählen, der Oheim habe sie mir gegeben? Unmöglich. Blanche würde mit ihm darüber sprechen, der Onkel meine Angabe Lügen strafen, und ich wäre entlarvt. Oder sollte ich vielleicht einige Wochen zuwarten und dann behaupten, die zehn Franken seien Ersparnisse von mir? An den Fingern der freigebliebenen Hand berechnete ich, daß über sechs Monate nötig wären, um dieser Fabel den Anschein der Wahrscheinlichkeit zu geben; bis dahin wäre aber möglicherweise auch der Säbel bereits verkauft. Plötzlich glaubte ich ein weit sichereres, nahezu unfehlbares Mittel gefunden zu haben. Ich konnte ja ganz einfach, wenn ich mit Miette spazieren ging, die zehn Franken in die Hand nehmen, mich dann auf dem Weg rasch

bücken und das Goldstück scheinbar finden. Da ich gewöhnt war, stets genau und scharf zu beobachten und schon oft unbedeutende Gegenstände gefunden hatte, so wäre die Goldmünze eben nur ein Fund mehr .... Ja, ja, das war ein ganz vernünftiger Plan, den ich auszuführen endgültig beschloß; dann drehte ich mich auf die rechte Seite um und wollte schlafen. Es gelang mir nicht. Ich vergegenwärtigte mir plötzlich, daß ich der Schwester gegenüberstehe. Das Blut, — ich fühlte es im vorhinein, — würde mir in die Wangen schießen und eine Stimme laut und vernehmlich rufen .... was? Dieb. — Ja, Dieb. Denn wer sich etwas aneignet, das ihm nicht gehört, ist ein Dieb; ich aber hatte diese Goldmünze behalten, die nicht mein war. Sie war für den ersten Bettler bestimmt, dem ich auf dem Steinweg begegnen sollte, und das war jener Blinde bei der Kapuzinerkapelle gewesen. Da war mir's als ob ich im Geiste vernähme, wie auch er mir in dem eigentümlichen, langgezogenen Tonfall zurief: „Dieb .... Dieb ....“ Ja, ich war unleugbar ein Dieb. Dieser Gedanke schnürte mein Herz in schier unerträglicher Weise zusammen. Ein Dieb erschien mir als der Ausbund aller Schlechtigkeit! Ein Dieb, wie jene beiden Männer gewesen, denen wir eines Sommerabends begegnet waren, und die in Lumpen gehüllt, mit Staub und Schmutz bedeckten Gesichtern, scheuen Blickes, mit Ketten

an den Händen zwischen zwei Gendarmen einherschritten!"

„Gleichviel," sagte Claude, „diese lebhafte Darstellung der Schande bedrückte, vernichtete mich dermaßen, daß mich mit einem Male tiefster Abscheu vor der geplanten That erfaßte und ich deutlich empfand, der Säbel könne und würde mir unter solchen Umständen überhaupt keine Freude mehr bereiten. Ich stellte mir vor, ich habe denselben um den Leib geschnallt, und daß Du oder ein anderer mich darob beglückwünschte .... Mit welcher Stirne vermöchte ich das zu ertragen? Rasch zog ich den Arm unter der Bettdecke hervor und legte die gestohlene Münze auf das Nachtkästchen; das Goldstück brannte mir jetzt völlig in der Hand. — „Nein," sagte ich zu mir selber, „nein, ich werde sie nicht behalten. Ich will sie morgen wegwerfen oder einem Bettler geben." Nachdem ich diesen Entschluß gefaßt, schlug ich ein Kreuz und betete ein Ave, um mich in meinem Vorsatz zu bestärken. Ich versteckte im Dunkeln die verwünschte Münze in der Ecke des Nachtkästchens, und versuchte abermals zu schlafen. All diese Zweifel und Bedenken hatten mich jedoch in einen nahezu fieberhaften Zustand versetzt, ich war in hochgradigster Aufregung, Gedanken aller Art jagten in wilder Hast durch meinen Kopf. Die bei dem Oheime vor mir betonten Ansichten fingen an, heftig in mir zu gähren. Das Vorahnungen

und geheime Einflüsse behandelnde Gespräch tauchte wieder in meiner Phantasie auf; gleichzeitig aber auch das Bild Vetter Lucians. „Sieh dir diese hier gut an," hatte er gesagt, „diese Münze soll mein Fetisch werden."

„Auch der geheimnisvolle Eindruck, den dieses Wort auf mich gemacht, ward frisch belebt und zwang mich zum Nachdenken. Da ich dem Blinden das Goldstück vorenthalten, so hatte ich nicht allein einen Diebstahl begangen, sondern ich war auch dem Versprechen untreu geworden, das ich Vetter Lucian gegeben. Möglicherweise hatte ich dadurch sogar „Unglück auf ihn heraufbeschworen". Dies war eine Formel, welche an jenem denkwürdigen Abend des öftern gebraucht worden war. Dann wieder sah ich im Geist, mit geradezu hellsehender Deutlichkeit meinen Vetter, wie er das Haus verließ und denselben Weg einschlug, den auch wir gegangen. Er schleppte ein wenig das linke Bein nach. Der Otterkragen seines Überrockes war hinaufgestülpt, in der Rechten hielt er den Stockdegen, einen geraden Stab, dem man nur einen kurzen Stoß nach vorwärts zu geben brauchte, um eine 5 Zoll lange, scharfe Stahlspitze hervorspringen zu machen. Ich hörte Lucian sein damaliges Lieblingsliedchen trällern:

„Ich bin der Major ...."

Dann bog er um die Ecke der Kathedrale und trat in den „Cercle" ein ... Dort angelangt, ver-

wirrten sich meine Vorstellungen. Ich hatte ja außer jener Abbildung auf dem Einband eines unserer Bücher, noch niemals ein Spiellokal gesehen."

„Das Bild, dessen Du erwähnst, befand sich auf der Vorderseite Vater Duchiers zweiter Auflage, nicht wahr?"

„Ganz richtig. Erinnerst Du Dich noch, wie entsetzlich jener Holzschnitt war? Auf einem Tisch lag ein Wust von Banknoten und Goldstücken aufgehäuft, welche verschiedene heftig gestikulierende Personen untereinander teilten, während in der entgegengesetzten Ecke des Zimmers ein junger Mann, die Mündung einer Pistole an seine Schläfe setzte. Ich kämpfte in jenem Augenblick vergeblich wider diese Vision an. Es geht Kindern, wie später den Verliebten; in beiden verdichtet sich schon die Möglichkeit eines Ereignisses zur feststehenden Thatsache. Ich wälzte mich in so peinigendem Angstgefühl auf meinem Lager hin und her, daß ich plötzlich aufsprang, Licht machte uud auf die Uhr sah. Es war erst eine Stunde vergangen, seit ich zu Bette lag. Ich sann nach. „Nein, das darf nun einmal nicht geschehen," rief ich dann so laut, daß der Schall der eigenen Stimme mich erschreckte. Was, — das? Ich hätte diese Frage eigentlich nicht zu beantworten vermocht, fühlte mich jedoch durch die Furcht vor einem entsetzlichen Unglück geradezu wahnsinnig gequält.... „Das ist gewiß eine Vorahnung," dachte ich und

rief mir den Tod des Marschalls, dessen Heldenprofil ich so oft bewundert hatte, ins Gedächtnis zurück. Die Erinnerung an unleugbar Feststehendes gab meiner instinktiven Furcht sofort den Anschein eines wirklichen Ereignisses. Ich fühlte mich erschüttert, als ob das heimlich und in unklaren Umrissen Gefürchtete bereits geschehen wäre. „Aber was thun? Was thun?" fragte ich mich immer wieder in heller Verzweiflung. Dann besah ich bei dem Schein des Lichtes zum erstenmal deutlich das Goldstück. Die Prägung zeigte das Bild der Republik des Jahres 1848, und die Münze war an einer Seite mit einem Kreuz gezeichnet, das der Spieler zweifellos mit der Spitze eines Federmessers eingeritzt hatte. Dieses kabbalistische Zeichen machte auf mich lebhaft Erregten, einen so überwältigend abergläubischen Eindruck, daß derselbe sogar heute noch in mir nachzittert. Dieser beschwor wahrscheinlich auch die Vorstellung von der Kapelle herauf. Ich sah im Geiste den Pudel wieder mit der Kette, die geröteten Augenlider des Blinden, den Hut in einer Hand. Da faßte ich urplötzlich einen unwiderstehlichen Entschluß. Was ich versprochen, mußte gesühnt werden, und zwar noch in dieser Nacht. Es mußte geschehen. Ich wollte zur Kapelle zurückkehren, das Goldstück in den Hut des Blinden gleiten lassen . . . Ein tolles Vorhaben, aber doch immerhin ein ausführbares. Es wäre mir nicht im entferntesten ein-

gefallen, meine Pflegerin mit dieser Mission zu betrauen. Ich hätte selbst den Tod einer Erläuterung der ganzen Angelegenheit vorgezogen .... Schwager und Schwester waren zu Bett gegangen, unsere Dienstleute erwarteten die Zeit der Mette in der Küche. Letztere befand sich im Erdgeschoß, und zwar an der Vorderseite des Hauses. An dem entgegengesetzten Ende des Korridors, dem Eingang gegenüber, lag die bloß mit einem Riegel verschlossene Gartenthür. Den Garten selbst verband ein niedriges Gitter mit der Straße, der Schlüssel zu demselben hing in dem Schuppen. Es war mir infolge dieser Verhältnisse ein leichtes, ungesehen hinaus zu schlüpfen, nur durfte ich mich durch keinerlei Geräusch verraten. Eine Viertelstunde genügte, um den geplanten Weg zurückzulegen. „Und wenn man mich ertappt? Gut, dann sage ich, daß ich in die Mette gehen wollte." Einen großen Verdruß giebt es natürlich jedenfalls. Von dem Kindern und Tieren innewohnenden Gerechtigkeitsgefühl beherrscht, machte ich mich jedoch ohne sonderliches Widerstreben mit dem Gedanken vertraut, die für das begangene Unrecht wohlverdiente Strafe abzubüßen. Schon die bloße Aussicht, meinen Fehler gut machen zu können genügte, um mich von der gebieterischen Notwendigkeit des Versuches zu überzeugen. Die durchlebte Aufregung war zu groß gewesen, die Befreiung von derselben zu verlockend. So sprang ich denn rasch vom Bett

herab, nahm meine Kleider, welche Miette sorgfältig auf dem Stuhl geordnet hatte, eines nach dem anderen zur Hand und zog selbst die Schuhe an, auf die Gefahr hin, daß das Jesuskindlein in meiner Abwesenheit erscheinen, und mir daher kein Weihnachtsgeschenk bescheren werde; dann schlich ich hochklopfenden Herzens, beim leisesten Knistern zusammenschreckend, die Treppe hinab und öffnete die Gartenthür. Das Knarren in den Angeln brachte mich schier einer Ohnmacht nahe ... Eine Sekunde später stand ich auf der Straße, zum ersten Male allein, noch dazu gegen 11 Uhr nachts! ... Du erinnerst Dich wohl noch meiner damaligen Furchtsamkeit, welche ein Symptom der mir und meiner Schwester angeborenen krankhaften Erregbarkeit war. Ich hatte alle Beängstigungen, mit denen man Kinder zu schrecken pflegt, durchgekostet. Ich glaubte an Geister und Gespenster. Ich fürchtete mich vor dem schwarzen Mann, der unter dem Bett versteckt, mich plötzlich an den Füßen ziehen sollte, vor dem Lebendigbegrabenwerden, hatte Angst vor Teufel und Hölle, vor Dieben und Feen, Furcht vor allem! In jener Nacht aber, als ich durch die beschneiten, menschenleeren Straßen dahinschritt, machte mich der fest ins Auge gefaßte Zweck meines Unterfangens unempfindlich gegen alle Gedanken und Gefühle, welche mich sonst zu erfüllen pflegten. Ich lief, den Hut tief in die Stirne gezogen, so schnell ich konnte über den Eisteppich

der spiegelglatt gefrorenen Straße, hielt krampfhaft die verwünschte Münze in der Hand und war nur von dem heißen Wunsch beseelt, so rasch als möglich mein Ziel zu erreichen. Ach! ich werde wohl Zeit meines Lebens der Verzweiflung gedenken müssen welche mich ergriff, als ich um die Ecke der Kathedrale bog. Ich gleite nämlich aus, strauchle, falle zu Boden und verliere dabei die Münze aus der Hand! Umsonst grabe ich mit den Nägeln in dem Schnee, suche schluchzend vergebens nach allen Seiten hin. Vom Thurm schlägt dumpf die elfte Stunde. Ich muß mit leeren Händen heimkehren, das Herz von bittersten Gewissensbissen zerfleischt. Ein letztes Ungemach blieb mir erspart, denn es gelang mir, mein Zimmer unentdeckt zu erreichen ..."

„Und was geschah weiter?" fragte ich, als er schwieg.

„Du weißt es bereits," antwortete er; „Lucian, der just in jener Nacht beim Baccarat eine für ihn beträchtliche Summe einbüßte, verlor den Kopf und spielte falsch. Er that es auf sehr ungeschickte Weise, wurde dabei ertappt und — verurteilt .... Ich kann Dir nichts mehr erzählen. Ich weiß ja im vorhinein, daß Du mir sagen wirst, es handle sich dabei bloß um ein zufälliges Zusammentreffen, und daß mein Vetter gewiß schon früher unehrlich gewesen, weil eben Leidenschaft im Spiel zum Verderben drängt u. s. f. Weshalb ist es mir jedoch bis heute nicht möglich, die gleichen Gewissensbisse

zu meistern, welche mich damals, unmittelbar nach jener einzigen unehrenhaften Handlung meiner Kinderjahre gefoltert, einer Handlung, welche mich für den Rest meines Lebens zum ehrenfesten Mann machte. Warum blieb seither der Weihnachtsabend, jenes für alle andere Menschen so frische, fröhliche Fest, für mich der verstimmendste, traurigste aller Gedenktage?"

„Du willst wahrscheinlich auch heute nichts mehr von dem geplanten, gemeinsamen Festschmaus wissen?" fragte ich nach kurzem Schweigen.

„Und Du?" gab er die Frage zurück.

„Deine Erzählung hat auch meine Stimmung getrübt," erwiderte ich.

„Gieb mir eine Tasse Thee und laß uns wieder einmal von der Auvergne plaudern, von unseren Streifzügen in den Bergen, vielleicht gelingt es uns auf diese Weise, jene eben besprochene traurige Erinnerung zu verscheuchen."

Claude aber war wirklich ganz besonders verstimmt. Es gelang nicht einmal den unsere Kindheit betreffenden Gesprächen, welche doch sonst das Vorrecht genossen ihn in trüben Stunden zu erheitern, heute seine düstern Gedanken zu bannen, seine umwölkte Stirne zu glätten. Sonderbarerweise scheint der Aberglaube sogar ansteckend zu wirken, denn es will selbst mir nicht gelingen vollkommen überzeugt zu sein, daß er eben gar keinen Anteil habe an dem Unglück Lucians!

Marcell.

Marcell.

Es hat doch ein ganz eigentümliches, man könnte fast behaupten unerklärliches Bewandtnis um Herzenserinnerungen an gewisse Freundschaften unserer Kinderjahre; dieselben haben oft nur Wochen gedauert, tragen aber dennoch den Sieg davon über Zeit und Raum, über spätere, tiefere Leidenschaften, ja sie trotzen sogar dem Umstande daß wir jene, die in längst entschwundenen Tagen unseren Herzen nahe gestanden, oft ganz verändert wiederfinden, der Erinnerung völlig unähnlich, welche wir ihnen bewahrten.

Jawohl, die Menschen sind ganz andere geworden, die Liebe aber die sie uns eingeflößt, ist dieselbe geblieben, sie hat sich einer geheimen Falte unseres Innersten so unauslöschlich fest eingeprägt, daß wir die Freunde noch immer lieben in Ansehung dessen, was sie gewesen und nicht mehr

sind, wie auch dessen, was wir selbst gewesen und gleichfalls — nicht mehr sind. Ich möchte den Vergleich wagen mit jenen Soldaten, die zu Krüppeln geschossen wurden; sie fühlen bekanntlich oft Schmerzen in den Gliedmaßen, die längst amputiert worden.

Vielleicht ist auch die Kindheit mit ihrer harmlosen Unbefangenheit, mit ihrer von Sinnlichkeit unbeeinflußten, leidenschaftlosen Wärme in Empfindungsfragen, mit der jugendfrischen Begeisterung, der rührenden Unwissenheit betreffs aller vorkommenden Dinge, für die Freundschaft das, was die Zeit der ersten Mannbarkeit für die Liebe ist. Man hat in späteren Lebensläufen Freunde, von denen man schon bestimmter weiß weshalb man sie liebt, Geliebte, an denen man mit dem nahezu tragischen Ernst reiferer Jahre hängt. Das kommt — so dünkt mir — daher, weil die Zeit solcher Freundschaften und Liebschaften bereits eine Vergangenheit hat, und zwar eine solche, die uns zwingt zu vergleichen, oftmals sogar zu beklagen, selbst im Glück. Die ihrer ursprünglichen Elastizität beraubte Seele wandelt die neuen Bahnen nicht mehr mit jenem Schwung, der an kein Ende der herrlichen Wege glaubt. Sie ist ja bereits viele solcher Gefühlspfade gewandelt. Sie schienen so lang, waren so kurz, versprachen helle Freude, führten zu düsterem Schmerz! Und das Sehnen und Verlangen nimmt trotzdem nicht ab, man

fängt immer wieder an. In der ersten Jugend, da fing man eben einfach — an. In diesen beiden Worten liegt der scheinbar so kleine, in Wahrheit so riesengroße Unterschied.

Ich bin mir vollständig bewußt, daß diese Betrachtungen keinen Anspruch erheben können auf Orginalität, allein was ist denn überhaupt Originelles daran, Sohn, Bruder, Geliebter oder Vater zu sein, zu altern und es zu fühlen, mit einem Wort Mensch zu sein in allem, was in unverrückbarer Natürlichkeit, Trauer und Zärtlichkeit unser Menschentum ausmacht? Und dennoch drängt es mich diesen Gedanken Ausdruck zu geben, weil ich eben von einem gar lange her geplanten Ausflug in eine alte Stadt der Ile-de-France zurückgekehrt bin. Ich habe im Jahre 1855 bloß sechs Wochen dort verbracht ....

Besagte einsame Stadt liegt am Saum eines großen Waldes. Ein Bach und zwei Kanäle durchschneiden sie. Ihr Name thut nichts zur Sache. So unbekannt diese Zeilen auch immerhin bleiben mögen, sie könnten doch vielleicht Gleichgültigen in die Hände fallen, und es thäte mir weh, mit denselben nur bloß Neugierde erweckt zu haben. Ich selbst habe jener halbverfallenen Stadt und den dort verlebten Ferientagen eine köstliche Erinnerung bewahrt; eine Erinnerung an stilles, durchsichtiges, über grüne üppige Wiesenflächen dahinrieselndes Gewässer. Der Name des Ortes,

deſſen Silben niederzuſchreiben mir widerſteht, hat bei mir, wenn ich ihm in Zeitungen, Reiſehandbüchern oder nur ganz zufällig begegnete, die Viſion heraufbeſchworen von alten Häuſern mit braunen Dächern, die über den Kanal oder über den Bach hängen; von altväteriſchen, blumengeſchmückten hölzernen Balkonen. Ich ſah in ſolchen Augenblicken auch das ſchwarze Mühlrad wieder, das ſich nahezu geſpenſtig, ſtetig und lautlos herumſchwang, und deſſen Schaufeln bei jeder Bewegung eine Flut glitzernder Waſſertropfen niederſtäupten. Der brüchige Schloßturm, der verfallene mit Gärten bepflanzte Stadtwall, der Kirchturm mit ſeiner unausgebauten Spitze, — ach wie oft hat mein Geiſt ſich ſeither ſowohl mit dieſen Einzelheiten beſchäftigt, als auch mit der Landſchaft im allgemeinen und insbeſondere mit dem ſommerlich leuchtenden Charakter derſelben. Das Ganze iſt eben ein ſtarker, voller Jugendeindruck geweſen. Wie viele Gegenden habe ich ſeither durchzogen, wie ſo manchen Sommer flüchtete ich von Paris in die Berge, in die entlegenſten Winkel Englands oder Italiens. Umſonſt. Unvergeßlich blieben mir zeitlebens doch nur jene ſechs Wochen, welche ich in der alten franzöſiſchen Stadt, dort an dem Kanal, dem Bache, dem Walde verbracht habe; jene erſten Freiheitswochen eines Kindes, das bis dahin nur die engen Stuben der Rue Saint-Honoré gekannt. Dieſe ſonnige Zeit ward überdies noch

durch eine jener Jugendfreundschaften verklärt, deren Erinnerung niemals erlischt. Deshalb nun machte ich mich vor kurzem nach der halbverschollenen Stadt auf; ich wollte die einst vielbewunderte Landschaft wiedersehen, und desgleichen den Freund den ich zurückgelassen, falls er lebte, aufsuchen, — wohl auch meine eigene Jugend!

Der erwähnte Herzensbund war bloß ein flüchtiger gewesen; er ward durch ein Seelendrama ebenso rasch geknüpft als zerrissen. Die intimsten Einzelheiten desselben sind mir übrigens heute noch so klar und deutlich gegenwärtig, daß es mir zu weit größerem Bedürfnis geworden, das kleine Drama zu skizzieren, als philosophischen Betrachtungen Luft zu machen über das Erinnerungsvermögen des Herzens, dessen Freuden und dessen Enttäuschungen. Hat man einmal das 30. Lebensjahr überschritten, so muß man eben trachten, die lebendigen Erinnerungen möglichst festzuhalten, damit sich dieselben nicht ganz verflüchtigen; in diesem Augenblick nun ist jene an Marcell, — dies der Name meines jungen Freundes aus dem Jahre 1855, — greifbar lebendig in mir. Ich sehe mich im Geiste als kleinen Buben wieder, der an der Seite des Vetters dem Hause zuschreitet, in welchem ich meinem ersten, wahren Jugendfreund begegnen sollte. Die Eltern hatten mich nämlich in jener fernen Zeit während der Ferien zu einem unverheirateten Vetter geschickt, der bei der Marine ge-

dient und dann eine namhafte Erbschaft gemacht hatte, die es ihm ermöglichte, seine älteren Tage in beschaulicher Ruhe zu verbringen. Wenn ich mir nun bestimmte Äußerungen meiner Eltern ins Gedächtnis zurückrufe, so wird in mir die Vermutung rege, daß der von ihnen gefaßte Entschluß, mich zu besagtem Verwandten zu schicken, mit dieser Erbschaft gewissermaßen im Zusammenhang gestanden habe. Ebenso überzeugt bin ich, daß jener alte Marineoffizier mit dem klugen, überlegenen Blick aus den grauen Augen, die geheimen Absichten meiner Eltern erraten hat. Ich will hoffen er hat sie ihnen verziehen, so wie ich es ihm nicht verüble, daß er seine 800,000 Franken testamentarisch einem Marinehospital vermachte. Ich könnte heute allerdings im Besitz des Geldes sein, aber wozu nützte es mir? Er hätte mich in diesem Falle kaum in sein, am Meeresstrand gelegenes Haus geladen, und ich wäre Marcell niemals begegnet. Ein Bündel Wertpapiere aber wiegt meines Erachtens die Erinnerung an ein begeistertes Herzensverhältnis nicht auf.

Mich erfaßte gleich an jenem ersten Nachmittag, da mein Vetter mich in das Haus Frau Amaliens führte, jugendlich lodernde Begeisterung. Amalie hieß nämlich die Großmutter meines neuen Kameraden. Während wir, — Vetter Heinrich und ich, — die schattige, langgedehnte Allee dahinschritten, erzählte ersterer mir die Geschichte Mar-

cells und seiner Großmutter. Der arme Kleine war eine Waise und sie seine einzige Verwandte. Was Heinrich jedoch zu sagen unterließ war, daß er selbst sich seinerzeit um Frau Amalie beworben. Dieser Umstand erklärt die romantische Ergebenheit, welche er gegen die respektable Dame bewahrt hatte, die seine Jugendliebe gewesen. Man ist jenen, die man in jungen Jahren verehrte, so unendlich dankbar, wenn sie durch tadellosen Lebenswandel das Ideal unbefleckt erhalten, dessen Verkörperung sie einst für uns gewesen. Ist es denn nicht zu schmerzlich, zu beschämend, wenn jene die man mit 25 Jahren zur Lebensgefährtin ersehnte, sich später selbst erniedrigt?

Vetter Heinrich verschwieg mir gleichfalls, daß Frau Amalie und deren Gatte, — letzterer war erst wenige Jahre tot, — sich mit ihrem Sohne einer Heirat wegen für immer zerkriegt hatten. Der junge Mann führte nämlich wider den Willen der Eltern ein Mädchen heim, dem er in Paris begegnet war; sie wurde Marcells Mutter. Die jenes Familiendrama überlebenden Personen waren nun der Enkel und die Großmutter. Die Strenge der einsamen, über jenes Ehebündnis tiefempörten Witwe ward schließlich nur durch den Gedanken gebrochen, daß das Kind in dessen Adern auch ein Tropfen ihres Blutes floß, unter Fremden aufwachsen sollte. Allerdings war dieses Blut mit jenem der anderen gemischt, mit jenem des Weibes,

„Wir werden von meiner Jagdbeute leben," sagte ich zu Marcell.

„Ach! wie herrlich das sein wird!" erwiderte er. „Wann endlich wird diese Zeit kommen? Ich leide hier entsetzlich viel."

Das überzarte Kind erduldete in diesem Hause, in der Obhut der Großmutter, offenbar die empfindlichsten Qualen; Qualen, deren man die erste Jugend in der Regel nicht für fähig hält. Meine Ansicht geht jedoch dahin, daß gerade die Jugend denselben zugänglicher ist als jedes spätere Alter, wenn sich nämlich die jener Lebensepoche eigentümliche, schrankenlose Macht der Phantasie lediglich auf Leiden konzentriert.

Wir verbrachten ungezählte Stunden unter einer Trauerweide lagernd, oder auf den steinernen Stufen sitzend, welche hinab zum Kanal führten, betrachteten den Lauf der trägen Wasser, während Marcell mir von seinen Schmerzen erzählte und ich ihm zuhörte. All seine Trauer entsprang der leidenschaftlichen Liebe, welche er seiner Mutter bewahrte, die vierzehn Monate vor dem Vater starb, als er selbst kaum neun Jahre zählte. Er beschrieb mir das Krankenzimmer der Verewigten, — dieselbe war einem Brustleiden erlegen, — und wie lange er oft mäuschenstill gesessen, um den Schlummer der Leidenden nicht zu stören. Er schilderte, wie die Mutter bleich, an das Bett gefesselt fortwährend hustete. Dann gedachte er der Thränen des Vaters

und wie er, Marcell, einst das Gespräch zweier Dienstboten belauschte, die darüber sprachen, daß der Arzt der Kranken kaum mehr acht Tage Lebensfrist gegeben. Die Stirne an die Fensterscheibe gepreßt und ins Leere starrend beschrieb er mir eine Straße, in der es gewöhnlich lebhaft und lärmend zuging; er aber sah dieselbe im Geiste nur mehr mit Stroh bedeckt, damit die vorbeirollenden Wagen die Ruhe der Unglücklichen nicht störten. Mit welch tiefer Ergriffenheit er dann von dem Todeskampf der geliebten Mutter erzählte, und von allen Einzelheiten des Begräbnisses! Ich habe seither hunderte solcher Berichte gelesen, keiner aber vermochte mich so zu ergreifen, wie der meines kleinen Freundes, der traumverloren mit den blauen Augen vor sich hinblickend, rührend einfach und daher doppelt erschütternd von seinen Erinnerungen sprach. Auch von den düsteren Mittagsmahlen erzählte er, die er mit dem Vater allein eingenommen, wie der letztere dann oft in Thränen ausbrach, wenn er ihn, Marcell betrachtete; wie oft er nachts zu ihm kam, sich über sein Bettchen beugte, und einen Kuß auf seine Stirne drückte, leise die Worte murmelnd: „Ach! mein armer, armer Marcell!"

„Jawohl, armer Marcell!" seufzte das frühreife Kind. „Du weißt nicht, wie ich gezittert habe, als auch mein Vater starb und Großmutter mich abholen kam. Ich hatte ja aus Mamas Mund so oft gehört, daß sie mich niemals lieben

würde. Sie verachtet mich zu sehr! hatte sie hinzugefügt. Warum das? Wenn Du Mama nur gesehen hättest, wie schön sie selbst noch in der Krankheit war, mit den langen, langen blonden Zöpfen, den tiefblauen Augen! Auch Du hättest wohl nimmer begriffen, daß man sie hassen könne. Und doch haßt Großmutter sie jetzt noch und mich auch, nur weil ich ihr gleich sehe .... Siehst Du, das habe ich sofort am ersten Tag empfunden, als sie auf die Photographien meiner armen Mutter zeigend, dem Diener befahl, dieselben zu entfernen... Deshalb werde ich ihr niemals von Herzen dankbar sein können, deshalb bin ich es bisher nicht gewesen. Ich weiß, daß sie gut für mich sorgt, sehr gut sogar, wenn wir aber allein sind und sie mich anschaut, weißt Du, da fühle ich mit einem Male, daß ich sie an Mama erinnere, und ich friere. Ach! wie sehr ich friere!...

„Ich möchte dann fliehen, möchte nach Paris eilen, und den Friedhof aufsuchen, wo sie ruht... Mein Vater liegt nicht an ihrer Seite, ihn hat man hierher gebracht. Die Großmutter wollte es so haben, er aber erscheint ihr nachts und macht ihr Vorwürfe darüber, denn sie kann nicht Ruhe finden ... Sie kommt in mein Zimmer und glaubt ich schlafe. Ich aber fürchte mich so sehr, daß ich die Augen schließe; doch weiß ich, daß ihr Blick auf mir ruht, ich glaube, sie müsse das Klopfen meines Herzens vernehmen, so heftig pocht

es! ... Ach! wenn Du das mit prächtigen Blumen bepflanzte Grab meiner Mama sehen könntest, die wunderbaren Rosen! Vater und ich pflegten es zweimal die Woche zu besuchen. Es liegt auf dem Père-Lachaise. Kennst Du ihn? O, wie sehne ich mich dahin zurück! ..."

Ich muß mir die Verläßlichkeit meines Gedächtnisses sehr gegenwärtig halten, um sicher zu sein, daß Marcell wirklich so sprach, so fühlte. Ich muß an alle Erfahrungen appellieren, die ich in Bezug auf den abergläubischen Sinn gemacht habe, welcher der Jugend eigen ist, um zu begreifen, daß ähnliche immer wiederkehrende Gespräche schließlich zu dem Plane drängten, den wir zu Ende meines Aufenthaltes ausheckten. Marcell und ich nämlich.

Das Namensfest Frau Amaliens nahte. Wenige Tage vor demselben vertraute mir mein kleiner Freund an, er habe viel und inbrünstig zu Gott um Hilfe gefleht und endlich einen Vorsatz gefaßt. Hier muß ich bemerken, daß wir beide kurz vorher zur ersten Kommunion gegangen waren und unsere religiöse Überzeugung eine so innige war, daß selbst unsere Zukunftspläne immer zwischen einer Jagd in Amerika und dem Eintritt in ein Kloster hin- und herschwankten.

Die eben betonte Eingebung von „Oben" hätte nichtsdestoweniger einem Knabenstreich geglichen, — es handelte sich dabei nämlich um die Flucht

aus dem Hause der Großmutter, — wenn der Zweck derselben ein anderer gewesen wäre. Wir wollten nach Paris gehen, den Friedhof besuchen und am Morgen des Namensfestes wieder zurück sein.

„Ich will," setzte Marcell hinzu, „meiner Großmutter ein Rosenbouquet mitbringen, das ich auf dem Grabe Mamas gepflückt. Ich werde sagen, sie sendet es und bittet, Großmutter möchte mir ihre Bilder wiedergeben und mich — lieben."

„Und ich werde Dich begleiten," sagte ich rasch entschlossen, ohne diesen romantischen Plan, der mich geradezu begeisterte, auf seine weitere Wirkung zu prüfen.

Nun ging es an ein gemeinsames Erwägen der praktischen Mittel zur Flucht nach Paris. Es waren zwanzig Meilen zurückzulegen. Den Fahrdienst besorgte zu jener Zeit ein gelbangestrichener, mit vier Pferden bespannter Postwagen. Derselbe fuhr jeden Morgen an uns vorüber; außen saßen Bauern in blauen Kitteln, im Innern ehrsame Bürger. Der Gedanke dieses Vehikel zu benutzen, war von vornherein ausgeschlossen, weil einerseits der Kutscher unsere Verwandten kannte, und andererseits weil wir beide zusammengenommen kaum über eine Summe von vier Franken verfügten. Wir waren zu unverdorbene, brave Kinder, um auch nur eine Sekunde lang daran zu denken, uns das Geld auf unerlaubte Weise zu beschaffen. Nach

reiflicher Erwägung machte ich endlich Marcell einen Vorschlag, der uns unanfechtbar schien.

„Wir sind imstande, eine Meile in der Stunde zurückzulegen, nicht wahr? Wir haben doch letzthin den Versuch gemacht. Mithin brauchen wir zwanzig Stunden für zwanzig Meilen. Wenn wir daher nachts von hier ausgehen, so treffen wir den nächsten Nachmittag in Paris ein. Du pflückest Dein Bouquet, und wir schlafen dann in meinem Elternhaus. Dasselbe ist im Augenblick nur von der alten, getreuen Augustine bewacht, die uns gewiß nicht die Thür weist: Nach zwei Stunden machen wir uns wohl ausgeruht, wieder auf den Weg, und sind am Morgen des Namensfestes Deiner Großmutter hier zurück . . ."

Ich habe wohl niemals wieder im Leben eine Aufregung durchlebt, welche jener glich, die meinen jugendlichen Mut beflügelte, als ich in der lauen, friedlichen Septembernacht aus dem Bette kroch, dann aus dem Hause und dem Park des Vetters schlich, um mit meinem Bundesgenossen zusammen zu treffen. Ich fand ihn auf einem Grenzstein sitzend, den wir zu dem Stelldichein auserkoren. Wir reichten einander stumm die Hände und schritten fürbaß. Der Mond beleuchtete die Landschaft mit jenem milden Licht, das die Umrisse der dunklen Körper nur schwach betont. Sowohl mein Gefährte als ich wären unter anderen Umständen wenig erbaut gewesen, allein durch den dichten

Wald zu wandern, den ein leiser aber stetiger Wind mit geheimnisvollem Rauschen erfüllte. Die verspäteten Fuhrwerke hätten uns erschreckt, die Fußgänger denen wir begegneten, hätten wir für Räuber gehalten die uns berauben wollen. Wir gehörten ja beide selbst am hellen Tag nicht zu jenen Tapfern, die furchtlos einem großen Hund nahen. Heute aber behielten wir nur unser Ziel im Auge und marschierten in den ersten Stunden so programmmäßig, daß ich im Morgengrauen mit Freuden auf einem Wegweiser lesen konnte, daß uns nur mehr sechzig Kilometer von Paris trennten.

Nicht die Gefahr war es, welche uns zwang auf dieser grauen Straße, die sich gleich einem Band vor unseren Blicken dahinschlängelte, unsere Schritte zu mäßigen. Nein. Wir hatten einfach unsere Rechnung gemacht ohne Rücksicht auf jene entsetzliche Müdigkeit, welche nach dieser schlaflosen Nacht, nach diesem angestrengten Marsch, uns beide notwendig übermannen sollte. Wir mußten uns endlich nach weiteren vier Kilometern erschöpft auf einem Heubündel niederlassen. Noch vier Kilometer und unsere elfjährigen Beine versagten vollends den Dienst! Ich erinnere mich ganz gut, wie Marcell und ich völlig gebrochen neben einander saßen, und ersterer aus Verzweiflung schluchzte.

Wozu sollte ich übrigens noch eingehender die lächerlichen Folgen jenes Heldenstückleins schildern,

das gleich dem berühmten Auszug des edlen Hidalgo, des Ritters von der traurigen Gestalt, und seines treuen Knechtes, mit der Rückkehr nach der alten Stadt endete und mit der Aussicht auf Strafe.

Der Vetter hatte zeitlich morgens unsere Flucht entdeckt und einen Wagen ausgesandt, der uns heimbrachte. Wanderer, die uns nachts keinerlei Angst eingeflößt, erschreckten uns jetzt! Wir glaubten, sie müßten um unsere Geschichte wissen, konnten ihnen aber weder Aufschluß geben über die wahre Veranlassung unserer Flucht, noch auch erklären, weshalb man uns gleich Dieben in diesem Mietwagen heimführte. Und doch ließ sich diese Aufregung lange nicht mit jener vergleichen, welche sich unser bemächtigte, als wir Frau Amalie und meinem Vetter gegenüberstanden. Letzterer sagte als er meiner ansichtig wurde, kurz und barsch:

„Du mußt mir, bevor ich Dich Deinem Vater zurückschicke, eine Erklärung für Deine Handlungsweise geben ..."

Scham und Bestürzung machten mich feig, so feig, daß ich glücklicherweise zum ersten und letzten Male in meinem Leben einen Verrat beging. Ja, ich verrjet schnöde meinen Freund. Ich hatte ihm feierlich versprochen, seine vertraulichen Mitteilungen über die persönlichen Beziehungen zur Großmutter niemandem preiszugeben, nun that ich es dennoch! Überdies auch noch unsere Gespräche über die beiden geliebten Toten, das Geheimnis unserer Flucht,

sammt dem Plan unserer Rückkehr nach dem Friedhofsbesuch. Das sonst so unbewegte, durch fünfundzwanzigjährigen Marinedienst wettergebräunte Gesicht meines Richters verriet während meiner Beichte so sichtliche Bewegung, daß ich den Mut fand zu flehen:

„Ich beschwöre Sie, mein Vetter, bei Frau Amalie Verzeihung für Marcell zu erbitten! Sagen Sie ihr, daß ich an allem schuld bin, machen Sie irgend einen beliebigen Vorwand ausfindig, nur die Wahrheit verraten Sie ihr nicht! Was würde sonst Marcell denken, dem ich feierlich gelobt zu schweigen ... Mich strafen Sie dafür, so strenge Sie nur wollen, aber schicken Sie mich nicht zurück nach Paris. Trennen Sie mich in diesem Augenblick nicht von Marcell. Lassen Sie mich die Ferien mit ihm beschließen, er hat ja nur mich auf Erden! ..."

„Ich werde thun, was mir gut dünkt," sagte der alte Soldat in besänftigtem Ton, aus dem ich auf die Möglichkeit milderer Auffassung schloß. Demzufolge schlief ich, nachdem ich aller Angst zum Trotz einem reichlichen Mahle tapfer zugesprochen hatte, beruhigt ein. Welch schmerzliches Erwachen dafür, als mich am nächsten Morgen die ersten Strahlen zum Bewußtsein meiner doppelten Schuld erweckten: jener nämlich wider meinen Vetter und der anderen, weit ernsteren wider den Freund, dessen Geheimnis ich verraten! Meine lebhafte Einbildungsgabe, die

mir auch seither im Leben stets das Ärgste vorgaukelte, hatte sich gegen zehn Uhr, als ich wieder meinem Vetter gegenüberstand, in allem Entsetzlichsten erschöpft. Ja, ich hatte alles vorhergesehen, mit Ausnahme dessen — was geschah.

„Vorwärts!" rief mir Vetter Heinrich zu, als er seiner Gewohnheit gemäß mit der kräftigen Hand in meinem Krauskopf wühlte, „vorwärts mein Junge, laufe schnell zu Frau Amalie hinüber, um zu hören, wie es Marcell geht."

„Ist er denn krank?" fragte ich ängstlich.

„Es ist nichts von Bedeutung," antwortete er, „Marcell ist bloß erschöpft, worüber man sich wohl nicht wundern darf, Du Teufelsjunge ... Mach Dich rasch auf die Beine, er sehnt sich nach Dir ..."

Unseres Streiches erwähnte er mit keiner Silbe; auch von der angedrohten Strafe war keine Rede mehr. Die Lösung dieses Rätsels sollte ich erst an dem Bette meines Freundes finden. Als ich nämlich sein Zimmer betrat, saß Frau Amalie am Fußende seines Lagers, und zwar als verwandelte Frau. Ein Lächeln umspielte ihre blassen Lippen, innige Rührung leuchtete aus ihren braunen Augen, sie streichelte mit der magern Hand sanft des Knaben Wangen, und fragte liebevoll:

„Fühlst Du Dich wieder besser?"

„Ja, Großmutter," erwiderte er, und schaute dabei mit Entzücken auf ein Bildnis seiner Mutter, das vor ihm lag auf der Bettdecke. Ein Ausdruck

höchster Seligkeit, tiefster Ergriffenheit spiegelte sich auf dem leidenden Gesichtchen. Beide, Großmutter und Enkel waren so beschäftigt, sie mit dem Liebkosen der abgehärmten Kinderwangen, er mit Betrachtung des Bildes, daß sie mein Kommen gar nicht bemerkten. Wohl hätte ich nach dem eben gewonnenen Eindruck kaum einer weiteren Erläuterung bedurft um zu erraten, daß mein Vetter die von mir gemachten Mitteilungen der Großmutter mitgeteilt, und daß in dem Herzen der alten Frau das Gefühl für die stummen Leiden des bisher bitter verkannten Kindes den Sieg davon getragen, über den gottlosen Haß wider eine Tote. Jenes kleine Bild aber in den Händen der Waise war gewissermaßen das Pfand erhabenster Versöhnung.

* * *

Das waren die Erinnerungen, denen ich viele Jahre später in jener alten Stadt der Ile-de-France nachging. Alles in dem kleinen Ort ist unverändert geblieben; noch fließt ruhig der Bach dahin, in dessen krystallhellem Wasser sich schwarze Fischchen tummeln. Die Fenster der niederen Häuser sind nach wie vor von blühenden Gewinden umrankt. Vom Bahnhof aus, — der hier wohl die einzige Neuerung zu sein scheint, sah ich das Schloß, den Kirchturm wieder, weiter dann die Brücke, das Haus des verstorbenen Vetters und jenes andere, das Frau Amaliens Eigentum gewesen. Wem

das Gebäude wohl heute gehören mag? Von jenem meines Verwandten weiß ich, daß es in fremde Hände übergegangen. Der wackere Mann starb vier Monate später, nachdem ich unter Thränen Abschied genommen von meinem kleinen Freund. Marcell und ich hatten uns sehr schwer getrennt. Wir versprachen uns fleißig zu schreiben und haben es ein Jahr lang auch gethan!

Ich habe den Jugendgespielen jener sechs Wochen nie mehr wiedergesehen; Monate verstrichen, dann Jahre, ohne daß ich ihm Nachricht gab. Lebt er noch? Bewohnt er das Haus Amaliens, das mit seinen grauen Fensterladen durch die noch immer sorgfältig gestutzten Bäume lugt? Und falls er lebt, was ist aus ihm geworden? Was ist von seiner schwärmerischen Seele übrig geblieben, von jener Eigenart, die ihn mir damals so lieb und wert gemacht? Ich selbst habe mich seither gewaltig verändert, ins Düstere, Traurige, Minderwertige, wenn ich aufrichtig sein will.

Anstatt nun an der Klingel zu ziehen, setzte ich mich auf die Bank am Bachesrand, von wo aus ich die Terrasse gewahrte, unsere einstige Terrasse. Ich sah das Wasser dahinfließen, wie unser Leben dahingeflossen! — Dann aber wandte ich meine Schritte, ohne zu erforschen, ob Marcell noch lebt, ob er noch hier wohnt, oder was sonst seine Person betrifft. Weshalb sollte ich mich am Ende der Gefahr aussetzen, anstatt des interessanten

Knaben, einen spießbürgerlichen Dutzendmenschen wieder zu finden.

Es ist ja ein trauriges und wahres Gesetz, daß man sowohl in der Liebe als in der Freundschaft der Vergangenheit nicht zu zweien gedenken soll, wenn man süße Erinnerungen ungetrübt genießen will.

Corsègues.

Corsègues.

Der Abend verlief langweilig, die Heiterkeit war eine bloß erzwungene; mit einem Wort, es war eines jener vielen Feste, welche in Paris, zumal in gewissen Künstlerkreisen, zum guten Ton gehören. Sie und ich, wir alle halten eigensinnig fest an diesen traditionellen Gepflogenheiten, trotzdem sie uns mit nahezu apodiktischer Gewißheit den empfindlichsten Frondienst auferlegen, jenen nämlich der — Langweile.

Die Mahlzeit war beendet, man zündete sich Cigaretten an, und die bläulichen in die Luft gepafften Rauchwolken, erfüllten das ohnedem schon dunstige Lokal mit dichtem Qualm.

Ich mußte zeitig morgens wieder an die Arbeit gehen und stahl mich daher, um nicht unliebsam aufzufallen, bei günstiger Gelegenheit in aller Stille fort.

Während ich nun in der Garderobe auf meinen Winterrock warte, steht plötzlich Dr. Noirot vor mir, der ebenfalls das Weite sucht; wir gehen selbander die Stiege hinab, ich kann mich nicht enthalten, meiner üblen Laune Luft zu machen, und sage zu Noirot:

„Hören Sie, lieber Doktor, dieses von Ihnen verschuldete Fest war entsetzlich. Welche tödliche Langweile!"

„Was berechtigt Sie, mir an dem Feste eine Schuld beizumessen? Ich verstehe nicht, was Sie meinen?" fragte er erstaunt.

„Und doch haben Sie den heutigen Abend auf dem Gewissen. Natürlich nur Sie . . . Sind Sie nicht der Arzt der kleinen Percy, die es veranstaltet hat? Und Sie, ja Sie erlauben ihr, solche Gelage zu geben, und stempeln sich überdies noch zum Mitschuldigen, weil Sie an ihrer Seite daran teil nehmen! Die kleine Schauspielerin sah heute auffallend schlecht aus, wie vom Tode gezeichnet ..."

„Sie mögen recht haben," antwortete kopfschüttelnd Noirot. „Ich habe der Einladung auch sehr ungern Folge geleistet, allein Percy schien großen Wert auf mein Erscheinen zu legen! Sie bat mich so herzlich, doch ja gewiß zu kommen. Und dann, ich gebe zu daß sie krank ist, wollte man jedoch auch nur das geringste an ihrer Lebensweise ändern, so wäre das Resultat . . . was glauben Sie wohl? Plötzlicher Tod. Diese Pariser Ge-

wohnheiten gleichen ganz dem Morphin, das bei längerem Gebrauch den Organismus langsam zerstört; entziehen Sie es jedoch dem Patienten plötzlich, dann bricht er jäh zusammen ... Das Kranksein ist doch wenigstens eine Art von Leben."

„Ich glaube, Sie zu verstehen," erwiderte ich lachend; Sie gehören zu jenen Ärzten, die dem Säufer Branntwein, dem Raucher Tabak, dem Wüstling Frauen verordnen ..."

„Es ist nicht ganz so, wie Sie meinen," antwortete er ernst, aber entschieden .... „Das Sprichwort: eine Gewohnheit kann unter Umständen zur Lebensbedingung werden, ist nicht so schlecht ... Wollte Gott, es gäbe nur gute, denn selbst die schlechten sind noch so stark, daß sie das Tier in uns aufrecht erhalten."

„Sie sind wirklich ein Original," erwiderte ich. „Ich habe zwar lange gebraucht, um es zu bemerken, dafür plaudere ich jetzt desto lieber mit Ihnen."

Wir befanden uns, als ich Dr. Noirot dieses wenig schmeichelhafte Kompliment machte, mitten auf dem Boulevard. Ich hatte es, um die Ungeschicklichkeit voll zu machen, auch noch mit zweideutiger Lebhaftigkeit betont.

Weder die Behauptung, noch der Tonfall schienen ihn angenehm berührt zu haben, denn er sah recht verstimmt aus, als wir beim Schein einer Gaslaterne Abschied nahmen von einander. Seine

dichten Augenbrauen waren leicht emporgezogen, die ausrasierten Lippen fest geschlossen und seine lebhaften grauen Augen fragend auf mich gerichtet.

Es war freilich nur ein flüchtiger Eindruck, aber da ich von dem Manne, den ich aufrichtig achte und bewundere, nicht mit einem Mißton scheiden wollte, legte ich rasch meinen Arm in den seinen, schritt längs den zu so später Stunde geschlossenen Kaufläden dahin und wiederholte:

„Ja, Sie sind wirklich ein Original von einem Arzt, der niemals einen Orden angestrebt hat, der neue Medikamente erst anwendet wenn er ihrer Wirkung sicher ist, der arme Schauspielerinnen behandelt ohne auch nur eine Loge dafür anzunehmen, und der noch dazu den Mut hat, vor einem gewöhnlichen Sterblichen meines Schlages Theorien wie die eben gehörten zu entwickeln. Sie sind eine höchst gelungene Figur für den Romanschriftsteller und unter allen Umständen ein Original!"

Und unwillkürlich des mißlungenen Festes gedenkend, dem wir eben entflohen waren, setzte ich hinzu: „Wissen Sie, lieber Doktor, was uns heute überhaupt fehlt, das sind Ausnahmemenschen, wirklich individuell geartete Wesen, in sich abgeschlossene Naturen . . . Man begegnet in der Gegenwart allerdings noch Temperamenten, starken Instinkten, die sich für urwüchsig halten; Charaktere jedoch von ausgesprochen eigenartiger Färbung sind ebenso

selten wie echter Bordeaux ... Alles, selbst die Art der Vergnügungen, ist schablonenhaft geworden. Alle Lebemänner passen auf denselben Leisten, alle Weiber .... Man liebt heutzutage immer und überall ganz gleich. Selbst die Spielsachen, welche man morgen in allen diesen Warenläden verkaufen wird, sind gleich .... Die ganze moderne Zeit ist eine Fabrik von Mittelmäßigkeiten! ..."

„Sie hätten keine Gansleberpastete essen sollen, Sie verdauen schlecht," antwortete der Arzt mit großem Phlegma. „Ich mache Ihnen einen Vorschlag; legen Sie den Weg nach Ihrer Wohnung, anstatt zu fahren, zu Fuß mit mir zurück, ich gehe ja in gleicher Richtung mit Ihnen nach Hause... Sie werden dann wenigstens ohne Alpdrücken schlafen können. Übrigens haben Sie eben eine sehr empfindliche Seite bei mir berührt .... Sie entschuldigen doch, wenn ich Ihre Ansicht nicht teile, sondern im Gegenteil die Behauptung aufstelle, daß wirkliche Leidenschaften in unseren Tagen ebenso stark sind wie früher, ja daß sich dieselben bei unserer angeblich erschöpften Generation sogar weit heftiger äußern. Entschiedene Charaktere sind ebenso entschieden, lebhafte Menschen ebenso lebhaft und heimliche Trauerspiele sind ebenso häufig wie in jenen Zeiten, welche Sie und Ihre romantischen Freunde preisen. Man bewahrt heute nur mehr Haltung, größeres Stillschweigen über Dinge, die sich einst am hellen Tage breit

machten ... Wenn Sie wüßten, an wie vielen lebendigen Dramen Sie täglich ahnungslos vorbeigehen, mit denen verglichen Ihre erdichteten Tragödien das reine Kinderspiel sind!"

Wenn Menschen, die nicht zur Schriftstellergilde gehören, ähnliche Äußerungen fallen lassen, dann führen Sie gewiß „Stoff für einen Roman" im Schilde. Sie halten mit ihrer kleinen Erzählung, die in hundert Fällen neunundneunzigmal schrecklich unbedeutend ist, zurück. Nun hatte Dr. Noirot mit seinem knochigen Gesicht, den starken Kinnbacken, mir seit jeher den Eindruck eines Psychologen gemacht, der Welt und Menschen mit richtigem Scharfblick erfaßt. Ich verdanke ihm schon manche Beobachtung und drängte ihn daher auch in diesem Falle zur — That.

„Sie sind nicht der erste Arzt, aus dessen Mund ich ähnliche Bemerkungen höre," sagte ich, „wenn es sich aber um logische Gliederung des betonten, außerordentlichen Ereignisses handelt, dann ..."

„Sie dürfen dabei der Berufspflicht nicht vergessen," bemerkte Dr. Noirot. „Und doch," setzte er hinzu und warf sich dabei in die Brust, um vielleicht meine Neugierde zu steigern, „giebt es ein solches Drama aus dem Leben, das ich fast versucht wäre ihnen mitzuteilen. Die Geschichte will mir seit Stunden nicht aus dem Kopf; sie war mit ein Grund, weshalb ich die Einladung für den heutigen Abend angenommen hatte. Ich wollte

mich zwingen nicht daran zu denken, und siehe, da bin ich auf bestem Wege, sie Ihnen preiszugeben. Sie lächeln wohl über diese sonderbare Logik .... Glauben Sie mir, das Lachen wird Ihnen gar bald vergehen .... Sind Sie in Gesellschaft niemals einem gewissen Baron Corsègues begegnet?"

„Das will ich meinen," antwortete ich; „ein kleiner, aufgeregter, unsympathisch aussehender Mensch und obendrein ein böses Maul .... Wir waren eines Tages nahe daran, in Streit zu geraten, weil ich mir im „Cercle", während eines Spieles, zu scherzen erlaubte. Wir wechselten heftige Worte, Machaut aber machte mich aufmerksam, daß der Baron infolge eines grauenvollen Erlebnisses nahezu unzurechnungsfähig geworden sei. Das Kleid seiner jungen Frau, die er abgöttisch geliebt, fing nach Schluß eines Weihnachtsfestes Feuer, und die Ärmste verbrannte bei lebendigem Leibe .... Sie sehen, ich bin vollständig unterrichtet ...."

„Glauben Sie," erwiderte ironisch der Arzt; „Sie großer Psychologe haben also weiter nichts aus dem betreffenden Individuum herausspintisiert? .... Ist Ihnen vielleicht auch bekannt, daß Corsègues im verflossenen Jahr an einem Leberleiden gestorben ist? Mit ihm starb wohl der unselig leidenschaftlichste Mensch, dem ich je begegnet bin. Ich weiß nämlich ganz bestimmt, daß er zwei Morde auf dem Gewissen hatte."

„Sie werden am Ende doch nicht behaupten wollen," rief ich entsetzt aus, „daß er das Kleid seiner Frau in Brand gesteckt hat!"

„Urteilen Sie selbst," sagte Noirot, ohne meine Frage direkt zu beantworten. „Es sind nun fünfzehn Jahre her, was für eine Praxis in Paris eine sehr lange Zeit ist, eine Spanne Zeit, die Gelegenheit giebt, Elend in Fülle zu sehen!.... Trotzdem werde ich niemals das Gefühl vergessen, das mein Herz zusammenschnürte, als in einer Nacht welche der heutigen glich, ein Diener aus dem Hotel Corsègues mich eiligst holen kam und mir unterwegs folgenden grauenhaften Vorfall mitteilte: Die junge Baronin hatte ihren beiden kleinen Mädchen und deren Freundinnen an jenem Abend ein Fest gegeben. Sie war, als sich gegen 11 Uhr nachts alle Gäste entfernt hatten, unvorsichtigerweise beim Verlöschen der Kerzen dem in der Mitte des großen Salons aufgestellten Christbaum zu nahe gekommen, ihr Spitzenkleid fing Feuer, stand rasch in hellen Flammen, und das arme Weib lag, als man nach mir schickte — im Sterben. So erzählte der Mann, der an meiner Seite dahinfuhr. Ich hatte ihn zu mir in den Wagen befohlen, um mich im vorhinein über alle Einzelheiten des Falles zu unterrichten; Einzelheiten, die damals in allen Tagesblättern zu lesen waren, und an denen zu zweifeln ich keine Veranlassung fand. — „Was machen die Kinder?"

fragte ich. — „Sie schlafen, antwortete der Diener. — „Und wo ist Baron Corsègues?" — „Der Herr verläßt das Zimmer der gnädigen Frau nicht für einen Augenblick. Er lehnt stumm und starr an dem Kamin. Ich wäre kaum überrascht, zu hören, daß er wahnsinnig geworden ist . . . ." Sie werden den Grad meiner Erregtheit annähernd zu ermessen verstehen, wenn ich ihnen sage, daß ich in Baronin Alice — dies ihr Name — verliebt war; ja sie hatte mir's seit jenem Tage angethan, an welchem Meister Chargebras mich jungen Arzt, dem Ehepaar Corsègues empfohlen hatte ..... Es muß freilich dahingestellt bleiben, ob in dem gegebenen Falle der Ausdruck „verliebt" auch paßt .....

Das Gefühl des kaum flügge gewordenen Arztes äußerte sich eben bloß in einer unbegrenzten, aber ganz schüchternen Bewunderung jener Dame aus der großen Welt, mit den hellblauen Augen in dem feingeschnittenen Gesicht, den zartgegliederten Händen und der herzbezwingenden Anmut im Wesen, welche sogar in jenen Augenblicken der Vertraulichkeit vorhielt, welche sich zwischen Arzt und Patientin während einer Krankheit unwillkürlich geltend macht. Eine Vertraulichkeit, die in den seltensten Fällen eine glückliche Folie bildet. Auch bemitleidete ich die arme Frau ob ihrer Ehe mit Corsègues. Ich kann nicht behaupten, daß er sie schlecht behandelte, nein, im Gegenteil, er schien sie zu lieben . . . .

Aber er liebte sie eben zu begehrlich, Sie verstehen, wie ich das meine; solche Männer passen nicht für Frauen von dem Schlage der Baronin Alice. Sie haben ihn ja gekannt, den braunen, gleich einem Bären haarigen Wildling. Frau Corsègues aber, — lachen Sie nur wieder über meinen alten Lieblingsausdruck — war eine Mimose. Ich habe, nebenbei bemerkt, noch immer keinen passenderen wissenschaftlichen Vergleich für diese leicht erregbaren Wesen ausgeklügelt, die gleich jener Pflanze bei jedem rauhen Wort, bei der geringsten Derbheit am ganzen Körper schauern. Die Augenlider zuckten, die Lippen beben, ihr Gesicht entfärbt sich plötzlich. Der Gatte bemerkt es nicht. Wir Ärzte aber wissen, daß sich der Blutumlauf der armen Frau in solchen Momenten staut, daß ihr Herz sich schmerzhaft zusammenzieht, der Atem stockt, das alles nur infolge des Tonfalles, in welchem der Gatte gesagt hat: „Ja, lieber Doktor, Sie kommen gerade recht, ... die Patientin gehörig auszuschelten ..."

„Welcher Genuß, mit solchen Frauen zu verkehren!" sagte ich lachend.

„Ach, wenn Sie die Baronin gekannt hätten!" erwiderte Noirot. „Wenn Sie gesehen hätten, wie sie gleich einer Elfe durch das Zimmer schwebte, wenn eines der kleinen Mädchen krank war, und wenn Sie das arme Weib dann wieder gefunden hätten, wie ich sie in jener Nacht fand, von der

ich eben erzählte. Wenn Sie gesehen hätten, wie ihr armer Körper sich in entsetzlichsten Todesqualen wand! Das Zimmer, welches sonst in jeder Einzelheit vornehmen Reichtum bekundete, bot jetzt den Anblick grauenvoller Verwirrung dar. Fetzen jenes Kleides, das die Sterbende am Abend getragen, und das man ihr vom Leibe gerissen hatte, lagen zerknüllt dort und da am Boden; starker Brandgeruch schnürte mir gleich beim Eintritt die Kehle zu; es war keine Spur mehr von jener koketten Schamhaftigkeit zu sehen, mit der die elegante Frau sich bis nun zu umgeben pflegte. Das mit der Scheere zerschnittene Mieder lag in einer Ecke, die zerrissenen Seidenstrümpfe in der anderen. Man hatte, um die Flammen zu ersticken, die Ärmste in Leinwandlaken eingerollt und sie dann trotz herzzerreißender Schmerzensrufe wieder ausgewickelt. Ihre Stunden waren gezählt. Man hatte nur mehr die Pflicht, den Todeskampf zu erleichtern! .... Während ich mit jener Ergriffenheit, die Ärzte angesichts menschlicher Qualen häufiger empfinden, als Sie vielleicht vermuten, diese Pflicht zu erfüllen bemüht war, empfing ich einen Eindruck, der zwar von dem vorhergehenden sehr verschieden, aber nahezu ebenso tragisch war. Ich erriet nämlich deutlich, daß bei dem sichtbaren Drama körperlichen Leidens, dem ich anwohnte, noch ein anderes, „heimliches" mitspielte; dieses physisch grausam gemarterte Weib litt gleichzeitig

offenbar auch qualvolle seelische Leiden. Es ist das ABC des Diagnostikers bei Patienten, den Grad der Heftigkeit moralischer Einwirkungen wohl zu unterscheiden. Frau Corsègues ward, das fühlte ich deutlich, mit so elementarer Gewalt von widerstreitenden Gefühlen geängstigt, daß selbst die schrecklichsten physischen Martern dagegen verblaßten. Welchen Kampf kämpfte sie? Was für Empfindungen beschworen denselben herauf? Zweifellos stand dies alles in irgend einem Zusammenhang mit ihrem Gatten; der Ausdruck ihrer Augen verriet es, wenn sie jenen des Mannes begegneten, der wie schon bemerkt, stumm an dem Kamin lehnte, in düsterer Abspannung vor sich hinstarrend. Mit mir hatte er beim Kommen kaum zwei Worte gewechselt und diese nur mit tonloser Stimme gewissermaßen hervorgestoßen. Auch später unterbrach er das Stillschweigen nicht, sondern stand mit verschränkten Armen, wie versteinert da. Nein, das war wohl nie und nimmer derselbe Mann, den ich anläßlich meiner früheren Krankenbesuche kennen gelernt hatte. Er war zwar von jeher barsch und launenhaft gewesen, dabei aber doch voll gutmütiger, nahezu unbequemer Besorgtheit. Man mußte ihm immer die Wirkung aller Medikamente erklären. Vielleicht betäubte ihn die niederschmetternde Plötzlichkeit der Katastrophe. Es giebt soche Krisen; ich habe z. B. bei einem meiner Freunde, dem

großen Mathematiker Chapel, den Sie auch gut gekannt haben müssen, erlebt, daß er noch drei Tage nach dem plötzlich erfolgten Tode seiner vergötterten Frau, immer nur mechanisch den einen Satz wiederholte: „Helene wird morgen früh begraben .... Das ist doch unglaublich ..."

Doch nein, die inmitten dieses gelben Gesichtes so tiefschwarzen Augen, funkelten ab und zu unheimlich verächtlich und triumphierend! Die Baronin verlangte nach einem Seelsorger, dessen Namen sie in kurzen Zwischenräumen wiederholte. Auf die erste Bitte der armen Frau hatte Corsègues sein Stillschweigen gebrochen und, zu mir gewendet mit dumpfer Stimme gelispelt: „Er versprach, zu kommen." Der Baron aber, den ich so gläubig, so bigott kannte, kümmerte sich nicht weiter um die Erfüllung dieses Wunsches. Es war geradezu auffallend, daß er so gar nichts dazu that, um der in den letzten Zügen liegenden Frau diesen Trost zu verschaffen. Je mehr die Betäubungsmittel, die ich der Sterbenden zur Linderung ihrer Leiden gereicht hatte, zu wirken begannen, desto mehr steigerte sich auch die Unruhe der Dulderin. Ich beobachtete, daß sie mit dem Aufwand alles Willens gegen die Wirkung der Arzneien ankämpfte. Ich sah, daß sie sprechen wollte, daß sie das Bedürfnis empfand, etwas zu offenbaren, und vernahm auch wieder, wie sie in die Polster zurücksinkend sagte: „Ich kann nicht ..." Was ich Ihnen

heute erzähle, habe ich mir in jener verhängnisvollen Nacht, natürlich nicht so logisch gegliedert, eingeprägt.

Mich bedrückte, um klare Vernunftschlüsse zu ziehen, unmittelbare Sorge zu sehr. Endlich thaten auch die angewandten Mittel immer mehr und mehr ihre Wirkung. Sowohl die seelische Erregtheit als die körperlichen Schmerzen der Sterbenden ließen nach; die unglückliche Frau schlummerte nach und nach ein.

Ich will Ihnen die Beschreibung ihrer letzten Stunden, während welcher sie nicht mehr zum Bewußtsein kam, ersparen. Es war mir gelungen, wenigstens die Qualen zu bannen, welche sie litt als man mich zu ihr beschieden hatte. Sehen Sie, mir ist mein Beruf schon deshalb lieb und wert, weil er mir in verzweifelten Lagen gestattet, jenen traurigsten Tribut an die Natur — das Sterben — zu erleichtern."

„Ich begreife," sagte ich. Mir fiel in seiner Erzählung am meisten auf, daß er jene grauenvolle That dem Baron zuschrieb, und ich wollte zu verhindern trachten, daß er infolge einer sentimentalen Anwandlung von diesem Hauptpunkt abschweife, „die Baronin hat wohl im Delirium verraten, daß der Gatte sie aus Rache verbrannt habe, nicht wahr?"

„Ganz und gar nicht," erwiderte Noirot. „Als ich in jener Nacht das Hotel verließ und an dem

verhängnisvollen Christbaum vorbei mußte, an welchem, als er in hellem Lichterglanz prangte, das Kleid der Dulderin Feuer gefangen, da war ihren Lippen auch nicht die leiseste Andeutung entschlüpft, welche mich auf die richtige Fährte bringen konnte. Ich mutmaßte damals die grausige Wahrheit noch gar nicht. Ich sagte mir bloß: „Das war eine recht unglückliche Ehe! Die Baronin hatte gewiß einen Geliebten, der Baron wußte darum und ertrug es den kleinen Mädchen zuliebe. Er hat sich heute damit gerächt, daß er ihr den Abschied von jenem Manne versagte. Später verwarf ich sogar diesen flüchtigen Verdacht.

Obgleich ein alter „Bader" wie ich, die Tugend der Frauen betreffend, keinerlei Vorurteile nähren sollte, so war doch meine Achtung gerade für Frau v. Corsègues eine so unbedingt aufrichtige, daß es mir schier unmöglich war, ohne jeglichen Beweis an ihre Schuld zu glauben. Wissen Sie, wir, die wir nicht in hohlen Redensarten arbeiten, und für die das große Wort „Liebe" bloß einen rein physiologischen Akt bedeutet, wir, sage ich, empfinden vor dem, was Sie hochtönend — Leidenschaft nennen, einen Ekel, der Sie vielleicht überrascht. Gleichviel! Für die Fortsetzung meiner Erzählung ist es völlig belanglos, was ich in jenen qualvollen Stunden gedacht und empfunden. Hören Sie weiter . . .

Kurze Zeit nach dem Tode der Baronin be-

suchte ein Patient, den mir Herr Corsègues vor 7—8 Monaten empfohlen hatte, auffallend häufig meine Ordination. Es war völlig überflüssig, daß er mich an jene Empfehlung erinnerte, denn ich hatte mir seinen Namen des seltenen Klanges halber gemerkt. Man sagt sich doch manchmal unwillkürlich: „Hm! der Name ist für einen Romanhelden wie geschaffen . . . . .“ Freilich stehen wir in zehn Fällen neunmal gelegentlich einer Begegnung einem derben, uninteressanten Menschen gegenüber, der mit einem Helden so wenig Ähnlichkeit hat wie der und jener.“

„Namen stimmen oft seltsam schlecht zu den Trägern derselben,“ erwiderte ich. „Ein mir befreundeter Bildhauer hatte eine Dienstmagd, die Yolante Rosemonde hieß, und eine Brauereibesitzerin in Montmartre hörte auf den Namen — Paula Meure . . .“

„Der Name meines Patienten war allerdings weniger poetisch,“ sagte der Arzt. „Derselbe hieß Peter Créance und gehörte, obwohl er keinerlei Titel führte, einer alten, hochangesehenen Familie an, deren Montluc in seinen Erinnerungen Erwähnung thut. So erzählte mir Créance selbst bei irgend einer Gelegenheit.

Eines Tages nun tritt der junge Mann als letzter in der Reihenfolge anderer in mein Ordinationszimmer. Dieses geschah kaum 14 Tage nach dem Tode Frau v. Corsègues'. Es ward mir

bald klar, daß Crèance jedenfalls kein ärztlicher Rat notthat; er klagte über nervöse Beängstigungen, welche ich anfangs für eingebildete, im weiteren Verlauf des Gespräches aber für simulierte hielt. — Ich war an jenem Nachmittag in meiner Zeit sehr beengt, und konnte daher bei der Unterredung mit diesem scheinbar eingebildeten Kranken, meine Ungeduld nicht ganz meistern. Sie hielt bis zu dem Augenblick vor, in welchem Herr v. Créance den Namen der Baronin Alice nannte. Da begriff ich mit einem Male, daß er ihrethalben gekommen war. Von welchem Gefühl getrieben? fragte ich mich. Alle Mutmaßungen, welche sich mir in jener an dem Sterbebette der Baronin verbrachten Nacht gedämmert hatten, lebten angesichts der von diesem jungen Mann zur Schau getragenen Neugierde, wieder frisch auf in mir. Ich verwandte kein Auge mehr von ihm, während wir die Einzelheiten der Tragödie besprachen, welche ich schaudernd mit erlebt hatte.

Herr v. Créance war offenbar eine feine, etwas schwächliche Natur; die zarte Art, sich zu geben, seine sanfte Stimme, der fast weibliche Zauber, den sein ganzes Wesen verriet, die blauen Augen inmitten des rosig angehauchten Gesichtes, der spärliche Bart, alles zusammen ließ ihn so jung erscheinen, daß man ihn leicht für einen Bruder oder wenigstens für einen Neffen der Verstorbenen halten konnte. Er war in physischem Sinne das

Männchen jenes Weibchens; ein Geschöpf, das sie instinktiv lieben mußte, gleichwie sie gleichfalls instinktiv Corsègues zu hassen gezwungen war. Naturen wie sie eine gewesen, bedürfen mehr der Liebkosungen als der Kraft, mehr der Zärtlichkeit als der Begierde. Mit einem Wort, der Gatte oder Liebhaber solcher Wesen muß auch ein wenig ihr Freund, ja fast ihre Freundin sein.

Hatte sich zwischen Frau v. Corsègues und Herrn v. Créance ein Roman abgespielt? War dieser Roman unschuldiger Natur gewesen oder — nicht? Ließen sich denn sowohl der erste Besuch des jungen Mannes, als in noch viel höherem Maße die folgenden überhaupt anders erklären, als daß er das schöne Weib heiß geliebt? Gleich darauf erinnerte ich mich wieder einer Thatsache, die mit meinen verschiedenen Hypothesen im hellsten Widerspruch stand. Ich hatte nämlich, wie bereits erwähnt, in dem Sterbezimmer der jungen Frau auf ein geheimes Rachegefühl zwischen Mann und Weib geschlossen. Was ich nun als Arzt über die intimsten Beziehungen in dieser traurigen Ehe erfahren, ließ mich an eine verbotene Liebe von seiten der Frau glauben; auch mutmaßte ich, daß der Gatte um diese Liebe gewußt.

Nun erschien auf der Bildfläche plötzlich als Dritter in diesem Drama — Herr v. Créance, und zwar gerade so geartet, wie ich mir den Geliebten der Baronin vorstellen mußte. Ich begriff,

daß er, so wie man Hunger oder Durst empfindet, das unabweisliche Bedürfnis hatte, alle Einzelheiten dieses entsetzlichen Todes zu erfahren.

Wenn sich nun thatsächlich ein Drama abgespielt hatte, wenn Créance wirklich der Geliebte oder der angebetete Freund der Toten gewesen, wenn der Gatte diese Beziehungen kannte, wie war es dann zu erklären, daß der junge Mann auch nach dem Tode der Frau, der vertraute Freund des Mannes, der unzertrennliche Genosse des Witwers blieb? Daß dem aber so sei, erhellte deutlich aus jeder unserer Unterredungen. Ich kann Ihnen nur wiederholen, daß er mich bald unter diesem, dann wieder unter jenem Vorwand in meiner Ordinationsstunde besuchte.

Er war unablässig bemüht, mich durch irgend eine Aufmerksamkeit an sich zu ziehen, ich aber mußte dieselbe, durch ernste Berufspflichten vollauf in Anspruch genommen, immer dankend ablehnen. Er lud mich zu Tisch, besorgte mir eine Loge im Theater, erwies meiner alten Mutter die damals noch lebte, alle möglichen Freundlichkeiten, kurz und gut, er that alles was ein Mensch versucht, der sich in die Gunst eines anderen einschmeicheln will. Sie aber werden der Versicherung wohl Glauben schenken, daß ich nicht so naiv war, an dem Egoismus seiner Bestrebungen zu zweifeln."

„Und doch hatten Sie möglicherweise unrecht," sagte ich; „ein Mann, der eine Frau geliebt und

Man mag immerhin auf blutigem Schlachtfeld Dienste gethan haben, bei Duellen mit tödlichem Ausgang Sekundant gewesen sein, eine Wunde wie jene des Herrn v. Créance sieht man nicht ohne tiefe Erschütterung, man sieht sie nicht, ohne zu fragen: „Was ist geschehen? Um Gotteswillen erklären sie mir die Sache . . .“

Der junge Mann legte den Finger an den Mund; eine Bewegung, die sehr schmerzhaft für ihn gewesen sein mußte, denn sein Gesicht verzog sich krampfhaft. Er blickte stumm und ängstlich nach der Thür, um anzudeuten, daß er fürchte behorcht zu werden.

„Treten Sie näher heran zu mir .... Noch näher, bitte ....“ lispelte er.

Ich beugte mich nieder zu ihm und lauschte gespannt seiner Stimme, die nur mehr einem Hauche glich.

„Ich bin für alle Welt nur einfach krank . . . Meinem Kammerdiener gegenüber schütze ich einen Zweikampf vor .... Können Sie mir ewiges Schweigen geloben, wenn ich Ihnen allein die Wahrheit gestehe? ....“

„Sollte es sich hier um einen Mord handeln, so kann ich es unmöglich,“ antwortete ich.

„Ach!“ stöhnte er röchelnd, „Sie sagen nein... So werde ich denn sterben müssen, ohne das Kind dem einzigen Manne empfehlen zu können, auf dessen Schutz ich gerechnet hatte ....“

Es war doch entschieden meine Pflicht, alles zu thun, um ihn möglicherweise zu retten, so gab ich schließlich denn auch das von ihm erbetene Versprechen, zu — schweigen.

„Sehen Sie," sagte Noirot, „das ist einer jener schwierigen Fälle, die unser Beruf mit sich bringt. Gestatten Sie mir die Zwischenfrage, wie Sie in meiner Lage gehandelt hätten?"

„Genau so, wie Sie selbst," antwortete ich. „Die moralischen Qualen des Zweifels hätten für mich erst später begonnen. Soll man denn im Falle eines Verbrechens, das unter so erschwerenden Umständen gegebene Wort auch unbedingt — halten? Hat Corsègues wirklich seine Frau verbrannt und später Créance nach dem Leben getrachtet, so hat diese wilde Bestie meines Erachtens das Kriminal verdient. . . ."

„Ja," antwortete der Arzt mit so eigenartiger Betonung, daß ich sofort begriff, er habe mir diese Geschichte eigentlich doch nur erzählt, um sein Gewissen von allen schmerzlichen Skruppeln zu entlasten.

„Ja," wiederholte er, „Corsègues hat — das unterliegt keinem Zweifel, — das Kriminal verdient. Aber die Kinder? Bedenken Sie nur, daß er zwei reizende Mädchen hatte, die ich von klein auf kannte. Sie sahen mich mit ihren blauen Augen, die in der Farbe jenen der verstorbenen Mutter glichen, traurig, vertrauensvoll oder schel-

misch an, je nachdem sie krank, auf dem Wege der Besserung oder genesen waren. Bedenken Sie, daß ich als Arzt am besten wußte, wie zart und kränklich sie waren, wie wenig danach geartet, bei der Pflege von Mietlingen zu gedeihen. Nun liebte Corsègues die Kinder mit der ganzen Leidenschaftlichkeit eines Barbaren, der er ja war, trotz civilisierter Kleidung. Ich mußte ihm oft sogar Vorstellungen machen, weil er die Kleinen unvernünftig verzärtelte, aber immer wieder antwortete er mir: Ich bin schon heute auf jene eifersüchtig, die meine Mädchen heiraten werden, und will, daß sie zu allen Zeiten das Vaterhaus vermissen ...."

Wenn Sie sich gleich mir die Kleinen in ihren Bettchen aus Rosenholz liegend vorgestellt hätten, wenn Sie wie ich das mit hellblauem Stoff bespannte Schlafzimmer der lieblichen Kinder gekannt hätten, jenen Raum, in welchem unzählige Gebrauchs- und Luxusgegenstände die raffinierte Verwöhntheit jener jungen Wesen betonten, wenn Sie endlich wie ich überzeugt gewesen wären, wie glücklich sie waren, auch sie hätten diesem Glücke zuliebe Ihr Wort gehalten, wie ich es that. Erwägen Sie nur die Folgen, welche ich durch Entdeckung der Wahrheit auf die beiden unschuldigen Geschöpfe unwiderruflich heraufbeschworen hätte — denn Peter von Créance war in der That der Geliebte der toten Mutter gewesen. Ja, meine Ahnungen fanden die traurige Bestätigung, daß

sich an dem Sterbelager der Baronin ein grauenvolles Drama abgespielt hatte.

Corsègues erhielt Beweise für den von seiner Frau begangenen Verrat. Durch wen? Wie so? Möglicherweise durch einen aufgefangenen Brief? Vielleicht durch Angeberei eines Dieners, oder eines von Neid Getriebenen? War es Zufall oder Böswilligkeit gewesen? Selbst der Geliebte wußte es nicht. Soviel steht fest, daß jener Mensch mit dem Kopf eines Arabers den Entschluß faßte, Rache zu nehmen. Er wollte jedoch unter allen Umständen keinerlei Verdacht bei den Kindern erwecken und heckte daher folgenden teuflischen Plan aus. Er spielte bei dem Weihnachtsfeste allen, ja selbst dem anwesenden Geliebten gegenüber den fröhlichen Vater, den zärtlichen Gatten, den aufmerksamen Gastgeber, vernichtete jedoch seine Frau, kurz nachdem die Gäste fort waren, durch wenige auf ihre Schuld bezüglichen Worte, drängte sie dann mit der Kraft eines Stierkämpfers — er hatte einen jener ganz aus Knochen und Muskeln bestehenden Körper — zu dem Weihnachtsbaum und sagte der Unglücklichen, als ihr leichtes Spitzenkleid in hellen Flammen stand: „So, jetzt verrate mich, damit deine Kinder erfahren, was du bist..."

„Woher wußte Herr von Créance um diese Scene, denn nur er kann sie Ihnen geschildert haben? fragte ich.

Die Erzählung hatte mich dermaßen ergriffen,

daß ich das Schweigen, in welches der Arzt plötzlich verfiel, nicht zu ertragen vermochte. Ich kannte ihn zu gut, um zu glauben, daß er schwieg, um bloß meine Neugierde anzustacheln. Nein, aber das Bild der Baronin Alice, wie er sie manchmal mit stiller Zärtlichkeit nannte, war wieder einmal lebendig geworden in ihm, und das bewegte ihn tiefschmerzlich.

„Sie fragen, woher ich das alles weiß?" erwiderte er. Erraten Sie denn nicht, daß Corsègues' Rachedurst erst vollständig befriedigt war, nachdem er dem Geliebten seiner gemordeten Frau die ganze Wahrheit geoffenbart hatte. Das war die Lösung des Rätsels, das mich naiverweise so lange beunruhigt hatte, nämlich: weshalb jene beiden Männer weiter miteinander verkehrten. Eine ähnliche Lösung auch nur zu ahnen, wäre mir wohl niemals eingefallen. Man traut einem Menschen, der unter anderen Menschen, gekleidet wie Sie und ich einhergeht, der von Politik und fremden Werten spricht, vom Theater, von Kälte und Wärme, wie Sie und ich, doch unmöglich Grausamkeiten dieser Art zu. Ich wiederhole nochmals, man hat unrecht, zu glauben, daß nur Menschen wie Sie und ich aus dem Gefühlsleben Schlüsse ziehen können. Es giebt eben heute noch ebenso heftige, ungebändigte, unversöhnliche Leidenschaften wie in jener altersgrauen Zeit, da noch die Höhlenaffen, von denen wir abstammen, sich im Kampf

..... um ein Affenweibchen, das Kokosnüsse essend auf dem Ast eines Baumes saß, mit Baumstämmen die Schädel einschlugen ....."

„Ach! liebster Doktor, Sie kehren wieder einmal viel zu sehr den Arzt heraus ....." bemerkte ich lachend.

„Hören Sie weiter," fuhr er fort, ohne mir eigentlich zu antworten. „Corsègues benutzte sorgfältig die ersten sechs Monate nach dem Tode seiner Frau, um Créance von seiner — des Gatten — völligen Unwissenheit zu überzeugen. Der dunkle Ehrenmann verfolgte dabei einen ganz bestimmten Plan. Der Winter war vorüber, der Frühling folgte, der Sommer kam. Der Witwer holte Créance ab, um mit ihm in irgend einem stillen Winkel auf dem Lande zu speisen. Die Nacht war selten hell und klar. Er schlägt seinem Gefährten vor, den Heimweg zu Fuß anzutreten. Man muß dabei das ganze Bois de Boulogne kreuzen, um ans Ziel zu gelangen. Dort aber, in einer entlegenen Allee, packt er plötzlich den wehrlosen jungen Mann an der Kehle, preßt ihn mit starker Faust an den Stamm eines Baumes und zwingt ihn, die Aufzählung der Einzelheiten angehören, welche ich Ihnen eben mitgeteilt habe; dann schießt er ihm eine Kugel in den Leib, um ihn zu töten und so den Glauben zu erwecken, derselbe sei von Landstreichern überfallen worden.

„Wollen Sie jetzt aber auch wissen, was gute

Rasse heißt? Was ein Edelmann vermag, dessen Ahnen alle Soldaten gewesen sind?

Dieser schmächtige, zartgebaute Peter v. Créance fand, nachdem er zu Tode getroffen doch wieder das Bewußtsein erlangte, die Kraft sich mühsam aufzuraffen, sich in eine belebtere Allee zu schleppen, einen Mietswagen zu besteigen und nach Hause zu fahren. Dort erfand er das Märchen eines Duells, um ja nicht den leisesten Schatten eines Verdachtes gegen den Mörder zu erwecken, und dadurch mittelbar das Andenken seiner geliebten Toten zu beflecken."

„Entschuldigen Sie," bemerkte ich, weshalb lüftete er dann Ihnen gegenüber das entsetzliche Geheimnis?

„Weshalb?" wiederholte Poirot. „Weil eines der kleinen Mädchen sein Kind war, und er dem zarten Wesen einen Beschützer sichern wollte, falls der betrogene, rachsüchtige Gatte am Ende gar auch dieses Kind bedrohen sollte. Herr v. Créance starb ruhig, denn ich verpflichtete mich, mit Herz und Hand wachsam zu bleiben und sofort handelnd einzugreifen, falls ich Gefahr ahnte .... Ich brachte das große Opfer, der Arzt des Mörders zu bleiben, ja ich bin häufig in jenes Unglückshaus zurückgekehrt und bei dem Tod des Verbrechers anwesend gewesen. Mein Gott, er hat wohl grausam gelitten! Die Mission zu erfüllen, mit welcher der junge Mann mich betraut hatte, fand ich jedoch

keine Veranlassung. Corsègues hat, die Geburt des Kindes betreffend, niemals auch nur den leisesten Argwohn empfunden; die Kleine war sein ausgesprochener Liebling. Welche Ironie!"

„Hat er das Geheimnis nicht doch vielleicht erraten," sagte ich, „und zur Sühne der eigenen schweren Schuld dem Kinde, das nicht das seine war, Liebe und Güte erwiesen? Er hat, wie Sie sagen, zwei Morde begangen, und wenn sich auch für jenes in einer Stunde höchster Aufregung vollzogene Gericht über die Frau, ein Schatten der Entschuldigung finden läßt, so bleibt jene zweite, stille, langberechnete, grausame Rache an dem Geliebten eine Ruchlosigkeit seltenster Art."

„Glauben Sie denn wirklich, daß dieser Mensch Gewissensbisse empfand?" erwiderte Noirot.

„Ich versichere Sie, daß, wenn er auch nur flüchtig die Möglichkeit ins Auge gefaßt hätte, jenes Mädchen sei die Tochter Créance', er hätte es eher in Stücke zerschnitten, als ihm verziehen .... Ich versichere Sie nochmals, er hegte nicht den leisesten Verdacht. Wie soll man sich diesen wunderbaren Widerspruch erklären? Ich weiß es nicht. Sie bedauern das möglicherweise mit Rücksicht auf die Selbständigkeit des Dramas, nicht wahr? Doch werden Sie für diesmal wenigstens nicht behaupten können, daß wir Ärzte die Mitteilung tragischer Erlebnisse immer nur in Aussicht stellen, und das gegebene Versprechen niemals einlösen."

Ein Heiliger.

Ein Heiliger.

Ich hielt mich im Oktober 188... in Italien auf, bloß um mehrere Wochen angenehm zu verbringen und einige meiner Lieblingskunstwerke mit Muße zu genießen. Ich habe von jeher eine gewisse Vorliebe für zweite Eindrücke, diese sind nahezu lebhafter als die ersten, und zwar kommt das daher, weil ich die Schönheit in der Kunst immer als Schriftsteller genieße, d. h. als Mensch, der von einem Bilde, einer Statue Anregung zum Denken sucht. Ein wenig ästhetischer Grund, den jeder wirkliche Maler einfach belächeln würde. Derselbe hatte mich immerhin jenen Herbst für mehrere Tage nach Pisa geführt. Dort wollte ich von Benozzo Gozzoli, von Orcagna träumen und mich frisch anregen lassen.

Um Kunsthistorikern nicht gar zu unwissend zu erscheinen, muß ich bemerken, daß ich mit dem

Namen Orcagna den Schöpfer des „Triumphes über den Tod," auf dem Campo Santo der alten Stadt Pisa bezeichnen will, trotzdem mir bekannt ist, daß moderne Kritiker jenem Meister die Urheberschaft dieses Werkes abstreiten. Wir alle jedoch, denen Piantos herrliche Verse auf dieses dramatisch bewegte Freskogemälde geläufig sind, halten vor wie nach Orcagna für den Schöpfer desselben. Überdies bleibt Benozzo ja, trotz unseligen Krittelsinnes unbestritten der Maler, der an der östlichen Wand jenes Friedhofes befindlichen Gemälde.

Ach, mit welch köstlichen Empfindungen erfüllte mich der Anblick dieses stillen Erdenwinkels, die Erinnerung an den Aufenthalt Byrons und Shelleys in der alten toskanischen Stadt. Auch mein geliebter Meister M. Taine hat den herrlichen Ort mit seltener Beredsamkeit beschrieben, der große Lyriker Pianto war hier gewesen, endlich aber ruht auch der fruchtbare Verfasser gemalter Dichtungen, Benozzo Gozzoli an dem Fuße dieser Mauern, mit den halbverblaßten Fresken.

Ich habe in der Umfriedung dieses Pisaner Campo Santo, auf dieser in glaubenstreueren Jahrhunderten aus Palästina mitgebrachten Erde gesehen, wie der Frühling bleiche Narcissen erblühen machte im Schatten düsterer Cypressen; ich habe erlebt, daß der Winter ihn mit leichten, rasch schmelzenden Schneeflocken überschüttete; und der

glühende Sonnenbrand eines italienischen Himmels schwer herniedersengte auf dieses schattenlose Gehege! ..... Trotzdem bin ich des Anblickes noch immer nicht müde, und wollte mich jenen Herbst wieder einmal an demselben weiden, ohne natürlich vorahnen zu können, daß mich der Zufall zwingen werde, wenn auch nicht thätig, so doch beschaulich und tieferschüttert, ein moralisches Drama mitzuerleben.

Die Einleitung zu besagtem Drama bildete, wie in den meisten Fällen, ein ganz alltäglicher Vorfall, dessen ich jedoch mit Vergnügen Erwähnung thue, obwohl er nur ganz lose mit dem eigentlichen Kern der Erzählung zusammenhängt. Er ruft mir die drastisch komischen Erscheinungen zweier Engländerinnen reiferen Alters in das Gedächtnis zurück. Die beiden Gestalten waren mir anläßlich meines Besuches auf dem Campo Santo aufgefallen; ihre eigenartige Häßlichkeit, gepaart mit der den Nützlichkeitsstandpunkt übertrieben betonenden Absonderlichkeit im Anzuge, ließ sie unwillkürlich wie eine lebendige, aber karikierte Illustration des rührenden Verses an eine Tote erscheinen:

„Du hast weder ein Geschlechl noch Alter
mehr . . ."

Die rothaarigere von beiden, — man konnte die andere zur Not für eine feurige Blondine gelten lassen, — mühte sich mit der Aquarellkopie der weiblichen Figur auf dem Bildnisse: „Der

Triumph des Todes" ab; jener Gestalt mit dem sanften, feingeschnittenen Mund, links im Vordergrunde der reitenden Gruppe. Diese Augen, dieser Mund, sie hatten gewiß niemals gelogen, und wer sie gesehen, dem bleiben sie unvergeßlich für alle Zeiten.

Die arme Engländerin war zwar entschieden talentlos, allein ihr Eifer und die Wahl der Vorbilder interessierte mich. Da ich mit den Damen dasselbe Hotel bewohnte, so trug ich schließlich auch meiner Neugierde Rechnung und suchte in der Fremdenliste nach ihren Namen. Da erfuhr ich, daß die eine Miß Dobson, die andere Miß Clara Roberts hieß. Die Mädchen schienen an 50 Jahre alt zu sein, und unternahmen diese Rundreise „abroad", wie sie sich ausdrückten, ganz in derselben Weise wie Tausende ihrer freiwilligen oder unfreiwilligen Cölibats-Genossinnen es außerhalb der großen Insel alljährlich thun. Sie finden sich zu zweien, dreien, manchmal zu vieren zusammen und reisen oft fünfzehn bis zwanzig Monate lang herum, wohnen in Pensionen, deren Adressen diese weiblichen Reisefreimaurer heimlich untereinander weiter vermitteln, befleißigen sich grauen Locken zum Trotz der Erlernung fremder Sprachen, pflegen mit heroischer Ausdauer das Verständnis für alle schönen Künste, vereiteln oft die kühnsten Attentate durch die Engelreinheit ihrer Sitten und finden immer und überall eine englische Kirche, einen englischen

Friedhof und eine englische Apotheke. Dabei ist noch ganz besonders zu bemerken, daß sie es nie und nirgend, weder im Innern Kalabriens, noch an den Ufern des Nil auch nur einen Tag unterlassen, den Thee auf englische Art selbst zu bereiten, und zwar zu jenen Stunden, in welchen sie gewohnt waren, denselben in ihrem Salon zu Devonshire oder Kent zu trinken. Mir zwingt die moralische Energie, welche sich bei diesen Wesen oft hinter lächerlichen Äußerlichkeiten verbirgt, so unbedingte Bewunderung ab, daß ich gelegentlich meiner häufigen Streifzüge in der Fremde, immer mit ihnen bekannt zu werden trachtete. Überdies läßt sich nicht leugnen, daß die präcise Art zu beobachten ihre Ratschläge in vielen Fällen wertvoll macht. Sie prüfen die Angaben der Reisehandbücher stets aus eigener Anschauung auf ihre Richtigkeit, und wer je eine der entlegeneren Provinzen Italiens mit dem Bädeker in der Hand bereist hat, wird zugestehen, daß solche Berichtigungen oft sehr nützlich sind. So unterließ ich es denn auch diesmal nicht, am dritten Abend meines Aufenthaltes in Pisa, als die Abreise einiger Gäste mich bei der Table d'hote den alternden Damen näher rückte, ein Gespräch mit ihnen anzubahnen. Ich war von vornherein überzeugt, daß sie gern die Gelegenheit nutzen würden, ihr Französisch zu „üben".

Der Leser muß sich hier im Geiste den Schauplatz der Scene vergegenwärtigen.

Jenes in einen Speisesaal verwandelte geräumige Gemach eines alten Palazzo, das Ganze mehr oder minder modern möbliert, die in grellen Farben gemalte Zimmerdecke, eine lange Tafel mit wenigen Gedecken — die Wintersaison hat ja noch nicht begonnen. Auf dieser Tafel schaukeln „Fiaschi" in ihren kupfernen Gestellen hin und her; jene köstlichen langhalsigen Flaschen mit den binsenumflochtenen Ausbauchungen, in denen man den sogenannten „Chianti" aufbewahrt. Wenn der kleine gleichnamige Berg wirklich allen Wein liefern sollte, welcher unter seiner Flagge verkorkt wird, so müßte man wohl jede Woche Lese halten können! Doch ist selbst dieser falsche Chianti ein guter Wein, dessen Herbheit nach Trauben schmeckt, und dessen Feuer die Wangen der sieben an dieser Tafel getrennt sitzenden Gäste rötet. Diese Gäste sind: ein deutsches Ehepaar, das hier jenseits der Alpen die übliche Hochzeitsreise fortsetzt; ein Kaufmann aus Mailand, mit sinnlichem, alltäglichem Gesichtsausdruck, zwei aus der Umgegend zugereiste ehrsame Bürger, welche zur Stadt gekommen sind um einen Neffen, der Artillerie-Offizier ist zu begrüßen. Besagter Neffe sitzt mit uns an der Tafel, er trägt Hauptmannsuniform, ist elegant, jovial und spricht geräuschvoll in dem etwas kehllautigen Accent der Riviera.

Seine von Lachsalven unterbrochenen Erzählungen machen uns Tischgenossen mit der Lebensgeschichte

seiner Eltern vertraut: dieselbe würde mich entschieden mehr interessiert haben, wenn nicht Miß Mary Dobson mit mir ein Gespräch angeknüpft hätte, das mich den Quattrocentisten, den begeisterten Schwärmer für Fresken und die Holzmalerei vor dem Jahre 1500, leidenschaftlich erregte. Miß Mary ist die rothaarigere der beiden Engländerinnen, jene, deren Pinsel das gewaltige Originalgemälde so ungeschickt verwässerte. Nach einer längeren Debatte über das Problem, ob wohl der berühmte „Triumph" Buonamico Buffalmaco oder aber Nardo Daddi zugeschrieben werden müsse, fragte sie mich:

„Sie haben doch schon das Kloster von Monte-Chiaro besucht?"

„Sie meinen jenes, welches zwischen Pisa und Lucca, jenseits Verruca in den Bergen liegt?" antwortete ich; „nein, bisher noch nicht. Ich habe aus dem Reisehandbuch ersehen, daß es von hier noch sechs Stunden per Wagen entfernt ist. Das ist wohl zu mühsam für zwei bescheidene Luca della Robbia und für einige Gemälde aus der Schule von Bologna, welche es bergen soll ....."

„Aus welchem Jahr ist denn Ihr Reisehandbuch?" fragte trocken Miß Clara.

„Das weiß ich nicht genau," antwortete ich zögernd, durch die ironische Art, mit welcher dieser mit langen Zähnen ausgestattete Mund gefragt hatte, in Verlegenheit gebracht. „Ich führe mit

Vorliebe jenes bei mir, welches ich benutzte, als ich Italien das erste Mal bereiste. Es ist allerdings lange her ....."

„Das ist wieder einmal echt französisch ...." erwiderte Miß Clara.

Ich unterließ es, auf diese nationale Herausforderung zu reagieren, obwohl ich Gleiches mit Gleichem vergeltend, dieselbe durch Betonung der echt „englischen Liebenswürdigkeit", welche ihr zu Grunde lag, leicht hätte zurückweisen können. Streitbaren Engländerinnen gegenüber ist das Schweigen die verletzendste Waffe. Die Kampfsucht, welche ihnen im Blute liegt und diesen Volksstamm in alle möglichen Eroberungsversuche und Proselytenmacherei stürzt, liegt auch ihrer Widerspruchswut zu Grunde. Ich hielt daher mit der Ruhe eines Weisen den herausfordernden Blick Miß Claras aus; einen Blick, welcher das ganze gallo-römische Volk in die Schranken zu fordern schien, und zwar um so mehr, weil Miß Mary in ihrer Rede fortfahrend sagte:

„Sie müssen nämlich wissen, daß man in besagtem Kloster vor zwei Jahren wunderbare Fresken Ihres Benozzo entdeckt hat, die so wohlerhalten, so frisch in der Farbe sein sollen wie jene in Florenz in der Kapelle Riccardi ..... Man wußte zwar schon, daß der Künstler in dem Kloster gearbeitet und unter anderem die Legende des heiligen Thomas gemalt hatte, — der Verleumder Vasari

erzählt es — es ließ sich jedoch von dieser Arbeit, welche der Meister ungefähr zur selben Zeit als jene in Pisa ausgeführt haben sollte, keine Spur finden; keinerlei Anhaltspunkt, bis endlich ein Zufall mitspielte ... Pater Griffi, jener alte Benediktiner, welcher das Gebäude seit es Nationaleigentum geworden bewacht, befiehlt nämlich eines Tages dem Diener, Spinngewebe in der Ecke einer jener Zellen zu entfernen, welche heute dazu dienen Fremde zu beherbergen. Bei den ersten, vielleicht allzu kräftigen Besenstrichen löst sich ein Stück Gips ab. Der Abbé verlangt nach einer Leiter. Er klettert dieselbe trotz seiner 70 Jahre empor. Das Kloster ist ja seine Liebe, seine Leidenschaft. Er hat es von 200 Mönchen bewohnt gekannt und zur Zeit des Regierungserlasses die Aufgabe, dasselbe zu überwachen, mit der festen Zuversicht übernommen, daß er es dereinst in altem Glanze werde erstehen sehen. Er ist ganz und gar von dem Bestreben erfüllt, den Brüdern das Kloster von jedwedem Makel frei zu übergeben. Er unterzieht sich aus demselben Grunde der Mühsal, Fremde zu beherbergen. Er fürchtet nämlich, es könnte am Ende auch hier, so wie auf dem Berge Cassin, nahe der Klosterpforte ein Gasthof erstehen, in welchem des Abends Amerikanerinnen zu den Klängen eines Klaviers tanzen. Dieser Gedanke aber ist ihm geradezu unerträglich ....."

„Was geschah nun aber, als er die Leiter er-

klommen?" fiel ich ein, um diese Lobrede auf Don Griffi zu kürzen. Ich konnte mich der Besorgnis nicht erwehren, dieselbe werde zum Schluß in einen unduldsamen protestantischen Angriff ausklingen. Und wirklich benutzte Miß Clara die kurze Unterbrechung, um zu sagen:

„Ich hätte in der That niemals geglaubt, daß man in der Kutte so intelligent und fleißig sein könne."

„Als der Abbé aber auf der Leiter stand," hob Miß Mary wieder an, „kratzte er sorgfältig die Mauer rundherum ab. Da wurden mit einem Male eine Stirne, Augen, dann ein Mund und endlich ein ganzer Christus sichtbar. Die Italiener sind alle geborene Künstler. Es liegt ihnen im Blute. Somit ward es auch dem Priester klar, daß sich unter dieser Gipsschicht ein kostbares Freskogemälde befinden müsse ....."

„Die Mönche hatten eben," so fiel Miß Clara wieder ein, „immer und überall nichts Eiligeres zu thun, als Kunstwerke des vierzehnten Jahrhunderts zu übertünchen, oder die wertvollen Ausschmückungen alter Meister durch allerlei Zierat der Barockzeit zu ersetzen ....."

„Immerhin," erwiderte ich, „waren aber seinerzeit auch jene alten, wertvollen Ausschmückungen auf ihr Geheiß entstanden, was entschieden beweist, daß guter und schlechter Geschmack mit der zur Schau getragenen religiösen Überzeugung, in keinerlei Zusammenhang steht."

„Sie als Pariser sind selbstverständlich Skeptiker," bemerkte höhnisch die entsetzliche Engländerin.

„Bitte, lassen Sie mich doch meine Erzählung beenden," fiel Miß Mary ein, von der ich übrigens bestätigen muß, daß sie nicht bloß vor-raphaelistisch gesinnt war, nein, sie war auch gutmütig, was in unserem Zeitalter ästhetischer Wichtigthuerei weit seltener ist. Die gegen mich gekehrte kriegerische Stimmung ihrer Gefährtin war ihr sichtlich unangenehm, sie sagte: „Liebe Miß Roberts, so sparen Sie doch diese Erörterungen für später. . . . ." Dann fortfahrend: „Der arme Abbé fragte sich was zu thun sei, um die Mauer ohne Schädigung der Fresken von der Gipsschicht zu befreien. . . . . Er erfand nun folgende Prozedur: er preßte eine feuchte Serviette auf die Gipslage, bis dieselbe festklebte, riß das Tuch dann herab und kratzte mühsam und vorsichtig, Stück für Stück herunter . . . . Es vergingen wohl viele Monate, bis es dem armen Alten gelang, jenes Stück Mauer bloßzulegen, auf welchem sich der heilige Thomas befindet, der seinen Finger in die Wunde des Heilands legt, und jenes zweite, auf welchem der Inderkönig Gondoforus den Apostel in Audienz empfängt . . ."

„Kennen Sie diese Legende?" fragte mich hastig Miß Clara. Für diesmal mußte ich ihr die Genugthuung versagen, sich über französische Oberflächlichkeit lustig machen zu können. Ich hatte in

Voragines Sammlung die fragliche Sage gelesen, als ich eines Tages nach passendem Stoff für den einem Provinzblatt bestimmten Artikel suchte. Ich erinnerte mich derselben in Ansehung des vornehmen Gleichnisses, und auch weil ihr exotischer Charakter von eigenartigem, poetischem Zauber ist. Sie lautet: als der heilige Thomas sich in Cäsarea aufhielt, erschien ihm der Herr und befahl ihm, sich zu Gondoforus zu begeben, der nach einem Baumeister suchte, um sich einen, das bisherige Königsschloß an Glanz übertreffenden Palast bauen zu lassen. Thomas gehorcht; er kommt an den Hof des Prinzen, trägt demselben seine Dienste an; dieselben werden angenommen. Gondoforus, der eben im Begriffe steht, in den Krieg zu ziehen, übergiebt ihm die Menge Gold und Silber zur Erbauung des Palastes. Als nun später der König wieder heimkehrt aus fernen Landen, fordert er von dem Heiligen die bedungene Arbeit. Thomas aber hatte die ihm anvertrauten Schätze bis auf den letzten Heller an Arme verteilt, und von dem Palast war kein Stein zu sehen. Der erzürnte König läßt den sonderbaren Baumeister in den Kerker werfen und sinnt auf Qualen, um den Verräter zu foltern. Selbige Nacht erscheint dem Machthaber der Geist seines vor vier Tagen verstorbenen Bruders und sagt: „Der Mann, den du foltern willst, ist ein Diener Gottes. Engel haben mir eine prächtige Wohnung aus lauterem Gold, Silber und Edel-

steinen gezeigt, welche er für dich im Paradies gebaut hat . . ."

Durch diese Erscheinung in Bestürzung versetzt, eilt Gondoforus zu dem Gefangenen und wirft sich ihm zu Füßen. Thomas heißt ihn aufstehen und spricht:

„Weißt du denn nicht, o König, daß nur jene Häuser Wert haben, welche wir durch den Glauben und durch Wohlthaten in den Himmel bauen?..."

„Es läßt sich nicht leugnen," fügte ich mit harmlos boshafter Betonung hinzu, nachdem ich die Legende zum besten gegeben, „daß dies wohl ein höchst verlockender Vorwurf sein mußte für einen Maler, der gleich Benozzo für reiche Gewandung, komplizierte Baulichkeiten, außergewöhnlich blühende Landschaften und für phantastische Tiere schwärmte . . ."

„Ach!" rief Miß Dobson aus, in ihrer Verzückung die Schüssel grüner und schwarzer Feigen abwehrend, welche ihr der Aufwärter anbot. Letzterer war ein komischer Mensch mit bürstenartigem, seit vielen Tagen unrasiertem Gesicht, der einen abgetragenen schwarzen Frack an hatte und ein verschlissenes Hemd mit auffallend großen, hellfarbigen Korallenknöpfen.

„Sie können sich von der Pracht des „Gondoforus", der eine Art Maure ist, in grünseidenem, mit erhabener Goldstickerei geziertem Gewand, gelben Stiefeln mit goldenen Sporen, — keine Vor-

stellung machen; und die leuchtende Farbenpracht! . . . Bedenken Sie nur, daß diese Gipsschichten jene Mauer wahrscheinlich seit dem Ende des 16. Jahrhunderts bedecken. Trotzdem ist nichts an dem Gemälde verblaßt, nein, alles ist frisch und lebendig. Und noch eine große Mauer in dieser Zelle, die, wie es scheint, das Oratorium des jeweiligen Bischofs war, harrt der Bloßlegung . . ."

Während sich nun unser Gespräch so weiter gesponnen, und ich Miß Mary um Einzelheiten über die Fahrverbindungen zwischen Pisa und dem eben besprochenen Kloster bat, — es zog mich bereits unwiderstehlich zu den Offenbarungen meines Lieblingsmalers, — da öffnete sich plötzlich die Thür des Speisesaales, und ein Paar trat ein, das den Engländerinnen schon bekannt zu sein schien; ich bemerkte nämlich, daß Miß Mary errötend die Augen niederschlug, Miß Clara aber ihrer Freundin auf Englisch sagte:

„Das ist ja jener Franzose mit seiner Frau, dem wir in Florenz in der Trattoria begegnet sind. Es ist nachgerade unfaßlich, daß man in einem anständigen Hotel solche Leute aufnimmt . . . ."

Ich blickte auf und gewahrte in der That, daß sich an einem der kleinen Nebentische ein Paar niederließ, dessen zweideutiges Aussehen zu offenkundig war, um meine Nachbarinnen der Verleumdung zeihen zu können. Auch die Nationalität des jungen Mannes war leicht erkennbar. Der-

ſelbe ſchien ungefähr 25 Jahre alt zu ſein, doch gaben ihm ein ſchlaffer Geſichtsausdruck, blaſſe Hautfarbe, die ſchmalen Schultern und die auffallende Nervoſität ſeines ganzen Weſens, ein vorzeitig gealtertes Ausſehen, das nur zwei ſchwarze, überaus lebhafte und ſehr ſchöne Augen Lügen ſtraften. Er war mit jener Halbeleganz gekleidet, welche geſucht erſcheint, ohne vornehm zu ſein. Wie das nur zuſammenhängt? Ich wäre nicht imſtande, die Feinheit dieſer Schattierung in Worten auszudrücken, gleichwie ich nicht zu erklären vermöchte, welche allgemeinen Merkmale dieſen Menſchen zu einem ſpezifiſch unverkennbar franzöſiſchen Typus ſtempelten. Ein beſtimmter Zuſchnitt des Rockes, eine Bewegung, die Art Platz zu nehmen, jene, nach der Speiſekarte zu greifen — all das ſagt deutlich, daß man es mit einem Landsmann zu thun hat.

Auf die Gefahr hin, jenen Patriotismus zu verletzen, welchen ein bekannter Humoriſt den „Vorzimmer-Patriotismus“ nennt, geſtehe ich freimütig ein, daß ähnliche Begegnungen weit eher unangenehm ſind, als erfreuend. Es will mich bedünken, daß auch der Franzoſe gleich dem Engländer und dem Deutſchen, auf Reiſen ſeine ärgſten Fehler hervorkehrt; nur daß jene des Engländers mir gleichgültig ſind, jene des Deutſchen mich erheitern, jene des Franzoſen aber mich verſtimmen, weil ich weiß, wie ſehr ſie geeignet ſind, unſer teures,

tapferes Vaterland in Mißkredit zu bringen. Wann immer ich in einem Kaffeehause Italiens durchreisende Pariser laut und aufdringlich die Stadt lästern hörte, in welcher sie sich eben befanden, oder jene, welche sie kürzlich verlassen, so hielt ich mir immer gegenwärtig, daß sich wohl an zwanzig Ohren in Hörweite befanden, welche die schlechten Witze, oder doch wenigstens den Wortlaut des Gesagten verstanden haben mußten. Unter zehn Fremden „sprechen" mindestens fünf unsere Sprache; wie wenige jedoch haben ihren Geist erfaßt, d. h. die gutmütige Harmlosigkeit französischen Witzes?! Kaum einer unter Hunderten. Wie viele geradezu alberne nationale Mißverständnisse, fußen einfach auf dieser Manier unüberlegter Redseligkeit an öffentlichen Orten, einer Redseligkeit, welche sich ohne böse Absicht sogar in Zeitungsspalten breit macht!

Zum Glück für meine Nerven gehörte dieser Unbekannte zur Gattung schweigsamer Franzosen. Es giebt ja gottlob auch diese Sorte. Er bezeugte der Gefährtin dieses Abends seine Aufmerksamkeit in einer Weise, welche den nahezu heftigen Rückzug Miß Roberts vollständig rechtfertigte. Die geheimnisvolle Freundin schien an 35 Jahre alt zu sein. Wenn das Auftreten des jungen Mannes ihn zweifellos zum Franzosen bürgerlicher Abkunft stempelte, so war sie, das Weib hingegen, das Prototyp einer Vollblut-Italienerin. Und zwar

von dem kleinen Kopf, den zierlichen Händen angefangen, von dem etwas zu scharfen Gesichtsschnitt bis zu den Falbalas ihres Kleides, von dem mit Armbändern überladenen Handgelenk bis zu den überhohen Stöckelschuhen. Ihre pechschwarzen, stechenden Augen verrieten, wenn sie auf dem Begleiter ruhten, eine offenkundige, ungekünstelte Leidenschaft. Weder er noch sie schienen zu ahnen, daß sie irgend jemandes Aufmerksamkeit erregten.

Trotzdem nun mein Landsmann von ausgesprochen verschlossenem, mißtrauischem Aussehen war, so machte das Paar mir persönlich durch die Lebhaftigkeit der Gefühle welche sie zur Schau trugen, einen so unwillkürlich sympathischen Eindruck, daß ich mich berufen fühlte, sie gegen Miß Roberts in Schutz zu nehmen, die noch die Bemerkung hinzufügte:

„Auch ist sie mindestens um zwanzig Jahre älter als er . . ."

„Sagen wir um zehn," unterbrach ich sie lachend; „sie ist übrigens sehr hübsch."

„Bei uns zu Lande würde sich ein „Gentleman" niemals öffentlich mit einer Person zeigen, die so weit davon entfernt ist, eine „Lady" zu sein . . . ."

Ich war herzlich froh, daß sie diese ziemlich laut gemachte Äußerung in englischer Sprache gethan, einer Sprache, welche dem jungen Manne doch vielleicht nicht geläufig war. Immerhin konnte ich mich, — offen gestanden wohl auch

ein klein wenig aus Eitelkeit, — nicht enthalten, Miß Roberts in derselben Sprache zu erwidern:

„Woher wissen Sie denn eigentlich, daß die Dame keine „Lady" ist?"

„Wieso ich das weiß?"

Ach, wie rasch sie mich ob der Eitelkeit züchtigte, ihr meine Sprachkenntnisse zeigen zu wollen! Sie antwortete nämlich, meine Aussprache ironisch verbessernd:

„Sehen Sie denn nicht, wie sie ißt?"

Ich muß notgedrungen zugeben, daß die beiden Exemplare lateinischer Rasse in diesem Augenblick ein Schauspiel gaben, das auch nicht im Entferntesten jenem Ideal entsprach, das englische Erzieherinnen in dieser Beziehung aufzustellen pflegen.

Er, mein Landsmann, hatte sich in Erwartung der Suppe, des Weines und Brotes bemächtigt, während sie an einer Citronenscheibe sog, welche sie von einem Teller genommen! Der Gegensatz zwischen den Töchtern Albions, — wie man in Romanen der dreißiger Jahre sagte, — und diesen Naturkindern war allerdings groß. Ich fürchtete, das Lachen nicht unterdrücken zu können, und verließ daher, — das Essen war ohnedem beendet, — mit den Deutschen, dem Mailänder, den Verwandten des Offiziers und diesem selbst den Speisesaal. Ich hoffte, daß meine beiden Nachbarinnen dem Beispiele bald folgen, sich gleichfalls zurückziehen würden, und das Liebespaar unter dem nachsichtigen

Schutz des korallenknöpfigen „Cameriere" allein zurückbleiben werde. Möglicherweise erwarb ich mir durch den raschen Rückzug sogar ein kleines Verdienst um den Franzosen und die Italienerin; für alle Fälle werde ich mich jedoch zu Grabe tragen lassen, ohne jenes Spionieramtes gewaltet zu haben, das moderne Schriftsteller das „Feststellen des Thatbestandes" nennen, und dessen sie sich gleich einer Berufstugend rühmen!

Ich hatte dieser beiden mehr oder weniger morganatischen Gäste bald vergessen, und versenkte mich ganz in Gedanken an die von Don Griffi entdeckten Fresken, und in die Möglichkeit das Kloster Monte-Chiaro zu besuchen. Ich begab mich in das Hotel-Bureau, um wegen des kleinen Ausfluges mit dem Sekretär zu beraten. Letzterer war ein Ex-Garibaldianer und stolz darauf, die rote Bluse der „Tausend" getragen zu haben, nahm sich aber trotz dieses auf die Spitze getriebenen revolutionären Sinnes, nebenher mit anerkennenswertem Eifer des auf Nr. 6 verlangten warmen Wassers, oder des auf Nr. 11 bestellten Thees an.

„Man ist wahrlich zu nachsichtig mit diesen verkappten Verschwörern," sagte er, als wir von den armen Mönchen sprachen, meine Fragen bezüglich des einzuschlagenden Weges, der zweckdienlichsten Fahrgelegenheit und des üblichen Fahrpreises vornehm ignorierend. Meine englischen Freundinnen hatten seinerzeit die Post be-

nutzt und waren zuletzt ein Stück Weges zu Fuß gegangen.

Endlich gelang es mir denn doch, dem „Cavalliere Dante Annibale Cornachini," — dies der Name des einstigen Heldengenossen, — das Versprechen abzugewinnen, daß mich ein von ihm bestellter Kutscher mit einem leichten Wägelchen Punkt „tocco" erwarten werde. Welch bezeichnender, dieses feinfühligen Volkes würdiger Ausdruck! „Tocco" bezeichnet nämlich einen Hammerschlag und auch 1 Uhr nach Mittag, also jene Stunde, welche ein einziger Hammerschlag verkündet!

Wie groß war meine Überraschung, als ich das Bureau verlassend, in welchem sowohl die Bronze-Statuette des Generals in der Bluse, als auch jene Mazzinis im Zivilanzug unter verschiedenen Hotelankündigungen paradierte, mich jenem jungen Manne gegenüber befand, den ich gestern Abend beobachtet hatte. Er schien mich zu erwarten und sprach mich in verbindlicher Weise an. Welcher Schriftsteller würde, die von einem Unbekannten folgendermaßen eingeleitete Vorstellung nicht nachsichtig beurteilen:

„Mein Herr, ich habe in der Fremdenliste Ihren Namen gelesen, kenne alle Ihre Werke und erlaube mir, mich Ihnen vorzustellen . . . ."

Man kennt zwar den unter allen Umständen zweifelhaften Wert solcher Komplimente, der kindliche Stolz des Schriftstellers geht aber doch immer

wieder in die Falle. Ich z. B. war fest entschlossen, mir durch keinerlei Geschwätz, durch keine wie immer geartete Bekanntschaft den lieb gewonnenen, hehren Eindruck Pisas vergällen zu lassen, und lustwandelte trotzdem zehn Minuten später mit dem jungen Manne den Quai entlang. Nach Verlauf einer weiteren halben Stunde befand ich mich mit ihm unter den Arkaden des Campo Santo, um ein Uhr hatte ich ihn bereits aufgefordert, mich nach dem Kloster zu begleiten, und wir bestiegen beide die mit einem Pferd bespannte „carozzella", welche uns nach Monte-Chiaro bringen sollte. Ich kann zur Entschuldigung dieser rasch angebahnten Bekanntschaft nicht einmal den mildernden Umstand ins Treffen führen, daß ich dabei Gelegenheit gefunden, mich der schönen Italienerin zu nähern, welche am Vorabend mit dem jungen Manne gespeist hatte. Mein Gefährte begann jedoch bald von ihr zu sprechen. So erfuhr ich denn, daß jene Unbekannte mit dem ausdrucksvollen, leidenschaftlich blassen Gesicht, mit den nahezu volkstümlichen Bewegungen Schauspielerin sei, und einer nach Florenz ziehenden Wandertruppe angehörte; sie hatte morgens abreisen müssen, weil sie noch denselben Abend auftreten sollte, ihm aber war es nicht möglich gewesen, ihr zu folgen. Er gab zwar keinen Grund an, doch erriet ich denselben, indem ich aus den Mitteilungen, welche er mir bald ganz unumwunden machte, Schlüsse zog.

Mich hatte dieser Mensch auch ohne den Reiz jenes romantischen Zwischenspiels interessiert, und zwar als scharf ausgeprägter Typus einer ganzen Gruppe junger Leute, welche ich gar gut zu kennen glaube. Man verkehrt noch immer viel zu wenig mit den Repräsentanten der kommenden Generation. Können denn wir älteren Schriftsteller, deren Pflicht es ist ihnen förderlich zu sein, es in anderer Weise bethätigen, als indem wir oft und eingehend Gedanken mit ihnen austauschen? Ich suchte an den graugrünen, melancholischen Ufern des Arno bei Gott nicht nach Eindrücken dieser Art.

Es scheint jedoch, daß ich wirklich dazu ausersehen bin, immer und überall gerade das wiederzufinden, was mir in Paris am wenigsten gefällt, und wofür ich mich interessiere als ob ich es guthieße. Wird denn der heiße Drang, die innersten Regungen menschlicher Wesen zu erforschen, immer stärker sein, als meine klugen Vorsätze, die darin gipfeln, inmitten herrlicher Kunstschätze ein völlig ideal abgeklärtes Dasein zu führen?

Mein junger Begleiter hörte auf den wenig vornehmen Namen Philipp Dubois. Er war der vierte Sohn eines hochgestellten, aber wenig bemittelten Würdenträgers an der Universität, und war nach glänzend absolvierten Studien in der Provinz als Stipendist nach Paris gekommen. Er hatte die beiden vorgeschriebenen Prüfungen bestanden und wurde, dank der Verwendung

eines Freundes seines Vaters, auf Staatskosten nach Italien geschickt, um archäologische Forschungen zu treiben. Diese Mission hatte er erfüllt und stand eben im Begriff nach Frankreich heimzukehren. Die Verhältnisse, unter welchen ich den größten Teil meiner eigenen Jugend verlebt, waren denen welche ich hier zu beobachten Gelegenheit hatte so ähnlich, daß sich mir rasch die Überzeugung aufdrängte, daß die von Philipps Familie gebotene materielle Unterstützung gewiß nur sehr bescheidener Natur war. Wahrscheinlich verfügte er nur noch knapp über die zur Rückreise nötige Geldsumme. Ob nicht die Schauspielerin aus demselben Grunde unbegleitet abgereist war?

Indem ich nunmehr den Gesamteindruck all jener vertraulichen Mitteilungen zusammenfasse, wird mir wieder einmal so recht klar, wie wenig Bedeutung äußere Umstände haben, und wie alles nur davon abhängt, welche Empfindungen sie in uns wachrufen. Gestaltet sich denn z. B. diese ganz einfache Begebenheit nicht schon zu einer entschieden sentimentalen Idylle? Diese zufällige Begegnung eines jungen, von den Schönheiten der antiken Welt begeisterten Gelehrten, mit einer leidenschaftlichen, selbstlosen Künstlerin? Man hatte scheiden müssen voneinander. Es waren viel Thränen geflossen. Dann hat jeder sich darein ergeben, dahin zu ziehen, wohin das Schicksal es bestimmt. Hier liegt das Romantische des Zufalls und auch dessen ganze Poesie.

Ich hatte übrigens bald die Überzeugung gewonnen, daß Philipp Dubois in keiner Weise von traurigen oder sentimentalen Gefühlen beherrscht war, welche mit seinem kleinen Roman im Zusammenhang standen. Die Art und Weise, mit welcher er mich in dieses Erlebnis einweihte, entbehrte selbst der leisesten Regung von Wärme im Ausdruck. Nur seine befriedigte Eitelkeit ließ er durchleuchten darüber, daß ein Weib ihn geliebt, welches, wie ich seither erfuhr, viel umworben ward. Und dennoch! Ein ehrlich und harmlos Liebender hätte meine Aufmerksamkeit niemals in jenem Maße erregt, in welchem Dubois es that, nachdem ich entdeckte, daß ihm das in der Jugend betriebene Studium bloß als Vorwand diente, damit zu prunken, gleichwie er dieses Liebesgetändel nur als schmeichelhaften Zufall auffaßte.

Den Grundton im Wesen dieses jungen Mannes bildete der heftigste litterarische Ehrgeiz, welchem ich bei Anfängern je begegnet, ein Ehrgeiz, der um so erbitterter war, weil er sich mit einer gewissen Schüchternheit paarte, welche ihn bisher gehindert hatte, einen ersten schriftstellerischen Versuch zu wagen. Er war in den seiner Studienvollendung folgenden Jahren zum litterarischen „Ungetüm" herangediehen, eine Krankheitsform, welche sich typisch in grausamer Offenherzigkeit äußerte. Er war alles in allem genommen, ein Doppelwesen in des Wortes vollster Bedeutung: einerseits, näm-

lich offiziell, gab er sich als der mit einer Forschermission betraute Professorssohn, anderseits war er wieder der von frühreifer Verbitterung erfüllte, noch ungedruckte Dichter und Schriftsteller, der unter dem Mangel äußerer Anerkennung litt. Dieser Dualismus war das Symptom eines zielbewußten Charakters, besser gesagt einer Natur, welche sich sowohl durch innere Schmiegsamkeit, als auch durch die Fähigkeit der Selbstbeherrschung nach außen hin hervorthat. Gleichzeitig verriet diese Verbitterung aber auch ein aller Liebe bares Wesen, welches in dem Schriftstellerberuf hauptsächlich brutale Befriedigung durch Gold und Ruhm suchte.

„Sie werden begreifen," sagte er, nachdem er einiger Einzelheiten in den Beziehungen mit der Schauspielerin Erwähnung gethan, „Sie werden begreifen, daß ich mir diese Gemütsbewegungen nicht entgehen lassen wollte. . . . Ich habe nämlich einen kleinen Band Gedichte vollendet, den ich Sie sehen lassen will. . . . . Ach, ich bin ja dieser ewigen etruskischen Gräber, dieser griechischen Inschriften, dieser Schulfuchsarbeit, zu welcher ich mich lediglich des Erwerbes halber entschlossen, müde . . . . Wissen Sie, Doktor, jetzt nehme ich auch gleich Urlaub und wage den ersten belletristischen Versuch. Ich habe eine ganze Reihe von Artikeln im Kopfe . . . Einige davon habe ich sogar unter einem Pseudonym an verschiedene Journale geschickt . . . . Sie sind natürlich nicht gedruckt wor-

den .... Warum nicht? Weil sie Neidhammeln in die Hände gefallen sind ...."

„Die unglücklichen Redakteure sind wohl zu entschuldigen, sie haben ja unmöglich Zeit alles selbst zu prüfen," antwortete ich. „Sie haben feste Abkommen getroffen, Verbindlichkeiten zu erfüllen, auf bereits anerkannte Talente Rücksicht zu nehmen ...."

„So lassen Sie uns," sagte er mit bitterem Lächeln, das mir aufs neue die blinde Wut des nach Veröffentlichung dürstenden Schriftstellers verriet, der von Neid angekränkelt war, bevor er überhaupt Gelegenheit gehabt, sich auch nur mit seinen vermeintlichen Rivalen zu messen, „lassen Sie uns denn von dieser Gattung sprechen." Und nun fing er an, alle derzeit beliebten Autoren einen nach dem andern durchzuhecheln. Dieser war nur ein gedankenarmer Anekdotenerzähler, jener ein Bilderkrämer für Arbeiter, ein dritter ein modernisierter Paul de Kock, der vierte ein Salonintrigant, der Stendhal und Balzac für verdorbene Frauenmagen geschickt zu verzuckern verstand. ....

Mit einem Wort er hing jedem irgend eines jener Anekdötchen an, die man in Paris in der kindisch-rachsüchtigen Welt litterarischer Anfänger, zu Tausenden erörtert und weiter verbreitet. Ich ließ ihn tiefbetrübt gewähren.

Nicht als ob ich zu jenen gehörte, welche dem übertrieben scharfen Urteil des Jüngers, über den

älteren Meister, besondere Bedeutung beimessen. Nein, Neulinge haben zu allen Zeiten strenges Urteil ins Treffen geführt, und dasselbe ist immer von unbestritten wohlthätiger Wirkung. Ist es denn nicht der Sarkasmus Mephistos, welcher Faust zu arbeiten zwingt? Ich vermutete bei Philipp hinter dieser Härte, mit welcher er meine Kollegen züchtigte, und durch welche er mir vielleicht zu gefallen meinte, — armes Kind! — tiefes Leid verborgen.

Der junge Mann litt in erster Linie an dem unserer Zeit eigentümlichen frühreifen, fieberhaft gesteigerten Stolz; — ich habe dabei jene im Auge, die zur denkenden Welt zählen. Es hat zwar von jeher wütenden Ehrgeiz gegeben, nur hat derselbe niemals in Schriftstellerkreisen so auffallend intensiv gewütet wie eben jetzt. Weil sich in der Gegenwart anerkannte Künstler — ach wie oft nur zum Scheine — behaglicher Lebensstellung erfreuen, so halten eben manche die Schriftstellerei für ein Mittel, um rasch Vermögen zu erwerben. Viele wählen diesen Beruf, einzig und allein von jenem Beweggrund getrieben, welcher andere beispielsweise auf die Börse gehen heißt. Das aber ist denn doch unrichtig und bei Gott nicht gleichbedeutend. Börsen- und Wechselbeflissene sind Geschäftsleute, während der Schriftstellerei-„Beflissene" irrtümlicherweise sehr häufig seinen Gelddurst für Berufsfieber hält. Bleibt nun der erhoffte Erfolg aus, so zeitigt

das Menschen, die sich mit beiläufig vierzig Jahren in schmerzlichen und gleichzeitig niedrigen Leidenschaften verzehren. Wer hätte diese meine Ansicht bei gewissen Schriftstellern der Kommune nicht traurig bestätigt gefunden?

Während ich nun den Gesprächen des jungen Mannes lauschte, drängte sich mir die Überzeugung auf, daß er den Keim zu der eben betonten Verirrung in sich trage; jener in unseren Tagen so oft in die Augen fallenden Verirrung. Noch hatte er sich einerseits aus bürgerlicher Klugheit gemäßigt, andererseits vielleicht auch, weil er auf seine Mission baute, welche ihn retten sollte; vielleicht retten wird. Er war trotz seiner ausgesprochen geldgierigen Richtung klug und geduldig genug gewesen, eine Wissenschaft zu pflegen, einen Beruf zu wählen. Das ließ mich ahnen, daß er einen harten Kampf bestanden, ja vielleicht noch derzeit kämpfte.

„Sie beurteilen ältere Berufsgenossen sehr streng," sagte ich, um ihn in der Aufzählung verschiedener stereotyper Verleumdungen zu unterbrechen, die ich alle auswendig kenne. Sie sind eintönig, abgeschmackt und unwahr.

„Warten Sie nur, bis ich erst zu schreiben anfange!" erwiderte er mit naiver Bosheit. „Ha! Ha! Man muß seine Vordermänner behandeln wie jene Greise in Oceanien. Die müssen nämlich auf einen Baum steigen, an welchem dann gerüttelt und geschüttelt wird. Sind die Greise imstande,

sich oben zu erhalten, gut, fallen sie jedoch herab, so werden sie erschlagen und verspeist . . . . ."

Ich vermied es, auf die jugendliche Übertreibung dieser sonderbaren Grundsätze einzugehen, und antwortete ihm einfach mit Fragen, seine archäologischen Arbeiten betreffend. Das schien ihn jedoch sehr zu verstimmen. Daraufhin gab ich ihm kurz und bündig den Rat, er solle sich bei seiner Rückkehr nach Frankreich nur ja nicht der Journalistik zuwenden, sondern lieber eine Stellung in der Provinz annehmen, und dann bei voller Muße mit einem großen Werk in die Öffentlichkeit treten. Du lieber Himmel! auch mir hat man in seinem Alter ähnliche Ratschläge erteilt, auch ich habe sie nicht befolgt. Ein Beweis mehr dafür, daß jenes unglückselige, aus Elend und Ruhm zusammengesetzte Lotteriespiel, das man den Schriftstellerberuf nennt, gewisse junge Leute immer wieder in Versuchung führen wird. Wenn ich aufrichtig sein soll, so muß ich gestehen, daß mir die Rolle des Sittenpredigers sogar wie eine Ironie und Scheinheiligkeit vorkam. Ich empfand Gewissensbisse, und da Dubois mir mit Rücksicht auf die innere Unzufriedenheit, von welcher sein Leben und Handeln beeinflußt schien, nebenbei herzlich leid that, so forderte ich ihn schließlich auf, den Ausflug in das Kloster mitzumachen. Dieser Ausflug nun sollte den Knoten des kurzen Dramas schürzen, dessen breitangelegtes Vorwort unbedingt notwendig war.

Philipp brauchte seine Heimreise nur um zwei Tage aufzuschieben, er ging demnach auf meinen Vorschlag ein und wir machten uns, der Verabredung mit unserem „Ex-Legionär" gemäß, punkt 1 Uhr auf den Weg.

Ich kann mich nicht enthalten, hier noch einen köstlichen Ausspruch des Garibaldianers einzuschalten. Er benützte nämlich die Zeit, während welcher wir auf unseren Kutscher warteten dazu, um mir seine persönlichen Ansichten über das gegenwärtige französische Parlament mitzuteilen.

„Sie sind den revolutionären Überlieferungen untreu geworden," sagte er und hielt dann eine terroristische Rede, welche ich jedoch meinem Leser ersparen will, die aber in dem mit unwiderstehlich komischem Ernst betonten Satze endigte: „Ja, ich glaube, sie sind sogar kapitalistisch gesinnt!"

Dank diesem Ausspruch, welcher sowohl Philipp als mich höchlich belustigte, brachen wir in „high spirits", wie Miß Mary Dobson gesagt haben würde, auf; beide so recht in der Stimmung, die landschaftlichen Schönheiten des Weges zu genießen. Jener Weg von Pisa nach Monte-Chiaro führt anfangs durch die reizende Gegend rebenumrankter Kastanienbäume. Riesiges Schilf schaukelt im Winde vor den rings mit Cypressen umgebenen Villen; auf den Eingangspfeilern stehen Löwen aus Marmor, im Hintergrunde aber taucht immer und immer wieder jene Bergschlucht auf, welche

die Pisaner hindert, nach Lucca zu sehen, und welche Dante besingt:

Cacciando'l lupo e i lupicini al monte,
Perche i Pisan veder Lucca non ponno.

„Sehen Sie," bemerkte ich, zu meinem Begleiter gewendet, nachdem ich diesen Vers citiert hatte, „das fehlt uns in Frankreich. Ein Dichter nämlich, welcher selbst die bescheidensten heimatlichen Winkel mit begeisterten Legenden belebt."

„Ist das wirklich Ihre Ansicht?" erwiderte er. „Mich hat dieser quasi erläuternde Teil der „Divina Comedia" immer nur angewidert."

Diese Antwort verdroß mich, und da auch seine kurz vorher an den Tag gelegte Heiterkeit gewichen schien, so bedauerte ich eigentlich wieder ihn mitgenommen zu haben. Ich ahnte, daß er auf bestem Wege war, den Meinungssonderling zu spielen; diese Eigenart aber steigert sich insbesondere bei jungen Leuten, die sich diese Rolle aus Eitelkeit zurechtlegen, immer mehr und mehr, selbst auf die Gefahr hin, daß sie persönlich darunter leiden. Ich hüllte mich daher vorsätzlich in tiefes Schweigen und betrachtete mit stillem Behagen die uns umgebende Natur, die bereits anfing, wildromantisch zu werden. Der leichte Wagen fuhr im Schritt. Die Vegetation hörte allmählich ringsumher auf. Es gab keine Bäche, keine Reben, keine Olivenbäume, keine Villen mehr! Alles hatte ein nahezu wüstenartiges Aussehen.

Der Kutscher war vom Bock gestiegen. Es war ein kleiner Mensch mit feingeschnittenen Zügen, der wie alle Toskaner das harte „c" im Anfang der Worte in ein „h" umwandelte. Er sagte beispielsweise, wenn er von seinem Pferde sprach „huesto havallo" anstatt „questo cavallo".

„Ich habe das Tier in Livorno gekauft, mein lieber Herr," erzählte er mir, „es hat nur 200 Franken gekostet, weil man glaubte, es hinke . . . Bemerken Sie etwas davon? Hüü! Vorwärts, Zara . . . Das Pferd folgt mir wie ein Hund. Aber auch ich liebe es sehr, ja sehr! . . . Meine Frau ist eifersüchtig auf dasselbe, ich aber sage ihr: „Zara verdient Geld, du aber verbrauchst es . . ." Achtung, mein Herr! Betrachten Sie jenen Felsen dort, hier wurde nach dem Gemetzel bei Pazzi Laurenz von Medici fast erschlagen . . . ."

„Ist das nicht ganz merkwürdig," sagte ich meinem Reisegefährten, „daß dieser einfache Lohnkutscher in einem Atem von seiner Stute Zara und von den Medicäern erzählt? . . . . Ja, ja! . . . . Diese Italiener! . . . Wie vertraut sie mit der Geschichte ihres geliebten Vaterlandes sind, und wie stolz auf dasselbe! . . . ."

„Es heißt so," antwortete Philipp achselzuckend, „Alfieri sagt ja von ihnen: „Die Pflanze, Mensch genannt, gedeiht hier frischer als anderswo . . ." In Wahrheit aber lernen sie hier von Jugend auf den Fremden ausbeuten . . . Man dressiert

sie völlig zur Trinkgelderjagd. Jeder Italiener wird, kaum der Amme entwachsen, Cicerone . . . Na! Ich werde über das moderne Italien und über italienische Prellerei einen Roman schreiben! . . . Ich habe bereits Notizen gesammelt . . . Man soll nur erfahren, was das für ein Volk ist . . ."

Nun erging er sich in bitterem Tadel wider das herrliche Stück Erde, wo das — „si" — erklingt, wider das Land, das ich immer nur in jenem Lichte sehen werde, in welchem es mir erschienen, da ich es zum ersten Male im Jahre 1879 geschaut. Als das Vaterland der Schönheit nämlich! Dieser heftige Ausfall Dubois' vergegenwärtigte mir aufs neue die Gespräche, welche ich zur Zeit meiner Lehrjahre bei den Zusammenkünften der Zukunftspoeten und Zukunftsschriftsteller zu hören bekam. Die meisten von ihnen waren mit ihrer mittelmäßigen Lebensstellung höchst unzufriedene Ministerialbeamte, die sich stundenlang damit beschäftigten, ihrer Verbitterung Ausdruck zu geben, Menschen und Dinge mit ihrer Verachtung zu begeifern; sie thaten es mit so galliger Beredtsamkeit, daß ich seinerzeit nahe daran war, an mir und an allem zu verzweifeln. Damals wußte ich noch nicht, was ich seither durch Erfahrung gelernt, daß diese Beredtsamkeit nämlich ein bereits zum Bewußtsein gekommener ohnmächtiger Neid war. Anfang und Ende des wahren Genies ist Liebe

und Begeisterung. Rasch Entmutigte sind eben Unglückliche, die, frühzeitig von der Unfruchtbarkeit ihrer Zukunft überzeugt, schon im vorhinein Rache nehmen. Mein Gott! Ich hätte es begriffen, wenn dieser junge Mann mit lächerlich übertriebener Begeisterung von jenem Florenz erzählt hätte, wo er gearbeitet hatte, wo er geliebt worden war! Wenn er von jener Liebe nur überhaupt gesprochen hätte! ... Nichts von alledem; er schien dieselbe bereits ganz und gar vergessen zu haben und beschäftigte sich dafür im Hinblick auf das Buch, welches er über Italien schreiben wollte, eingehend mit der Honorarfrage verschiedener Verleger.

„Bezahlt man Molan wirklich nur $1^1/_2$ Franken für den Band? Man sagt mir, daß Vincy 2 Franken für die Zeile bekommt .... Ha! der Elende! ...."

Mir ward allmählich klar, daß sowohl dieser scharfen Kritik, als auch dem erbitterten Haß wahnsinniger Gelddurst zu Grunde lag, und ich verzieh ihm aus leicht erklärlicher Inkonsequenz dieses Gefühl weit eher als seine Ironie. Lastet die Not ja wirklich bleiern schwer auf jenem, dessen Denken, von jugendlicher Energie befeuert, in dem bißchen Gold das Mittel sieht, sein Können von lähmender Fessel zu befreien!

„Wenn man erwägt," sagte Dubois schließlich in äußerster Verbitterung, „daß mein Vater mir nicht einmal die ersten 3000 Franken geben kann, welche ich brauche um sechs Monate in Paris

leben zu können. Ja, 3000 Franken würden mir entschieden die Möglichkeit bieten, den Boden kennen zu lernen und Fühlung zu finden. Dreitausend Franken! Eine Summe, welche der unbedeutende *** (hier nannte er wieder den Namen eines allgemein geschätzten Autors) für 50 Seiten eines abgeschriebenen Romans erhält!"

Ich vergaß zu erwähnen, daß er mir gesprächsweise auch ein wenig schmeichelhaftes Bild seiner Eltern entworfen hatte. Weshalb interessierte er mich trotzdem noch immer? Er bekannte sich zu jenen Ansichten, welche ich auf das Entschiedenste verabscheue. Er war die vollkommenste Verkörperung jener Empfindungen, welche meiner Ansicht nach einem jungen Künstler am wenigsten zu verzeihen sind. Nun, ich war eben von der Überzeugung durchdrungen daß er litt, und rechnete darauf daß, sobald er seine Rolle vor mir ausgespielt haben würde, meine wohlgemeinten Vorstellungen Gehör finden und ihn vielleicht zur Umkehr bestimmen werden. Dann wollte ich auch versuchen, zwei bis drei seiner albernen Standpunkte durch vernünftige Ratschläge zu bekämpfen. Ich rechnete um so bestimmter auf Erfolg, weil sowohl seine Art, sich auszudrücken, als auch seine Notizen tiefes Wissen und eine ungewöhnliche, ja sogar originelle Begabung verrieten.

Inzwischen war die Gegend noch wildromantischer geworden. Wir hatten die weite Ebene, in-

mitten welcher Pisa liegt, hinter uns gelassen. Ab und zu ward zwischen zwei Bergrücken für Augenblicke der Dom mit dem schiefen Turm sichtbar. Dann sah man weiter unten auch Livorno im Profil und das tiefblaue Meer; rings um uns her öffnete sich der Abgrund jener in den brüchigen Boden gegrabenen Löcher, welche man im Lande „balze" nennt. Berggipfel ragten kahl und drohend in die Höhe.

Die wenigen noch weidenden Ochsen waren nicht mehr weiße, schöne Tiere mit langen Hörnern aus der Maremma; diese hier hatten kurze, aufgebogene Hörner und ihr Fell war grau, gleich dem Erdreich. Philipp Dubois machte das erste Mal seit unserer Fahrt eine Bemerkung welche verriet, daß er unter dem Eindruck des Augenblickes stand.

„Finden Sie die Gegend nicht auch sehr düster und ganz geschaffen für die Lage eines Klosters?"

Fast gleichzeitig erhob der Kutscher sich vom Bock und rief mir zu:

„Mein Herr, wir sind am Ziele, hier liegt Monte-Chiaro."

Er zeigte uns bei einer Biegung des Weges mit der Peitsche ein Thal, das noch steiniger war als alle anderen, in dessen Mitte sich auf einem mit Cypressen bewachsenen Hügel, ein langgestreckter Bau aus roten Ziegeln erhob. Die grelle Farbe, welche heute an dem sonnig blauen Tag doppelt

lebhaft gegen das dunkle Laubwerk abstach, rechtfertigte vollkommen den Namen „Monte-Chiaro". Ich habe nur noch bei Siena, auf dem Berge Olivet ein Kloster gesehen, das gleich diesem hier allem menschlichen Treiben ferne, sozusagen in der Wildnis lag. Ich wußte aus den Mitteilungen des Ex-Garibaldianers, welche jene der beiden Engländerinnen ergänzten, daß der in Monte-Chiaro lebende Abbate sich unter den denkbar bescheidensten Verhältnissen der Mühe unterzog, jene zu beherbergen, welche das seit 1867 aufgehobene Kloster besuchen.

„Was werden wir in dieser Einöde wohl zu essen bekommen?" sagte ich zu meinem Gefährten gewendet, nachdem ich ihm die Bedingungen auseinandergesetzt, unter welchen wir diesen Abend und den nächsten Morgen verbringen sollten.

„Der Tag wird hier laut Tarif mit fünf Franken berechnet und der Priester müßte kein Eingeborener sein, wenn er nicht drei Franken davon in die eigene Tasche gleiten ließe," antwortete Dubois.

„In Gottes Namen denn! Ein schöner Benozzo Gozzoli ist wohl ein schlechtes Essen wert," erwiderte ich lachend.

Eine halbe Stunde, nachdem wir von der Höhe der Straße aus das einst in ganz Toscana berühmte, jetzt so traurig vereinsamte Benediktiner-Asyl erblickt hatten, erklomm die weiße Zara den

Der Kutscher war vom Bock gestiegen. Es war ein kleiner Mensch mit feingeschnittenen Zügen, der wie alle Toskaner das harte „c" im Anfang der Worte in ein „h" umwandelte. Er sagte beispielsweise, wenn er von seinem Pferde sprach „huesto havallo" anstatt „questo cavallo".

„Ich habe das Tier in Livorno gekauft, mein lieber Herr," erzählte er mir, „es hat nur 200 Franken gekostet, weil man glaubte, es hinke . . . Bemerken Sie etwas davon? Hüü! Vorwärts, Zara . . . Das Pferd folgt mir wie ein Hund. Aber auch ich liebe es sehr, ja sehr! . . . Meine Frau ist eifersüchtig auf dasselbe, ich aber sage ihr: „Zara verdient Geld, du aber verbrauchst es . . ." Achtung, mein Herr! Betrachten Sie jenen Felsen dort, hier wurde nach dem Gemetzel bei Pazzi Laurenz von Medici fast erschlagen . . . ."

„Ist das nicht ganz merkwürdig," sagte ich meinem Reisegefährten, „daß dieser einfache Lohnkutscher in einem Atem von seiner Stute Zara und von den Medicäern erzählt? . . . . Ja, ja! . . . . Diese Italiener! . . . Wie vertraut sie mit der Geschichte ihres geliebten Vaterlandes sind, und wie stolz auf dasselbe! . . . ."

„Es heißt so," antwortete Philipp achselzuckend, „Alfieri sagt ja von ihnen: „Die Pflanze, Mensch genannt, gedeiht hier frischer als anderswo . . ." In Wahrheit aber lernen sie hier von Jugend auf den Fremden ausbeuten . . . Man dressiert

sie völlig zur Trinkgelderjagd. Jeder Italiener wird, kaum der Amme entwachsen, Cicerone . . . Na! Ich werde über das moderne Italien und über italienische Prellerei einen Roman schreiben! . . . Ich habe bereits Notizen gesammelt . . . Man soll nur erfahren, was das für ein Volk ist . . ."

Nun erging er sich in bitterem Tadel wider das herrliche Stück Erde, wo das — „si" — erklingt, wider das Land, das ich immer nur in jenem Lichte sehen werde, in welchem es mir erschienen, da ich es zum ersten Male im Jahre 1879 geschaut. Als das Vaterland der Schönheit nämlich! Dieser heftige Ausfall Dubois' vergegenwärtigte mir aufs neue die Gespräche, welche ich zur Zeit meiner Lehrjahre bei den Zusammenkünften der Zukunftspoeten und Zukunftsschriftsteller zu hören bekam. Die meisten von ihnen waren mit ihrer mittelmäßigen Lebensstellung höchst unzufriedene Ministerialbeamte, die sich stundenlang damit beschäftigten, ihrer Verbitterung Ausdruck zu geben, Menschen und Dinge mit ihrer Verachtung zu begeifern; sie thaten es mit so galliger Beredtsamkeit, daß ich seinerzeit nahe daran war, an mir und an allem zu verzweifeln. Damals wußte ich noch nicht, was ich seither durch Erfahrung gelernt, daß diese Beredtsamkeit nämlich ein bereits zum Bewußtsein gekommener ohnmächtiger Neid war. Anfang und Ende des wahren Genies ist Liebe

und Begeisterung. Rasch Entmutigte sind eben Unglückliche, die, frühzeitig von der Unfruchtbarkeit ihrer Zukunft überzeugt, schon im vorhinein Rache nehmen. Mein Gott! Ich hätte es begriffen, wenn dieser junge Mann mit lächerlich übertriebener Begeisterung von jenem Florenz erzählt hätte, wo er gearbeitet hatte, wo er geliebt worden war! Wenn er von jener Liebe nur überhaupt gesprochen hätte! ... Nichts von alledem; er schien dieselbe bereits ganz und gar vergessen zu haben und beschäftigte sich dafür im Hinblick auf das Buch, welches er über Italien schreiben wollte, eingehend mit der Honorarfrage verschiedener Verleger.

„Bezahlt man Molan wirklich nur $1^1/_2$ Franken für den Band? Man sagt mir, daß Vincy 2 Franken für die Zeile bekommt .... Ha! der Elende! ...."

Mir ward allmählich klar, daß sowohl dieser scharfen Kritik, als auch dem erbitterten Haß wahnsinniger Gelddurst zu Grunde lag, und ich verzieh ihm aus leicht erklärlicher Inkonsequenz dieses Gefühl weit eher als seine Ironie. Lastet die Not ja wirklich bleiern schwer auf jenem, dessen Denken, von jugendlicher Energie befeuert, in dem bißchen Gold das Mittel sieht, sein Können von lähmender Fessel zu befreien!

„Wenn man erwägt," sagte Dubois schließlich in äußerster Verbitterung, „daß mein Vater mir nicht einmal die ersten 3000 Franken geben kann, welche ich brauche um sechs Monate in Paris

leben zu können. Ja, 3000 Franken würden mir entschieden die Möglichkeit bieten, den Boden kennen zu lernen und Fühlung zu finden. Dreitausend Franken! Eine Summe, welche der unbedeutende *** (hier nannte er wieder den Namen eines allgemein geschätzten Autors) für 50 Seiten eines abgeschriebenen Romans erhält!"

Ich vergaß zu erwähnen, daß er mir gesprächsweise auch ein wenig schmeichelhaftes Bild seiner Eltern entworfen hatte. Weshalb interessierte er mich trotzdem noch immer? Er bekannte sich zu jenen Ansichten, welche ich auf das Entschiedenste verabscheue. Er war die vollkommenste Verkörperung jener Empfindungen, welche meiner Ansicht nach einem jungen Künstler am wenigsten zu verzeihen sind. Nun, ich war eben von der Überzeugung durchdrungen daß er litt, und rechnete darauf daß, sobald er seine Rolle vor mir ausgespielt haben würde, meine wohlgemeinten Vorstellungen Gehör finden und ihn vielleicht zur Umkehr bestimmen werden. Dann wollte ich auch versuchen, zwei bis drei seiner albernen Standpunkte durch vernünftige Ratschläge zu bekämpfen. Ich rechnete um so bestimmter auf Erfolg, weil sowohl seine Art, sich auszudrücken, als auch seine Notizen tiefes Wissen und eine ungewöhnliche, ja sogar originelle Begabung verrieten.

Inzwischen war die Gegend noch wildromantischer geworden. Wir hatten die weite Ebene, in-

mitten welcher Pisa liegt, hinter uns gelassen. Ab und zu ward zwischen zwei Bergrücken für Augenblicke der Dom mit dem schiefen Turm sichtbar. Dann sah man weiter unten auch Livorno im Profil und das tiefblaue Meer; rings um uns her öffnete sich der Abgrund jener in den brüchigen Boden gegrabenen Löcher, welche man im Lande „balze" nennt. Berggipfel ragten kahl und drohend in die Höhe.

Die wenigen noch weidenden Ochsen waren nicht mehr weiße, schöne Tiere mit langen Hörnern aus der Maremma; diese hier hatten kurze, aufgebogene Hörner und ihr Fell war grau, gleich dem Erdreich. Philipp Dubois machte das erste Mal seit unserer Fahrt eine Bemerkung welche verriet, daß er unter dem Eindruck des Augenblickes stand.

„Finden Sie die Gegend nicht auch sehr düster und ganz geschaffen für die Lage eines Klosters?"

Fast gleichzeitig erhob der Kutscher sich vom Bock und rief mir zu:

„Mein Herr, wir sind am Ziele, hier liegt Monte-Chiaro."

Er zeigte uns bei einer Biegung des Weges mit der Peitsche ein Thal, das noch steiniger war als alle anderen, in dessen Mitte sich auf einem mit Cypressen bewachsenen Hügel, ein langgestreckter Bau aus roten Ziegeln erhob. Die grelle Farbe, welche heute an dem sonnig blauen Tag doppelt

lebhaft gegen das dunkle Laubwerk abstach, rechtfertigte vollkommen den Namen „Monte-Chiaro". Ich habe nur noch bei Siena, auf dem Berge Olivet ein Kloster gesehen, das gleich diesem hier allem menschlichen Treiben ferne, sozusagen in der Wildnis lag. Ich wußte aus den Mitteilungen des Ex-Garibaldianers, welche jene der beiden Engländerinnen ergänzten, daß der in Monte-Chiaro lebende Abbate sich unter den denkbar bescheidensten Verhältnissen der Mühe unterzog, jene zu beherbergen, welche das seit 1867 aufgehobene Kloster besuchen.

„Was werden wir in dieser Einöde wohl zu essen bekommen?" sagte ich zu meinem Gefährten gewendet, nachdem ich ihm die Bedingungen auseinandergesetzt, unter welchen wir diesen Abend und den nächsten Morgen verbringen sollten.

„Der Tag wird hier laut Tarif mit fünf Franken berechnet und der Priester müßte kein Eingeborener sein, wenn er nicht drei Franken davon in die eigene Tasche gleiten ließe," antwortete Dubois.

„In Gottes Namen denn! Ein schöner Benozzo Gozzoli ist wohl ein schlechtes Essen wert," erwiderte ich lachend.

Eine halbe Stunde, nachdem wir von der Höhe der Straße aus das einst in ganz Toscana berühmte, jetzt so traurig vereinsamte Benediktiner-Asyl erblickt hatten, erklomm die weiße Zara den

Cypressen-bepflanzten Hügel. Wir waren vom Wagen gestiegen, um die in der Allee von fünfzig zu fünfzig Schritten erbauten kleinen Kapellen näher besehen zu können. Ich und mein witzelnder Begleiter, wir waren beide von der melancholischen Majestät des momentanen Eindruckes tief ergriffen. Ich sah im Geiste jene unzähligen weißen Wollkutten wieder, die einst im Schatten dieser dunkeln Baumgänge wandelten. Sowohl die Benediktiner in Monte-Chiaro, als jene in Monte-Oliveto waren dem Dienste der Jungfrau Maria geweiht. Auch das hatte ich durch meine Engländerinnen erfahren. Ich gedachte der harmlosen Seelen, für welche diese wilde Umgebung hier das Ende der Welt bedeutete; der müden Seelen die hier ausgeruht, der leidenschaftlichen, an denen hier wie überall der Neid und Ehrgeiz, ja alle stolzen Gelüste gezehrt, welche der Apostel so richtig den fleischlichen Sünden beizählt. Ich war derart in diese stillen Träumereien vertieft, daß ich fast erschreckt auffuhr, als der Kutscher, der Zara hier am Halfter führte um ihr das Ansteigen zu erleichtern, und mit ihr plauderte, um sie anzutreiben, mir plötzlich zurief:

„Lieber Herr, der hochwürdige Vater kommt uns entgegen; er wird das Knarren der Räder gehört haben."

„Ach! das ist ja der leibhaftige Hyacinth aus dem Palais Royal!" rief Philipp aus.

Der arme Mönch dort am Ende der Allee machte aber auch in der That einen recht jämmerlichen Eindruck. Er war mit einer verschlissenen Kutte bekleidet, deren einst schwarze Farbe derzeit ins grünliche spielte. Er hat mir seither selbst mitgeteilt, daß ihm vom Staate das Recht dieses säkularisierte Kloster zu verwalten, nur unter der Bedingung zuerkannt wurde, daß er auf das schöne weiße Gewand verzichte.

Er stützte seinen großen, vom Alter gebeugten Körper auf einen Stock, seinen Hut zierte eine dicke Schnur. Sein Gesicht, das er im Augenblick uns Neuangekommenen zuwandte, und das glattrasiert war, erinnerte thatsächlich an jenes eines Komikers. Die Nase inmitten dieses Gesichtes war von bemerkenswerter Größe, und sah infolge der eingefallenen Wangen und der tiefen Falten des zahnlosen Mundes, noch viel länger aus. Doch ward der erste unvorteilhafte Eindruck rasch durch den Blick des Greises gemildert. Seine Augen waren zwar nicht groß und von mattgrüner Farbe, der Ausdruck derselben aber hätte jeden Scherz von den Lippen meines jungen Begleiters bannen müssen, wenn derselbe auch nur die geringste Erfahrung besessen hätte, in den Zügen der Menschen zu lesen. Seine vorwitzige Bemerkung berührte mich doppelt unangenehm, weil er dieselbe in der feierlich großen Stille des prächtigen Herbstnachmittags, mit überlauter Stimme geäußert hatte.

„Vierzig Jahre!“ rief ich unwillkürlich aus. „Und ohne es je verlassen zu haben! Sie werden doch wenigstens gereist sein?“

„Ja, ich bin im ganzen zweimal fort gewesen,“ antwortete er, „jedesmal für sechs Tage ..... Das eine Mal fuhr ich nach meiner Vaterstadt Mailand, um meiner sterbenden Schwester die letzte Ölung zu geben, wie sie es gewünscht, die arme Engelsseele! Das andere Mal reiste ich nach Rom, um meinen Hut in die Hände meines alten Herrn, des Kardinal Peloro, zu legen ..... Ja,“ fuhr er fort und sein Blick schien dabei in weite Fernen zu schweifen, „ich bin im Jahre 1845 hierher gekommen. Ach, wie schön Monte-Chiaro damals war, welche Messen gesungen wurden! Wer wie ich das Kloster zu jener Zeit gekannt und es jetzt sieht, der hat wohl die Empfindung, daß er einen Körper, den er einst jugendfrisch bewundert, tot und starr vor sich liegen sieht ..... Aber Geduld, nur Geduld!

Multa renascentur quae jam cecidere cadentque
Quae nunc sunt in honore .....*)

„Genug, meine Herren, ich verlasse Sie, um Ihr Mittagessen zu bestellen .... Luigi wird Ihr Gepäck herauf bringen. Sie müssen Geduld mit ihm haben, jawohl, viel Geduld .... Man muß

*) Auferstehen wird viel, was in den Staub gesunken und fallen wird, was heute geehrt ....

die Augen schließen und sich Gottes Schutz empfehlen ...."

Mit diesem guten Rat verließ uns Don Gabriel Griffi. Kaum daß er hinter sich die Thür geschlossen, so ließ Philipp sich in einen Lehnstuhl fallen und sagte mit dem ihm eigentümlichen, häßlichen Kichern:

„Meiner Treu, der komische Mensch allein ist schon die Reise wert ...."

„Ich verstehe nicht, weshalb Ihnen die Bemerkungen des Priesters komisch vorkommen," antwortete ich. „Er hat uns einfach die Geschichte des Verfalls seines Klosters erzählt, ein Verfall, der für ihn wohl tiefbetrübend sein mag, und welchen er mit der unerschütterlichen Hoffnungsfreudigkeit wahren Glaubens trägt. Ich bin um nahezu 15 Jahre älter als Sie, bin wie Sie viel in der Welt herumgekommen, habe manchem Trugbild nachgejagt, und weiß leider nur zu gut, daß es hienieden nichts Ernsteres und Erhabeneres giebt, als einen Menschen, der auf einem bestimmten Fleck Erde, immer denselben Idealen nachstrebend, rastlos an ein und demselben Werk arbeitet ...."

„Amen," rief noch lauter lachend mein junger Begleiter. „Was wollen Sie noch mehr? Die schön gesungenen Messen, sein Herr der Kardinal, die Engelsseele seiner Schwester, das ganze aber mit Citaten durchwebt und dann die Pflichten des Haushofmeisters! ..... Denn wir bezahlen die

angestrichenen Fensterläden, das hohe Gras welches auf der Terrasse vor der Kirche wucherte, die Spinngewebe, welche wir in allen Ecken der hohen Gänge zu beobachten Gelegenheit hatten, während Don Griffi uns voranschritt, zeugten für die Unwohnlichkeit des Ortes. Alle Einzelheiten des Baues deuteten auf die einstige Macht des Klosters; sowohl das große marmorne Waschbecken mit den Löwenköpfen am Eingang in das Refektorium, als auch die Architektur der reichverzierten, nebeneinanderstehenden drei Klostergebäude. Ein flüchtiger Blick genügte, um in den Zeichnungen den pedantischen, italienischen Geschmack des XVII. Jahrhunderts zu erkennen. Ob diese streng akademischen Malereien nicht vielleicht Meisterwerke eines Gozzoli oder eines Orcagna verdeckten?

Wir stiegen eine Treppe hinan, längs deren Wänden Gemälde hingen, welche die Zeit geschwärzt hatte. Mir fiel unter denselben ein von Timoteo della Vite, dem Meister Raffaels gemalter, interessanter Kavalier auf. Durch welch abenteuerlichen Zufall das Gemälde wohl hierher geraten sein mag?

Wir bogen dann in einen anderen, im ersten Stock gelegenen Gang ein, in welchem sich knapp nebeneinander zahllose Zellenthüren befanden mit folgenden Inschriften: Visitator primus, — Visitator secundus und so fort; endlich hielten wir vor der letzten derselben still, über welcher eine Mitra und

ein Krummstab angebracht waren. Der Mönch hatte während der ganzen Zeit geschwiegen, hier angelangt, bemerkte er in nahezu accentlosem Französisch:

„Sie sehen da eine jener Behausungen, welche ich Gästen anzuweisen pflege;" dann, als er uns eintreten geheißen, setzte er noch hinzu: „Dies sind Räume, die durch 500 Jahre nur von Äbten bewohnt wurden."

Ich blickte verstohlen nach Herrn Philipp, welcher recht verlegen dreinsah als er vernahm, daß unser Führer mit dem Französischen vertraut war. Dubois hatte sich nämlich, die Gänge entlang schreitend, wiederholt recht geschmacklose Witze erlaubt. Ob der Priester sie verstanden und uns dies andeuten wollte? Oder übte er bloß gastfreundliche Aufmerksamkeit, um uns der mühseligen, italienischen Konversation zu überheben? Seine unbewegten Züge gestatteten keinerlei Schlußfolgerung. Er schien ganz und gar in Erinnerungen verloren, welche der Anblick dieser weiten, gewölbten Hallen in ihm wachrief. Die ärmliche Möblierung derselben bestand in einigen modernen Stühlen, einem Sofa und einem viereckigen Tisch. Durch eine halbgeöffnete Thür sah man auf einen Altar mit rauchgeschwärzten Bildern; es war offenbar jener, an welchem die Äbte ihre Gebete verrichtet hatten.

Eine andere, angelweit offene Thür führte in zwei nebeneinander liegende Zimmer; in jedem der-

selben stand ein eisernes Bett, ein Sessel und auf dem einfachen Schubladkasten ein Waschbecken. Der Fußboden war gescheuert, in dem Holzwerk der Thüren und Fenster gähnten weite Sprünge. Dafür gewährten die letzteren den Anblick auf eine geradezu paradiesisch schöne Landschaft.

Auf einem Hochplateau dem Beschauer gegenüber, lag ein Weiler mit dicht aneinander gereihten Häusern; zwischen diesem Weiler aber dehnte sich bis hinan zu dem Kloster, herrlich frische, üppige Vegetation. Keine dunklen Cypressen, nein, stramme Eichen mit vollem, hier und da rotgefärbtem Laub. Im südlich gelegenen Teile des Thales zeigten sich Spuren von Kultur, dort wechselten Olivenbäume mit Eichen ab. Eine Erscheinung, welche man mit Recht den Bemühungen der in diese Einöde verbannten Mönche zuschreiben mußte. Unmittelbar hinter dieser Oase aber begann wieder die nur noch schärfer betonte, von der höchsten Spitze der Pisaer Berge überragte Wildnis; von jener Spitze der Verruca nämlich, auf der die Schloßruine, der einstige Sitz jenes Ritters steht, gegen dessen Angriffe das Bollwerk aufgeführt worden war, welches das Kloster nach dieser Seite hin abschließt. Ein Teil dieses viereckigen, aus rotem Backstein erbauten Bollwerkes, reichte bis unter die Fenster hier, und hob sich scharfkantig von dem tiefblauen, durch blaßrote Wolken unterbrochenen Firmament ab.

Mein Reisebegleiter war verstummt. Er schien dank seiner Künstlernatur gleich mir von dem lieblichen Ernst dieses Anblickes betroffen. Wie viele, nunmehr in kühler Erde ruhende Mönche mögen wohl in ähnlichen Stunden, in demselben Genuß geschwelgt haben! Die einen, welche sich einzig und allein mit dem Jenseits beschäftigten, sahen in den rosig gefärbten Wolken wohl nur den Abglanz des Paradieses, andere hingegen, die Ehrgeizigen und Herrschsüchtigen träumten hier, in dieser majestätischen Einsamkeit, von dem Kardinalshut, vielleicht sogar von der Tiara .....

„Dann folgte das ewige, tiefe Schweigen des Todes . . . ."

Dieser Vers fällt mir ein, so oft sich mir Erinnerungen an die Vergangenheit aufdrängen; jedesmal wenn ich in plötzliche schmerzliche Berührung komme mit Dingen, die gewesen, und die nie wieder sein werden. Die Empfindung währte kaum eine Minute lang, doch ich sah in dieser Minute das einstige Leben in diesem Kloster vor mir. Ich gedachte jener, welche hier bescheiden oder ehrgeizig träumend gelebt hatten, und deren einziger Nachkomme der arme Abbate in der abgenutzten Kutte war, welcher endlich das Schweigen brach und sagte:

„Das ist doch eine herrliche Aussicht, nicht wahr? Ich bewohne das Kloster seit 40 Jahren, bin desselben jedoch noch immer nicht überdrüssig geworden."

„Vierzig Jahre!“ rief ich unwillkürlich aus. „Und ohne es je verlassen zu haben! Sie werden doch wenigstens gereist sein?“

„Ja, ich bin im ganzen zweimal fort gewesen,“ antwortete er, „jedesmal für sechs Tage ..... Das eine Mal fuhr ich nach meiner Vaterstadt Mailand, um meiner sterbenden Schwester die letzte Ölung zu geben, wie sie es gewünscht, die arme Engelsseele! Das andere Mal reiste ich nach Rom, um meinen Hut in die Hände meines alten Herrn, des Kardinal Peloro, zu legen ..... Ja,“ fuhr er fort und sein Blick schien dabei in weite Fernen zu schweifen, „ich bin im Jahre 1845 hierher gekommen. Ach, wie schön Monte-Chiaro damals war, welche Messen gesungen wurden! Wer wie ich das Kloster zu jener Zeit gekannt und es jetzt sieht, der hat wohl die Empfindung, daß er einen Körper, den er einst jugendfrisch bewundert, tot und starr vor sich liegen sieht ..... Aber Geduld, nur Geduld!

Multa renascentur quae jam cecidere cadentque
Quae nunc sunt in honore .....*)

„Genug, meine Herren, ich verlasse Sie, um Ihr Mittagessen zu bestellen .... Luigi wird Ihr Gepäck herauf bringen. Sie müssen Geduld mit ihm haben, jawohl, viel Geduld .... Man muß

*) Auferstehen wird viel, was in den Staub gesunken und fallen wird, was heute geehrt ....

die Augen schließen und sich Gottes Schutz empfehlen ...."

Mit diesem guten Rat verließ uns Don Gabriel Griffi. Kaum daß er hinter sich die Thür geschlossen, so ließ Philipp sich in einen Lehnstuhl fallen und sagte mit dem ihm eigentümlichen, häßlichen Kichern:

„Meiner Treu, der komische Mensch allein ist schon die Reise wert ...."

„Ich verstehe nicht, weshalb Ihnen die Bemerkungen des Priesters komisch vorkommen," antwortete ich. „Er hat uns einfach die Geschichte des Verfalls seines Klosters erzählt, ein Verfall, der für ihn wohl tiefbetrübend sein mag, und welchen er mit der unerschütterlichen Hoffnungsfreudigkeit wahren Glaubens trägt. Ich bin um nahezu 15 Jahre älter als Sie, bin wie Sie viel in der Welt herumgekommen, habe manchem Trugbild nachgejagt, und weiß leider nur zu gut, daß es hienieden nichts Ernsteres und Erhabeneres giebt, als einen Menschen, der auf einem bestimmten Fleck Erde, immer denselben Idealen nachstrebend, rastlos an ein und demselben Werk arbeitet ...."

„Amen," rief noch lauter lachend mein junger Begleiter. „Was wollen Sie noch mehr? Die schön gesungenen Messen, sein Herr der Kardinal, die Engelsseele seiner Schwester, das ganze aber mit Citaten durchwebt und dann die Pflichten des Haushofmeisters! ..... Denn wir bezahlen die

Gastfreundschaft ganz gut. Dieses Nest ist wohl nicht mehr wert als eine Lire per Nacht," fuhr er fort und zog mich an der Hand in das erste, der zum Schlafen bestimmten Zimmer hinein. Ironisch setzte er dann noch hinzu: „Auch Ihr scheint nicht besonders erbaut, lieber Meister ...."

Ein sonderbarer Junge das! Er war wie ein Fensterladen, der bei jedem Luftzug knarrt; ich kann die Empfindung, welche er bei mir hervorrief, nicht besser veranschaulichen. Seine Nerven schienen bei jedem neuen Eindruck einen falschen Ton zu geben. Ich glaube noch nicht hervorgehoben zu haben, daß mich bei ihm andererseits das Aufflackern bemerkenswerter Intelligenz, inmitten seiner kindisch ungezogenen Anwandlungen angenehm überraschte. Auch vergaß ich zu erwähnen, daß er mich während der Fahrt, durch zwei bis drei Bemerkungen über die geologische Beschaffenheit des Landes das wir bereisten, in Erstaunen gesetzt hatte. Und eben jetzt wieder, als er auf den Balkon des einen Zimmers hinaustrat, sprach er, durch die kleine das Kloster umgebende Schanze angeregt, über florentinische Baukunst. Er that es wie jemand, der gut gelesen und gut geschaut hat, — das ist gar selten. Dieses Wissen nun, das jenem durch Diplome beglaubigten so völlig entgegengesetzt war, bewies nur abermals jenes erstaunlich leichte Auffassungsvermögen, das ich, auch seine litterarischen Kennt-

nisse betreffend, an ihm zu bewundern Gelegenheit gehabt. Doch handhabte er diese Gelehrsamkeit gewissermaßen nur wie einen Schmuckgegenstand, oder besser gesagt wie eine Maschine. Sie war bei ihm rein äußerlich, mechanisch. Er hatte sein Wissen nicht geistig verarbeitet. Er hatte viel erlernt, das Gelernte war aber nicht in Fleisch und Blut übergegangen. All seine Gelehrtheit verhalf ihm weder zum Glauben, noch auch zur Liebe. Mir ward dies doppelt klar, wenn ich ihn unwillkürlich mit jenem Don Griffi verglich, den er eben erst verspottet hatte. Der arme Mönch that sich allerdings nicht durch intellektuelle Feinheit hervor, aber man empfand sofort, daß er durch und durch wahr sei, und seiner Mission das liebgewonnene Kloster bis zur erhofften Rückkehr seiner Brüder bestens zu hüten, aufrichtig ergeben. Welcher der beiden war nun in diesem Falle der Jüngling, welcher der Greis? Das Vorrecht der Jugend soll doch darin bestehen, seinen Idealen mit alles bezwingender Leidenschaft nachzueifern. Mein junger Genosse besaß übrigens, trotz Ironie und Altklugheit, auch den Mut seiner Meinung. Der Gegensatz, welchen er zu dem alten Priester bildete, der das einsame Haus bewachte, war aufrichtig und echt. Dubois war nämlich die typische Verkörperung der in dieser Hälfte unseres Jahrhunderts allgemein herrschenden Gesinnung, einer Gesinnung die sich auflehnt wider die einfache, gläubige, vergangene

Zeit. Bin ich selbst denn nicht weit beklagenswerter, ich, der ich imstande wäre, all mein Leben lang sowohl die sündhafte Anziehungskraft absoluter Verneinung, als auch die Seligkeit wahren Glaubens zu begreifen, ohne je auf einem dieser beiden Pole menschlichen Empfindens fest zu beharren? Diese Betrachtungen drängten sich mir bei dem Mahle, das der Abbé uns gegen 7 Uhr in einem großen Saale vorsetzen ließ, ganz besonders auf. Der Raum in dem wir tafelten, war einst das Refektorium der Novizen gewesen. Eine antik geformte, kupferne Lampe, an der das übliche Beiwerk, Lichtscheere und Löschhörnchen, an Ketten desselben Metalles hing, erleuchtete spärlich eine Ecke des sehr großen Tisches, auf welchem Flaschen standen mit dem Klosterwappen versehen. Jeder von uns hatte deren zwei vor sich, die eine mit Wein, die andere mit Wasser gefüllt. Es waren Flaschen, in denen seinerzeit den Mönchen das bescheidene Maß von Flüssigkeit, zur Stillung ihres Durstes zugemessen ward. Für unseren Nachtisch war durch einen Teller Feigen und einen mit Trauben vorgesorgt. Volle Suppenteller und eine Schüssel Ziegenkäse erwarteten uns. Roher Schinken, altbackenes Brot und gekochte Kastanien vervollständigten den Speisezettel, dessen Einfachheit den Mönch abermals zu einem lateinischen Citat veranlaßte. Er hatte das Benediktus gebetet, setzte sich zu uns und sagte dann auf die Schüssel deutend,

seinen Virgil citierend: „Castaneae molles et pressi copia lactis.“ *) „Ich habe schon darauf gewartet,“ flüsterte mir Philipp zu, und begann mit unserem Wirte die Nahrungsweise der Alten zu erörtern. Ich fürchtete nicht mit Unrecht, daß diese scheinbare Freundlichkeit nur den Übergang zu irgend einer Hänselei bilden sollte.

„Sie speisen wohl allein, mein Vater, wenn keine Gäste da sind, nicht wahr?“ fragte er.

„Nein, das nicht,“ sagte der Mönch, „es sind noch zwei Brüder außer mir im Kloster. Wir waren seinerzeit unser sieben hier zurückgeblieben. Vier davon sind bald nach Aufhebung des Klosters aus Kränkung gestorben. Wir waren damals alle krank und pflegten uns gegenseitig, so gut es eben ging. . . . . Gott hat unsern völligen Untergang nicht zugelassen. . . .“

„Nun, und wenn dann auch Sie und die beiden andern nicht mehr da sein werden, was dann?“ fuhr Philipp fort.

„Con gallo e senza gallo, Dio fa giorno,“ erwiderte der Priester in italienischer Sprache und sah für einen Augenblick recht nachdenklich aus: diese Frage schien den wundesten Punkt seines Wesens berührt zu haben.

„Mit oder ohne Hahn, Gott macht den Tag,“ übersetzte er.

---

*) Weiche Kastanienfrucht und Käse der Ziege in Fülle.

„Ja," fuhr Philipp fort, „die herabsteigen, die sich denen nähern, die unten stehen . . ."

„Ach, ich verstehe," erwiderte der Mönch, „sie bereuen und thun gut daran. Ein italienisches Sprichwort sagt: Non bisogna aver paura che de' suoi peccati, man hat sich nur vor seinen Sünden zu fürchten."

Unser Mahl war beendet und ich sagte, um dem abgeschmackten Scherz meines jungen Begleiters endlich einen Damm zu setzen: „Könnten wir die Fresken, von denen die englischen Damen erzählten, nicht vielleicht heute Abend noch sehen?"

„Sie werden bei Licht kaum imstande sein, dieselben zu beurteilen," sagte Don Griffi; dann aber gewann denn doch die Freude, uns seine Entdeckungen zeigen zu dürfen, die Oberhand. „Sie können ja allenfalls die Fresken morgen bei Tageslicht nochmals besichtigen. Ach! wie glücklich die einst wieder heimkehrenden Mönche über diese herrlichen Gemälde sein werden! Ich hoffe, diesen Winter mit ihrer Reinigung fertig zu werden. Luigi, hole den Stock mit der Wachskerze. Da, nimm den Schlüssel zur Kapelle," dabei zog er einen Bund mächtiger Schlüssel aus der Tasche. „Man muß hier der Bauern halber, die zu jeder Stunde aus- und eingehen, gar viele Thüren absperren. Es sind zwar lauter brave Leute, doch soll man Arme nicht gerade in Versuchung führen."

Luigi kehrte bald mit einem Wachsstock zurück,

welcher an einem langen Stab befestigt war und offenbar dazu diente, die Kerzen anzuzünden. Der Mönch erhob sich, betete wieder ein Benediktus, griff dann lächelnd und mit sichtlicher Freude nach der Lampe und sagte:

„Ich gehe voran, und da wir in ein wahres Labyrinth eintreten, so können Sie mit Dante sagen:

„Per la impacciata via, retro al mio duca ...."

„Schon wieder der selige Dante," raunte Philipp mir ins Ohr, „es ist doch merkwürdig, daß diese Leute kaum ein Stück alten, verschimmelten, elenden Gorgonzola essen können, ohne sich eines Verses ihres großen Florentiner Einfaltspinsels zu erinnern, der Durante, oder eigentlich Durand hieß. War ihnen das bekannt? Vallès hat diesen köstlichen Witz gemacht. Die „Divina Comedia" Durand gezeichnet! .... Ich hätte große Lust, unserem Wirt mit dieser Entdeckung aufzuwarten."

„Ich habe mir bereits erlaubt zu betonen," erwiderte ich, „daß sie damit an den Unrechten kommen, denn auch ich bin ein großer Verehrer dieses genialen Dichters."

„Ich weiß es," sagte er, „das stimmt so ganz zu Ihrer Vorliebe für Abgötterei; zu Ihrem gläubigen, aufopfernden Sinn. Ich aber, sehen Sie, ich gehöre zur bilderstürmenden Generation, das ist der große Unterschied in unser beider Richtung ...."

Während wir halblaut dieses Gespräch führten, drang der uns geleitende Mönch, von der flackern-

freier Anmut vor uns stehen werde. Jetzt schwieg unser Wirt; sein Gesicht spiegelte jedoch so andächtige Bewunderung wieder, daß ich wohl zu verstehen glaubte, weshalb er sich mit der weiteren Bloßlegung der Fresken nicht beeilte. Sein angeborner Kunstsinn und die Innigkeit seines Glaubens vermittelten ihm eben das Verständnis für die Poesie dieses himmlischen Lächelns, dieser herrlichen Augen, trotz ihrer teilweisen groben Umhüllung. Selbst Philipp war im Augenblick von der Erhabenheit des Eindruckes überwältigt, ich hörte ihn vor sich hinmurmeln:

„Das ist ja ganz Edgar Poe oder Shelley ..."

Der Abbé, dem wohl keiner der beiden Autoren bekannt war, antwortete harmlos, dadurch die Empfindung meines jungen Begleiters treffend kritisierend:

„Nicht doch, es ist ein Gozzoli .... Ich werde es Ihnen aus dem Werk Vasaris beweisen; und wissen Sie, was noch verdeckt zu sein scheint? Zweifellos das Wunder mit dem Gürtel ...."

„Welches Wunder?" fragte ich.

„Wie," entgegnete er sichtlich erstaunt, „haben Sie denn im Dom zu Pistoja nicht jenen Gürtel der gebenedeiten Jungfrau gesehen, welchen sie nach ihrer Himmelfahrt dem heiligen Thomas zugeworfen hat? .... Thomas war eben abwesend, als sie angesichts der anderen Apostel gen Himmel fuhr, er kehrte jedoch nach drei Tagen wieder zu-

rück und zweifelte an der Wahrheit dessen, was er nicht selbst gesehen. Um nun seine Ungläubigkeit zu besiegen, ließ die Madonna ihren Gürtel zu seinen Füßen niederfallen."

Er erzählte uns diese Legende, — welche, nebenbei bemerkt beweist, daß diese christliche Lehre selbst für uns Analytiker und unser mögliches Heil besorgt gewesen ist, — während er den Wachsstock verlöschte, reichte denselben Luigi und verriegelte wieder die Thür. Die einfache Überzeugungstreue, mit welcher er von diesem Wunder sprach, bestätigte mir aufs neue, daß er im festen Glauben an das Übernatürliche lebte, wie eben wir, Kinder unserer Zeit, im Zweifel und in der Spottsucht leben. Ich mußte ihn im stillen unwillkürlich mit jenem Freskenbruchstück vergleichen, welches er uns kurz vorher gezeigt hatte. Gleichwie dieses engbegrenzte Stückchen Leinwand genügte, um die breite Fläche weißen Kalkes zu beleben, so belebte Don Gabriel dieses verödete Kloster durch seine bloße Gegenwart. Er war, man fühlte es deutlich, die Seele desselben und zwar eine Seele, ganz im Sinne jener dahingegangenen Brüder.

Ich habe einst in der Stadt, in welcher ich aufwuchs, einen Offizier der „großen Armee" vorübergehen sehen. Der arme Alte zog mühsam ein steifes Bein nach, das in der Schlacht bei Leipzig von einer Kugel getroffen worden war; er war arm, und eine Rosette schmückte seinen verschlissenen

Rock. Mir aber erschien er als die Verkörperung des ganzen Ruhmes, denn ich wußte, daß ihn der Kaiser mit eigner Hand dekoriert hatte! Eine ähnliche Regung beschlich mich auch jetzt Don Griffi gegenüber. Seine alte, abgetragene, von Luigi obendrein schlecht gepflegte Kutte erschien mir als das Wahrzeichen des ganzen Klosters. Solches Ansehen, solche Größe verleiht eben nur persönliche Entsagung zu gunsten eines erhabenen Zweckes. Wir entsagen, wachsen aber auch gleichzeitig kraft eines Gesetzes, was die in derber Individualisierungswut befangene, moderne Gesellschaft jedoch merkwürdigerweise verkennt. Der Wert eines Menschen wird nur durch die Hingabe an eine Idee bestimmt. Was ist denn eine Armee, ein Orden anderes, als eben eine wohlorganisierte Idee, welche sich Hunderte und Tausende von Existenzen dienstbar gemacht hat. Dafür hat jede dieser einzelnen Existenzen wieder berechtigten Anteil an der vereinten Kraft aller. Was wäre z. B. Don Griffi ohne sein Kloster gewesen? Zweifellos der geistig beschränkte Beamte irgend eines Museums, dessen Schätze er gewissenhaft katalogisiert hätte.

Während wir dann zu unseren Zimmern zurückkehrten, und seine Begeisterung sich etwas gelegt hatte, unterhielt er uns mit allerlei Gesprächen über Sammlungen. Dieselben entbehrten jedweder Vertiefung in die Kunst selbst, und drehten sich ausschließlich nur um Ähnlichkeit und Echtheit.

„Das Thema des Madonnen-Gürtels und des heiligen Thomas ist schon des öftern behandelt worden. Sie werden beispielsweise in der Akademie zu Florenz ein reizendes Basrelief von Lucca-della-Robbia finden, auf welchem die von Engeln umringte Madonna dem Apostel den bewußten Gürtel reicht..... Franz Granacci hat zweimal dasselbe Motiv verwendet, desgleichen Fra Paolino de Pistoja, Taddeo Caddi, Giovanni Antonio und Bastiano Mainardi, — der letztere in Santa Croce. Die englischen Damen waren so gut, mir Photographien von allen diesen Gemälden zu schicken. Übrigens bin ich schon durch den Anblick unseres Madonnenkopfes allein überzeugt, daß jenes unseres Bennozzino das hervorragendste von allen sein wird . . . Wollen Sie nicht vielleicht in meine Zelle kommen? Ich möchte Ihnen die besprochenen Ohrringe und Pio Schedones Sammlung zeigen."

Wir leisteten seiner Aufforderung Folge. Philipp Dubois that es vielleicht aus archäologischem Interesse, — das ja aller Zukunftsdichterei zum Trotz noch immer in ihm schlummerte — ich hingegen von der Neugierde getrieben, die unmittelbare Umgebung zu sehen, in welcher unser Wirt lebte. Die Unordnung, welche gleich in dem ersten Gemach herrschte, das wir betraten, ließ auf den wenig ausgebildeten Reinlichkeitssinn Luigis, des albernen Dieners, schließen. Bücher, deren Umfang und Einband die Kirchenväter verriet, lagen

auf dem Boden aufgetürmt. Die knapp daneben befindliche Zange, der Hammer und eine Schachtel mit Nägeln und verschiedenen Eisenbestandteilen bewiesen, daß Don Griffi bei Schloß und Möbelreparaturen die Intervention eines Facharbeiters zur Not entbehren konnte. In einer Schüssel lagen getrocknete Citronen. Flaschen in rußiger, staubiger Strohumhüllung schienen Proben der letzten Obst- und Weinlese zu enthalten. Aller Komfort dieses kleinen, rechteckigen Gemaches, in dem eine rabenschwarze Katze träge ihre Glieder dehnte, bestand in einem jener irdenen Gefäße, das die Frauen in Toscana „Scaldino" nennen, und welches mit glühender Kohle gefüllt, zur Erwärmung der Hände dient. Den kleinen, silbernen Theekessel aber, welcher die einzige Eleganz dieser kalten Klause ausmachte, hatte zweifellos eine dankbare Engländerin dem armen Mönch gespendet. Da sich Luigi jedoch wohl hütete, denselben zu putzen, so hatte sich selbst dieses kleine Gefäß völlig verfärbt. Auf dem Tische stand inmitten eines Wustes von Papieren, die alle mit einer großen, festen Handschrift bedeckt waren, ein Kruzifix.

„Das sind Predigten meines Obern, welche ich mich anheischig gemacht habe, abzuschreiben," sagte Don Gabriel. „Der arme Kardinal ist blind und wünscht das Werk noch vor seinem Tod in Druck legen zu lassen.... Er ist 87 Jahre alt.... Ach, seine Schrift ist wohl sehr schwer zu entziffern und

ich habe so wenig Zeit.... Glücklicherweise bedarf ich nachts nur vier Stunden Schlaf. Weg da Nero von dem Sessel; hörst du mein „micino", mein „murzi"....

Er sprach mit der Katze wie Pasquale mit der Stute gesprochen; und Nero sprang als ob sie verstanden hätte von dem Stuhl herab, auf welchem die Predigten des Kardinals lagen.

„So," sagte er mir, „nehmen Sie Platz und Sie auch, Herr Filippo."

„Er hatte schon vor Tisch um unsere Taufnamen gefragt und redete uns, in der seinem Vaterlande eigentümlichen Vertraulichkeit, mit denselben an.

„Aber wo steckt denn nur die verwünschte Kassette?" fuhr er fort. „Wohl unter dem Band der Kirchenväter, in welchem ich kürzlich einen bestimmten Ausspruch des heiligen Jeremias wider die Gnostiker gesucht habe.... Es handelte sich dabei um die Basilianer, welche sich dem Märtyrertod entziehen wollten, indem sie vorschützten, man brauche dem Volke seine Überzeugung nicht preiszugeben. Ja! ja! Die Hoffart! Die Hoffart! Auf ihr fußt aller Unglaube, aller Sophismus. Und der Glaube ist doch so wohlthätig und vor allem so überaus natürlich!... Sehen Sie, hier ist endlich die besprochene Kassette. Sie ist offen... Ich versperre nämlich hier in dieser Zelle gar nichts, weil alles darin mir gehört und nicht dem Kloster. Aber wo sind denn die Ringe?...."

Er zog während dieses Gespräches unter all dem angehäuften Wust, einen kleinen Lederkoffer hervor, dessen Verschluß so kompliziert zu sein schien, daß er wohl allen Bemühungen der Arbeiter in diesem verlassenen Erdenwinkel getrotzt hätte, falls er verdorben worden wäre. Als der Deckel aufging sahen wir, daß derselbe eine große Menge kleiner Gegenstände enthielt, deren jeder einzelne sorgfältig in Papier gewickelt und mit einer Aufschrift versehen war. Die runde Form der meisten Päckchen legte die Vermutung nahe, daß die Sammlung des verstorbenen Don Pio Schedone zum größten Teil aus Münzen bestand. Ich gewahrte mit Staunen, daß die Arbeit der etruskischen Ohrringe eine besonders feine war. Ich griff auf gut Glück nach einem der vielen Päckchen; auf dem Umschlag desselben stand geschrieben: Julii Caesarius aureus. Als ich nun dieses Exemplar genauer besah, glaubte ich mit Entschiedenheit deren Echtheit bekräftigen zu können. Ich reichte sie Philipp hin, der mich auf den Kopf Marc Antonius an der Kehrseite der Münze aufmerksam machte, und sagte: „Das ist eine besonders schöne, seltene Münze . . ."

Ich nahm eine zweite, eine dritte zur Hand und mein Staunen wuchs, als ich auf einen Brutus stieß, dessen bedeutender Wert mir zufällig bekannt war, und zwar aus folgender Veranlassung. Ich hatte mir vor Kurzem, bei Gelegenheit

des Jahreswechsels vorgenommen, einer Dame meiner Bekanntschaft, in deren Haus ich des öfteren gespeist hatte, eine Aufmerksamkeit zu erweisen. Es fiel mir ein, ihr Münzen als Anhängsel an ein Armband zu verehren, und ich bat meinen lieben Freund S..., einen der hervorragendsten Numismatiker der Gegenwart, mich zu einem Münzhändler zu begleiten. Dort war mir jenes Geldstück mit dem Kopfe Brutus des Jungen auf einer Seite, Brutus des Alten auf der andern, in die Hände gefallen. Freund S... aber hatte meine Unerfahrenheit belächelt, als ich sagte: „Ich will diese Münze hier wählen," und der Händler antwortete: „Gut, mein Herr, ich überlasse ihnen dieselbe, Herrn S... zu Gefallen, um dreizehnhundert Franken."

Eine jener hochbewerteten Münzen lag nun unter zahlreichen anderen, hier in der Kassette Don Pios. Es war mir daher unwillkürlich ein Ausruf der Verwunderung entschlüpft; ich zeigte Philipp das Exemplar und erzählte ihm dabei von der vorerwähnten halb komischen Erfahrung.

„Auch mir ist der Wert der Münze bekannt, antwortete er, „denn ich habe ja auch ein bißchen Numismatik getrieben. Und sehen Sie nur," setzte er hinzu, „die Münze ist sogar in tadellosem Zustand."

„Sie sind da im Besitz eines wahren Schatzes, mein Vater," sagte ich Don Griffi, der sichtlich un-

gläubig meinen Auseinandersetzungen gelauscht hatte. Ich bestand daher nur noch mehr darauf, meine Gründe für die Schätzung der Münze geltend zu machen, und führte unter einem auch die Kompetenz meines Begleiters in dieser Frage ins Treffen.

„Don Pio hat mir seinerzeit allerdings dasselbe gesagt," meinte der Mönch, unserer Versicherung allmählich vertrauend. „Er hat diese Münzen bei Gelegenheit seiner verschiedenen Ausgrabungen gesammelt .... Armer Pio, er starb zur Zeit unserer größten Bedrängnis, ich hatte damals alle Hände voll zu thun und verabsäumte es daher, die Sammlung durch Professor Marchetti, den Sie in Pisa gesehen haben werden, prüfen und schätzen zu lassen. Ja, ich hatte sagar ganz auf sie vergessen, und wäre ohne König Gondoforus wohl niemals mehr darauf verfallen, dieselbe auch nur zu besehen .... Erst dieser Tage, als ich zufällig in den hier aufgestapelten alten Scharteken kramte, fiel mir ein, daß ich seinerzeit bei Don Pio auch ein Paar besonders geformter Ohrringe gesehen. Ich suche nach in der Kassette, finde dieselben und erzähle Ihnen davon. Es wäre mir bei Gott sehr angenehm, wenn sie recht behielten," meinte er, sich vergnügt die Hände reibend.

„Eine Terrasse des Klosters droht einzustürzen und der Staat will kein Geld daran wenden. Der Schaden ließe sich entschieden mit viertausend Franken gut machen, aber viertausend Franken!

...." dabei deutete er ungläubig lächelnd auf das Kästchen.

„Lieber Vater, unterlassen Sie es ja nicht, jenen Professor zu Rate zu ziehen," antwortete ich. Gleich darauf finde ich auch noch einen Domitian mit dem Tempel auf der Kehrseite, und erinnere mich sofort, auch diese Münze unter den seltenen gesehen zu haben.

„Das ist sogar ein Kabinettsstück," bekräftigte Philipp, die Münze des näheren besichtigend. „Auch dieser Dide Julianus ist höchst selten, diese Didia Clara ebenfalls ..... Das sind ja prachtvolle Exemplare! Wahrscheinlich fand ein Bauer bei Volterra einen Schatz, den ein auf der Flucht befindlicher Legionär vergraben hat. Der Bauer aber schenkte denselben Don Pio.

„Wenn sich Ihre Ansicht bestätigte," erwiderte der Abbé, sich abermals vergnügt die Hände reibend, „so wäre mir das ein neuer Beweis für die Richtigkeit dessen, was unser lieber Kardinal immer behauptet, er sagt nämlich: „Dio non manda mai bocca, che non mandi cibo. Wie inbrünstig habe ich für diese Terrasse gebetet! Auf ihr haben sich die kranken Mönche in der Rekonvalescenz gesonnt. Ich will unverzüglich an Professor Marchetti schreiben und ihn bitten, mich zu besuchen. Ach! er ist ein gar getreuer Freund und liebt Monte-Chiaro über alles .... Morgen aber bei der Frühmesse will ich Gott danken und auch

sie beide in mein Gebet einschließen .... Ich muß Luigi gleich sagen, daß er sich zeitlich früh zum Ministrieren einfinden möge, später am Tage habe ich andere Pflichten, die mich rufen ...."

Als ich wieder mit Philipp allein blieb, sagte ich: „Wissen Sie, wenn man ähnliches erlebt wie wir hier, so lernt man erst begreifen, wie leicht bestimmte Umstände, dem Walten der Vorsehung zugeschrieben werden können.... Dieser arme Mönch braucht Geld für sein Kloster. Er betet mit aller Inbrunst zu Gott, da kommen zwei Fremde und machen ihn aufmerksam, daß er dasselbe einfach in der Hand hält ...."

„Das ist ja eben der Blödsinn des Zufalls," erwiderte achselzuckend Philipp; „haben Sie z. B. schon je gehört daß ein junger Mensch, der dringend einer kleinen Summe bedurfte, um sein Talent zur Geltung zu bringen, die Summe auch wirklich gefunden hat? Oder daß ein großer Schriftsteller auch nur einen Centime in der Lotterie gewann? Hingegen habe ich in der Provinz wo ich geboren, ganz blöde Bürgersleute gekannt, deren Pariser Stadtanleihen-Papiere, mit zweimalhunderttausend Frank gezogen wurden. Auch ich habe von einem Vetter eine solche Obligation geerbt, habe mich jedoch beeilt sie zu verkaufen. Man hat ja dieselbe in zehn Jahren nicht ein einziges Mal gezogen! Das elende Papier hat mir nichts, rein nichts eingetragen, nicht einmal tausend oder zwei-

tausend Frank, geschweige denn sechstausend! Dafür wird dieser beschränkte Kuttenträger hier, letztere Summe und vielleicht sogar noch mehr sein eigen nennen; und wozu wird er dieselbe verwenden? Um für Mönche, die gewiß niemals wiederkehren, eine Terrasse vor dem Verfall zu schützen ..... Chamfort hat wohl recht, wenn er behauptet: „die Welt sei das Werk des verrückt gewordenen Satans."

„Lassen Sie uns zu Bette gehen," sagte ich scheinbar verdrießlich, als hätte ich es mit einem kranken Kinde zu thun, und weil ich mich über eine im Grunde genommen, gerechte Klage, nicht ärgern wollte.

Wind hatte sich erhoben — ein melancholischer Herbstwind —, welcher leise klagend um das Kloster strich. Es ward mir daher selber schwer, das eben verkündete Programm einzuhalten und auf dem etwas harten Lager der einstigen Äbte einzuschlafen. Auch Philipp ging in seinem Zimmer auf und nieder; ich fragte mich im stillen, ob er sich trotz seiner übertriebenen und deshalb wohl nicht ganz ernst gemeinten Spottsucht, nicht doch vielleicht ergriffen fühlte durch das erhabene Beispiel des entsagungsvollen, frommen Lebens, das wir an unserem Wirt den ganzen Abend hindurch zu beobachten Gelegenheit gehabt. Dabei erinnerte ich mich unwillkürlich an so manchen Ausspruch des Priesters über die Vorsehung. Ist es denn überhaupt möglich, ernstlich und aufrichtig über eigenes

und fremdes Schicksal nachzudenken, ohne jener dunklen Vorstellung hinzuneigen, daß über uns allen ein Wesen thront, das uns — zuweilen wohl auf großen Umwegen — Zielen zuführt, die wir nicht zu fassen imstande sind? Das Walten dieses geheimnisvollen Geistes offenbart sich am deutlichsten in der Strafe, welche unser Fehlen nach sich zieht. Moralisten aller Zeiten anerkennen dessen Vorhandensein; alle, von den griechischen Dichtern angefangen welche die „Nemesis", dieses dunkle Billigkeitsgesetz verehrten, bis herunter zu Shakespeare und Balzac, den Meistern moderner Anschauung. Und umschwebt denn nicht ihrer aller Werke jene, die ganze Menschheit einschließende Vision der großen, gerechten Schlußabrechnung?

Dann wieder quälte mich jene traurige Neigung, alles von allen Seiten beleuchtet in Erwägung zu ziehen, eine Neigung, die wohl schwerer zu verleugnen ist, als sich's unser Wirt träumen ließ. So erwog ich denn auch das Naturgesetz der Vergänglichkeit, jenes Gesetz dem zufolge alles stirbt, selbst das Erhabenste, alles, sowohl der Aufbau eines Klosters, als auch die Meisterwerke der Kunst. Benozzos Fresken waren hier nach 400 Jahren wieder aufgefunden worden, um durch die unwiderruflich zersetzende Arbeit weiterer Zeitläufte, später abermals völligem Untergang anheimzufallen. Ja, alles stirbt, alles lebt wieder auf . . . . . Eben erst hat Don Griffi von den „Basilianern" ge-

sprochen, von der Scharfsinnigkeit ihrer Theorien, von dem Stolz, welcher die Basis alles Irrglaubens ist. Ich erinnerte mich, daß mich seinerzeit beim Studium der Alexandrinischen Lehrsätze, oft die Analogie ihrer paradoxen Grundsätze mit den moralischen Krankheitserscheinungen unserer Tage, überrascht hatte. War nicht auch mein junger Genosse ein Beispiel hierfür? Er, der in Bezug auf das Verhältnis der Schriftsteller zum Publikum, denselben Sophismus der Lüge aus Verachtung bekundete, welchen einst auch die Gnostiker hoch hielten?

Philipp ging nebenan noch immer auf und ab. Was ihn wohl bewegen mochte? Endlich schlief ich aber doch, trotz aller sich widersprechenden Gedanken, ein. Als ich des Morgens erwachte, stand schon der harmlose Luigi mit dem Frühstück an meinem Bette. Fast gleichzeitig trat auch der Mönch ein.

„Ach! Bravo!" sagte er heiter lächelnd, „Sie haben fest geschlafen und dabei das Sprichwort Lügen gestraft: Chi dorme non piglia pesci. Der Schlafende fängt keine Fische. Ein Bauer hat nämlich ganz frische Forellen gebracht ..... Herr Philipp läuft schon in den Bergen herum. Als ich um $^1/_2$7 Uhr von der Messe heimkam, sah ich ihn, leichtfüßig wie eine Katze, in der Richtung gegen das Kloster hinaufklettern .... Wenn Sie dann angekleidet sind, könnten wir Benozzo nochmals bei Tageslicht

beſehen .... Bis dahin wird Herr Philipp zweifellos zurückgekehrt ſein .... Sie müſſen doch auch die Bibliothek des Kloſters beſichtigen .... Ach! wenn Sie wüßten, wie reichhaltig dieſelbe zur Zeit der erſten Säkulariſierung war, jener nämlich unter Napoleon I. .... Aber nur Geduld, wir werden vorerſt jedenfalls die Terraſſe in Stand ſetzen. Multa renascentur ....."

Eine Stunde ſpäter war ich fix und fertig, und hatte ohne die Miene zu verziehen, den ſtark mit Cichorie verſetzten Kaffee hinuntergewürgt. Der Mönch und ich, wir machten abermals dem Inderkönig Gondoforus und dem Lächeln der Madonna unſere Aufwartung. Don Griffi fand Zeit, mir die Bibliothek zu zeigen, die Kapelle, den Fiſchweiher, die Ciſternen, den beſcheidenen Garten, in dem er mäßig große Cypreſſen zog. Philipp zeigte ſich noch immer nicht. Sollte er ſich am Ende gar verirrt haben? Oder ging er Don Griffi aus dem Wege und den Geſprächen, welche ihm unſympathiſch ſchienen? Ich, den ſein ewiges Spötteln nur reizte, würde offen geſtanden, all dieſe Vermutungen mit großem Gleichmut behandelt haben, wenn mich nicht eine, nach dem Rundgang in dem Kloſter heraufbeſchworene, ganz unerwartete Entdeckung zu Tode erſchreckt hätte.

Don Griffi hatte ſich nämlich mit Geſchäften entſchuldigt, welche ihn zwangen, mich bis zum Gabelfrühſtück allein zu laſſen. Ich hatte merk-

würdigerweise keine Rückstände in meiner Korrespondenz. Da könnte ich wohl noch einmal die Münzen zur Hand nehmen, dachte ich. Rasch entschlossen richte ich an den Mönch die Bitte, mir das Kästchen zu geben. Er selbst überbringt es mir. Ich lasse mich behaglich in meinem Zimmer nieder, entfalte eine Papierhülle nach der anderen, bewundere hier das lorbeerumrahmte Profil eines Kaisers, dort eine Siegesgöttin. Mit einem Male regte sich der Wunsch in mir, auch einen Blick auf die Münze des Cäsar mit dem Kopfe des Antonius zu werfen. Ich suche nach ihr, kann sie jedoch nicht finden; ich nehme jede Münze einzeln in die Hand, der Name des Diktators steht aber auf keiner der Papierhüllen. Wir müssen sie unrichtig eingeräumt haben, denke ich und lege geduldig eine nach der anderen heraus. Keine Münze des Cäsar will sich finden. Und auch keine Münze des Brutus. Ich habe wohl noch nie im Leben eine Angst empfunden, welche jener glich, die mein Herz zusammenschnürte, als ich das Verschwundensein der beiden Münzen entdeckte, die gewiß an 2000 Frank wert waren, und welche gestern noch in dem Kästchen lagen. Ich selbst hatte sie in Händen gehabt, alle Einzelheiten derselben genau untersucht, persönlich deren Wert bestimmt und nun waren sie verschwunden! Noch hoffte ich, daß Don Griffi dieselben infolge unserer Andeutungen beiseite gelegt habe, um sie ehemöglichst behufs Prüfung ihrer Echtheit nach

Pisa zu senden. Auf die Gefahr hin, ihn zu stören, lief ich in seine Zelle. Ich wollte unverzüglich die Wahrheit ergründen. Don Griffi war just mit einem rothaarigen Bauernbengel beschäftigt, der offenbar eine Schuld abzutragen hatte, denn er entnahm mit überwältigend komischem Bedauern und schwieligen Fingern einer ledernen Brieftasche, welche er in Händen hielt, Fünf- und Zehn-Frankscheine. Der Abbé mußte aus meiner nicht zu meisternden Aufregung geschlossen haben, daß Wichtiges mich zu ihm führte.

„Ist Ihr Freund am Ende gar erkrankt?“ fragte er hastig.

„Nein,“ erwiderte ich. „Ich möchte mir nur eine Anfrage erlauben, mein Vater. Haben Sie der Kassette Don Pios einige jener Münzen entnommen, welche wir gestern besahen?“

„Keine einzige,“ antwortete der Biedermann unbefangen; „das Kästchen blieb wie und wo wir es verlassen.“

„Um Himmels willen!“ rief ich entsetzt aus. ‚Dann fehlen ihrer zwei und zwar gerade die wertvollsten, Cäsar und Brutus ....“

Erst nachdem ich diesen Ausruf gethan, empfand ich plötzlich die entsetzliche Tragweite desselben. Vor unserer Ankunft hatte niemand um den Wert dieser Sammlung Don Pios gewußt. Philipp und ich waren gerade von jenen beiden Münzen am meisten entzückt gewesen. Diese aber

waren abhanden gekommen. Luigi konnte sie unmöglich unter all den übrigen herausgefunden haben, ebenso ausgeschlossen war die Möglichkeit, daß es einem der täppischen Bauernlümmel gelungen sein sollte, sie zu entwenden; das eben hier anwesende Exemplar eines solchen zählte noch immer schwerfällig und ängstlich sein schmutziges Papiergeld. Anderseits konnte man doch auch mich nicht leicht verdächtigen, da ich ja zur Zeit, als der Priester die Messe las und sein Zimmer leer war, noch im Bette gelegen hatte. Nachher aber waren Don Griffi und ich immer beisammen gewesen. Das blitzartige Aufleuchten eines entsetzlichen Verdachtes veranlaßte mich unwillkürlich zu dem Ausruf:

„Nein, nein, das ist unmöglich ...."

Ich hatte mir im Geiste Philipp vorgestellt, den allenfalls gestern nach unseren Gesprächen die Nähe dieses kleinen Schatzes in Versuchung geführt. Ich erinnerte mich seiner nächtlichen Ruhelosigkeit und fürchtete deren entsetzliche Erklärung zu ahnen. Hatte er denn während unserer gemeinsamen Fahrt nicht wiederholt dem Wunsche Ausdruck gegeben, eine kleine Summe zu gewinnen, um in Paris Fuß fassen zu können? Er hatte hier, ganz in seiner Nähe, diese Summe entdeckt, hatte gekämpft, gerungen und ..... war unterlegen. Er konnte diesen leichten, in Ansehung der Gastfreundschaft welche wir genossen, doppelt schändlichen Diebstahl begangen haben. Wahrscheinlich war er zeitlich

am Morgen, während der Mönch die Messe las, aufgestanden, hatte sein Zimmer verlassen und sich bis zu jenem unseres Wirtes geschlichen. Dort eignete er sich die beiden Münzen an, mit deren Wert er vertraut war. Gleich darauf war er in die Berge gegangen einerseits, um einen plausibeln Vorwand für sein Ausbleiben zu finden, und anderseits wohl auch, um der Beschämung Herr zu werden, welche er notwendigerweise empfinden mußte.

Liegt doch immerhin eine tiefe Kluft zwischen den gewagtesten Paradoxen intellektueller Unmoralität, und einer schändlichen Handlung gleich dieser hier. Der niederschmetternde Verdacht, der sich mir nahezu aufdrängte, erschütterte mich derart, daß ich zu wanken begann, die Füße mir den Dienst versagten, und ich mich niedersetzen mußte, während Don Griffi mit gewohnter Milde den Bauern entließ:

„Geh Peppe, erwarte mich draußen auf dem Gange, ich komme gleich."

Als wir dann allein waren, fuhr er fort:

„Sehen Sie, mein Kind," er nahm meine beiden Hände in die seinen und der Stimmfall, mit welchem er sprach, war mir an ihm völlig neu; es war nämlich nicht jener des wohlwollenden Wirtes, sondern jener des Priesters: „Sehen Sie mir ins Auge, Sie empfinden wohl, daß ich fest überzeugt bin, daß nicht Sie es gethan, nicht wahr? Reden

und erklären Sie nichts, sondern versprechen Sie mir nur . . ."

„Den Unglückseligen zur Rückgabe der Münzen zu verhalten . . . . Ach! ich verspreche es Ihnen, mein Vater, auf die Gefahr hin, ihm dieselben mit eigener Hand zu entreißen, oder ihn persönlich den Gerichten ausliefern zu müssen . . . ."

„Nicht doch, Sie haben mich nicht verstanden," antwortete er kopfschüttelnd, „ich will Sie im Gegenteil bitten, durch keine Silbe zu verraten, daß Sie um das Verschwinden der Münzen wissen . . . . . Durch keine Silbe, keine Bewegung, hören Sie . . . Es ist doch mein gutes Recht, Sie darum zu ersuchen . . . ."

„Ich begreife aber nicht," unterbrach ich ihn.

„Pazienza," sagte er, sein Lieblingswort gebrauchend, „versprechen Sie mir nur, zu thun, worum ich Sie bitte und gestatten Sie, daß ich den entsetzlichen Peppe abfertige . . . Ach! diese Leute bringen mich ins Grab, noch bevor ich meine Brüder wiedersehe . . . . Sie handeln fünf zu fünf Frank herunter, trotzdem die Pachtsumme welche sie mir schulden, die denkbar bescheidenste ist; aber, wie gesagt, man muß die Augen schließen und sich dem Schutz des Allmächtigen empfehlen . . . . Kann ich auf Ihr Versprechen rechnen?"

„Ja, Sie können es," antwortete ich, durch die Überlegenheit bezwungen, welche in diesem Augenblick sein ganzes Wesen ausatmete.

„Und möchten Sie mir nicht auch unverzüglich das Kästchen wieder zurückstellen?"

„Auch das will ich, mein Vater . . ."

Als Philipp eine halbe Stunde nach dieser Unterredung von dem Spaziergang heimkehrte, und ich mit ihm allein war, mußte ich trotz des gegebenen Versprechens zu schweigen, all meine Kraft zusammennehmen, um nicht herauszuplatzen. Übrigens will ich zu seiner Ehre bemerken, daß sein Gesicht unleugbar innere Angst verriet; ein Umstand, welcher, falls ich überhaupt noch zu zweifeln vermocht hätte, seine Schuld außer Frage stellte. Er mußte sich entschieden seines Geheimnisses sicher fühlen, denn es war ja in der That nur ein ganz sonderbarer Zufall gewesen, daß ich nochmals nach der Kassette verlangt, und den Abgang besagter Münzen entdeckt hatte. Ihrer Namen war so flüchtige Erwähnung gethan worden, daß Don Griffi sie wohl kaum behalten haben konnte. Auch entsprang der finstere Ausdruck, welcher auf dieser intelligenten Stirne lagerte, und aus den noch am Vorabend so übermütig dreinblickenden Augen düster hervorleuchtete, nicht der Angst vor Entdeckung allein. Ich erriet sofort, daß Beschämung und Gewissensbisse ihn quälten. Er war ja trotz seines Cynismus noch so jung, trotz intellektueller Verderbtheit noch dem warmen Familienherd so nahe, noch so sehr im Banne echter Provinzrechtschaffenheit! Meine Niedergeschlagenheit entging

wohl seinem Blick nicht, aber wenn er im ersten Augenblick auch vielleicht auf die wahre Ursache derselben geraten haben sollte, so mußte ihn im weiteren Verlauf mein, dem Mönch gelobtes Schweigen doch wieder beruhigen und irre führen.

„Ich habe einen herrlichen Spaziergang gemacht," erzählte er mir, ohne eine Frage um die Verwendung des Morgens abzuwarten; „nur habe ich mich verirrt und bin infolgedessen zu spät hierher zurückgekehrt, um das Kloster noch einmal zu besehen .... Ich bedauere es übrigens auch nicht, es läge die Gefahr zu nahe, den gestern empfangenen Eindruck, durch die Besichtigung der Fresken bei Tageslicht, einzubüßen. Um welche Stunde ist denn unser Wagen bestellt?"

„Gegen halb zwei Uhr," antwortete ich.

„Gut, dann gestatten Sie, daß ich mein Handgepäck in Ordnung bringe."

Unter diesem Vorwand zog er sich auf sein Zimmer zurück. Abermals schritt er ruhelos wie des Abends zuvor, auf und nieder. Meine Anwesenheit schien ihm für alle Fälle peinlich zu sein. Wie wird sich nur das Wiedersehen mit dem Abbé gestalten? Ich sah mit schmerzlicher Besorgnis dem Augenblick entgegen, in welchem wir drei nebeneinander, an dem einstigen Novizentische sitzend, unser Mahl einnehmen würden. Der Priester und ich unter dem Druck dessen, was wir entdeckt hatten, Dubois mit der Zentnerlast der Schuld auf

dem Herzen. Auch eine Art von Neugierde gesellte sich zu dieser Angst. Don Griffi mußte doch, als er mir zu schweigen gebot, dabei irgend einen Plan im Auge gehabt haben. Wollte er den jungen Mann, um ihm unnötige Beschämung zu ersparen, allein ins Gebet nehmen? Oder hatte er sich von jener himmlischen Güte geleitet, welche aus seinen Augen leuchtete, entschlossen, stillschweigend zu verzeihen? Hoffte er auf die Möglichkeit, den Umbau der Terrasse mit dem noch vorhandenen Schatz Don Pios zu bestreiten? Die Frühstücksstunde schlug, alle Stunden schlagen eben und Don Griffi rief heiter und herzlich wie immer:

„Nun, Herr Philipp, Sie mögen wohl einen tüchtigen Hunger von dem Spaziergange mit heimgebracht haben! . . . ."

„Nein, mein Vater," antwortete Philipp, dessen Hände der Priester in die seinen nahm, eine Wärme der Begrüßung, welche diesen unangenehm zu berühren schien, „ich fürchte fast, mich erkältet zu haben."

„Dann trinken Sie schnell ein Gläschen vino-santo," erwiderte der Mönch, „Sie wissen doch, woher sein Name kommt? Wir hängen nämlich Trauben bis zum Ostersonntag zum Trocknen auf und pressen sie dann erst. Ein toskanisches Sprichwort sagt: Der vino-santo enthält dreierlei Kerne, und zwar: einen Kern Heiligkeit, einen Kern

Heiterkeit und einen dritten der Trunkenheit. In meinem vino-santo sind nur mehr die ersten beiden enthalten."

Don Griffi plauderte während des ganzen Mahles heiter und behaglich; dasselbe bestand aus den versprochenen Forellen, gebratenen Kastanien und aus Eierkuchen mit Krammetsvögeln — jenen mit Trauben und Wachholderbeeren gefüllten Krammetsvögeln —, welche zur Herbstzeit, hier in diesem gesegneten italienischen Erdenwinkel ein Leckerbissen sind.

„Es ist mir von jeher unmöglich, einen dieser kleinen Vögel auch nur zu berühren," erzählte uns der Mönch; „ich sehe sie hier in der Nähe zu häufig auffliegen. Unsere Bauern fangen sie mit Vogelleim. Sind sie nicht zufällig einem derselben mit seinem zahmen Käuzchen begegnet? Sie machen das nämlich so: längs des Weingartens werden in Vogelleim getauchte Pflöcke in den Boden gerammt; dann stellen sie das, ebenfalls an einen Stock gebundene Käuzchen auf die Erde nieder. Dieses fliegt nun ängstlich hin und her, die anderen nähern sich aus Neugierde, stoßen an die bestrichenen Pflöcke und sind gefangen. Ich wundere mich immer, daß noch kein Dichter diese Schilderung zu einer Fabel verwertet hat ....."

Auch nicht die leiseste Anspielung, die verschwundenen Münzen betreffend, ward laut. Kein Wort, das auch nur im Entferntesten auf eine

Sinnesänderung des uns so wohlwollend behandelnden Priesters schließen ließ. Nur begegnete der Mönch jenem, der seine herzliche Sympathie unwürdig verraten hatte, noch liebenswürdiger, noch einschmeichelnder als gestern. Ich sah zu wiederholten Malen Thränen glänzen in den Augen jenes Burschen, der offenbar nicht zum Bösen geboren war. Ich war oft und oft nahe daran, ihm zu sagen: „So erbitte doch des heiligen Mannes Verzeihung ....“

Dann runzelte Philipp wieder die Stirne, blähte die Nasenflügel und seine Augen glühten zornig. Das Gespräch, oder besser gesagt, der Monolog Don Griffis spann sich fort und fort weiter; er stellte Vergleiche an zwischen Monte-Chiaro und Monte-Oliveto, sprach liebevoll von seinem Freunde, dem Abbate ***, der auch mir befreundet ist, und gleich dem Mönch hier, Wache hält in einem anderen Kloster. Dann gab er allerlei Anekdoten zum besten; die einen waren höchst interessanter Natur, wie z. B. jene über den Connetabel von Bourbon, welcher im Aufmarsch gegen Rom begriffen, insgeheim bei dem Prior eine Messe bestellte für den Tag nach seinem Tode. Andere wieder waren kindisch und beruhten auf harmlosen Legenden.

Seine geheime Absicht und der Ideengang, den er nur, dank der im Beichtstuhl erworbenen tiefen Menschenkenntnis, heute in dieser Weise zum Aus-

druck zu bringen in der Lage war, leuchtete mir erst ein, als wir nach beendeter Mahlzeit wieder unsere Zimmer aufsuchten. Da verließ er uns nämlich für einige Augenblicke und kehrte dann mit der Kassette Don Pios zurück. Ich sah Philipp an. Er war leichenfahl geworden. Das runzelige Gesicht unseres Wirtes aber verkündete keinerlei strenges Verhör.

„Sie waren es, die mich über den Wert dieser Münzen belehrt," sagte er schlicht und einfach, das Kästchen auf den Tisch stellend. „Es sind ihrer viel zu viele für meine Zwecke. Gestatten Sie mir die Bitte, daß jeder von Ihnen beiden deren zwei bis drei wählen möge, um sie als Erinnerungszeichen an den alten Mönch zu bewahren, der heute Morgen inbrünstig für seine lieben Gäste gebetet hat."

Dabei warf er mir einen vielsagenden Blick zu, der mich wohl an mein gegebenes Versprechen gemahnen sollte. Während Dubois und ich noch regungslos dastanden, war er verschwunden. Ich zitterte vor Besorgnis, mein Reisebegleiter werde am Ende erraten, daß ich um sein Geheimnis weiß. Don Griffis hochherzige Nachsicht aber, welche offenbar darauf hinzielte, durch tiefste Beschämung, blitzartig rasche Reue hervorzurufen, konnte nur dann volle Wirkung üben auf diese geängstigte, verirrte Seele, wenn kein Wermutstropfen verletzten Ehrgefühls die Reue trübte.

„Wie gut doch ein Priester sein kann," sagte ich möglichst unbefangen, um das herrschende Schweigen zu brechen. Philipp antwortete nicht. Er wendete sich schnell gegen das Fenster um, und sein Blick schweifte traumverloren über die grüne Landschaft, welche wir gestern bei der Ankunft so sehr bewundert hatten. Ich öffnete das Kästchen und entnahm demselben, aus Gehorsam gegen unseren Wirt, auf gut Glück eine der Münzen, dann schritt ich meinem Zimmer zu. Mein Herz schlug fieberhaft; ich hörte, daß der junge Mann in größter Eile davonlief und auch, daß seine Schritte rasch, sehr rasch in der Richtung gegen die Zelle des Mönches verhallten. So war sein Stolz doch endlich gebeugt worden. Er stellte — ich war fest davon überzeugt — die entwendeten Münzen zurück und gestand ruhig sein Vergehen ein.

In welcher Weise er sich jenem gegenüber wohl entschuldigt haben mag, den er gestern noch leichtfertig mit dem verstorbenen Hyacinth verglichen? Und was hat der Priester ihm geantwortet?

Als wir später beide wieder in dem Wagen saßen und Pasquale seiner Stute zurief: „Vorwärts, Zara, rasch vorwärts . . .," da wendete ich den Kopf nach rückwärts, um noch einmal das Kloster zu sehen das wir verließen, und um dem Abbate zuzuwinken, der regungslos an der

Schwelle desselben stand. In dem Blick aber, welchen mein Gefährte auf den schlichten Greis heftete, glaubte ich die — „Morgenröte einer geretteten Seele“ — dämmern zu sehen.

Nein, die Zeit der Wunder ist nicht vorbei, man braucht nur Heilige — die aber sind gar selten geworden.

Paris Leipzig München
Albert Langen Verlag für Literatur & Kunst.

YB 54162

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY